

L'Initiation



Revue philosophique indépendante des Hautes Études

**Hypnotisme, Théosophie
Kabbale, Franc-Maçonnerie
Sciences Occultes**

10^e VOLUME. — 4^me ANNÉE

SOMMAIRE DU N^o 1 (Janvier 1891)

- Les hallucinations télépathiques*..... Prof^r Ch. Richet.
(p. 290 à 302)
- PARTIE INITIATIQUE...** *Les éléments de la Kabbale (suite)* Eliphas Lévi.
(p. 303 à 309).
- PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE...** *Basilide* Jules Doinel
(p. 310 à 315).
L'Occultisme scientifique (suite)..... G. Vitoux.
(p. 316 à 330).
Contribution à la philosophie des nombres. F. Vurgey.
(p. 331 à 346).
Initiation maçonnique. Oswald Wirth.
(p. 347 à 357).
- PARTIE LITTÉRAIRE...** *Cœur en peine* A. Chaboseau.
(p. 358 à 362).
Les Sosies de M. Ma-
boul G. Montière.
(p. 363 à 368).

Les Expériences de matérialisation poursuivies au groupe (PAPUS,
— L'importance du spiritisme, son œuvre prochaine (BOUVERY).
— Bibliographie: Après la mort. — Kabbale. — Nouvelles diverses. — Pensée. — Ouvrages reçus.

RÉDACTION :
29, rue de Trévise, 29
PARIS

Administration, Abonnements :
58, rue St-André-des-Arts, 58
PARIS

Le Numéro : UN FRANC. — Un An : DIX FRANCS.

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spiritua-
liste dont les efforts tendent :

Dans la Science à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'un même *ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une *Synthèse* unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *militarisme* et la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

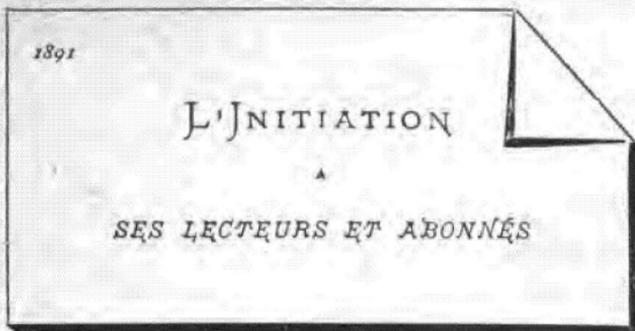
L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 50 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

La première partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie (*Littéraire*) contient des poésies et des nouvelles qui exposent aux lectrices ces arides questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

L'*Initiation* paraît régulièrement le 15 de chaque mois et compte déjà trois années d'existence. — Abonnement : 10 francs par an.



AVANT-PROPOS

M. le professeur Ch. RICHET (de la faculté de Médecine de Paris) a fait dans la *Revue Scientifique* (20 décembre 1890) une étude sur quelques phénomènes du Spiritualisme moderne sous le titre de : *Les Hallucinations télépathiques*. Comme certaines des déclarations faites dans cette étude peuvent avoir une portée considérable au point de vue de nos doctrines, nous avons demandé au professeur l'autorisation de reproduire cet article, autorisation qu'il nous a gracieusement accordée. Nous ne saurions trop appeler l'attention des 150 revues spiritualistes sur les idées émises par l'auteur de cette étude.

La Direction de *l'Initiation*.

Psychologie

LES HALLUCINATIONS TÉLÉPATHIQUES (1).

Voici un livre de science qui ne rentre pas dans les cadres classiques. Tout y est nouveau, le but et la méthode. C'est donc une tentative extrêmement hardie, qui mérite la profonde attention du public.

Pour ma part, je crois cette hardiesse absolument légitime, et je vais essayer de la justifier.

Certes, nous avons le droit d'être fiers de notre science de 1890. En comparant ce que nous savons aujourd'hui à ce que savaient nos ancêtres de 1490, nous admirerons la marche conquérante que l'homme a faite en quatre siècles. Quatre siècles ont suffi pour créer des sciences qui n'existaient pas, même de nom, depuis l'astronomie et la mécanique jusqu'à la chimie et la physiologie. Mais qu'est-ce que quatre siècles, au prix de l'avenir qui s'ouvre à l'homme? Est-il permis de supposer que nous ayons, en si peu de temps, épuisé tout ce que nous pouvons apprendre? Est-ce que, dans quatre siècles, en 2290, nos arrière-petits-neveux ne seront pas stupéfaits de notre ignorance d'aujourd'hui? et plus stupéfaits encore de notre présomption à nier sans examen ce que nous ne comprenons pas?

(1) Cette notice est la préface d'un livre qui paraîtra prochainement à la librairie Félix Alcan : *les Hallucinations télépathiques*. — Un vol. in-8 de la *Bibliothèque philosophique contemporaine*. — C'est la réduction d'un ouvrage anglais considérable, en 2 gros vol. in-8 : *Phantasms of the Living*, par MM. Gurney, Myers, Podmore, chez Trübner ; Londres, 1888.

Où ! notre science est trop jeune pour avoir le droit d'être absolue dans les négations : il est absurde de dire : « Nous n'irons pas plus loin. Voici des faits que l'homme n'expliquera jamais. Voici des phénomènes qui sont absurdes et qu'il ne faut pas même chercher à comprendre, car ils dépassent les bornes de notre connaissance. » Parler ainsi, c'est se limiter au petit nombre des lois déjà établies et des faits déjà connus ; c'est se condamner à l'inaction, c'est nier le progrès, c'est se refuser d'avance à une de ces découvertes fondamentales qui, ouvrant une voie inconnue, créent un monde nouveau ; c'est faire succéder la routine au progrès.

En Asie, un très grand peuple est resté stationnaire depuis trente siècles pour avoir raisonné ainsi. Il y a en Chine des mandarins, très doctes et très érudits, qui passent des examens prodigieusement difficiles et compliqués, où ils doivent faire preuve d'une connaissance approfondie des vérités enseignées par Confucius et ses disciples. Mais ils ne songent pas à aller au delà ou en avant. Ils ne sortent pas de Confucius. C'est leur horizon tout entier, et ils sont à ce point abêtis qu'ils ne comprennent pas qu'il en existe d'autres.

Eh bien, dans nos civilisations, plus amies du progrès, il règne une sorte d'esprit analogue ; nous sommes tous, plus ou moins, semblables aux mandarins ; nous voudrions enfermer dans nos livres classiques le cycle de nos connaissances, avec défense d'en sortir. On révère la science, on lui rend, non sans raison, les plus grands honneurs ; mais on ne

lui permet guère de s'écarter de la voie battue, de l'ornière tracée par les maîtres, de sorte qu'une vérité nouvelle court grand risque d'être traitée d'anti-scientifique.

Et cependant il y a des vérités nouvelles, et, quelque étranges qu'elles paraissent à notre routine, elles seront un jour scientifiquement démontrées. Cela n'est pas douteux. Il est mille fois certain que nous passons, sans les voir, à côté de phénomènes qui sont éclatants et que nous ne savons ni observer ni provoquer. Les hallucinations véridiques, qui sont le principal objet de ce livre, rentrent probablement dans ces phénomènes; difficiles à voir, parce que notre attention ne s'y est pas suffisamment portée, et difficiles à admettre, parce que nous avons peur de ce qui est nouveau, parce que la néophobie gouverne les civilisations anciennes et brillantes; parce que nous ne voulons pas être dérangés dans notre paresseuse quiétude par une révolution scientifique qui troublerait les idées banales et les données officielles.

Donc, dans l'étude des hallucinations véridiques, MM. Gurney, Myers et Podmore — et une part prépondérante doit être faite à M. Ed. Gurney, dont la mort prématurée a été une perte irréparable (1) — ont cherché à concilier ce qui est en apparence inconciliable: d'une part, une précision rigoureuse

(1) M. Ed. Gurney était un psychologue aussi érudit qu'ingénieur. Il a fait un travail remarquable de psychologie physiologique: *The power of sounds*. Ses recherches sur l'hypnotisme témoignent d'une perspicacité pénétrante et rare, et je ne crois pas être désagréable à ses deux collaborateurs en disant que la part qu'il a prise au plan comme à l'exécution des *Phantasms of the Living* a été considérable.

dans la démonstration ; d'autre part, une audace extraordinaire dans l'hypothèse. C'est pourquoi l'ouvrage est vraiment scientifique, si extraordinaire que puisse paraître la conclusion aux yeux de ceux qui s'attribuent le monopole de l'esprit scientifique.

Supposons qu'il s'agisse de démontrer qu'il est certaines hallucinations, lesquelles, au lieu d'être dues au hasard de l'imagination, présentent un rapport étroit avec un fait réel, éloigné, impossible à connaître par le secours de nos sens normaux (1) : comment pourrait-on procéder à cette démonstration ? Je ne vois guère que trois moyens : 1° le raisonnement, 2° l'observation, 3° l'expérience.

Eh bien, prenons ces trois moyens successivement, et voyons ce qu'ils valent les uns et les autres.

Le raisonnement est insuffisant ; cela est clair. Jamais par $A + B$ on ne pourra prouver qu'il y a de par le monde des revenants ou des fantômes. A vrai dire, on sera tout aussi mal fondé à prouver par le raisonnement la négative. Raisonnements, déductions, syllogismes, paralogismes, calcul des probabilités ou calcul intégral, tout cet appareil sera inefficace à prouver qu'il y a des revenants ou qu'il n'y en a pas. C'est du verbiage, et il faut passer à une autre preuve.

L'observation est une ressource précieuse ; mais cette observation a un caractère empirique, fortuit,

(1) Pour prendre un exemple précis, A, étant dans l'Inde, voit, le 12 janvier, à huit heures du soir, l'ombre, le fantôme de son frère B, qui est en Angleterre et qu'il a tout lieu de savoir bien portant, et ne courant aucun danger. Or B est précisément mort d'accident, le 12 janvier, quelques heures auparavant, ce qu'A ne peut pas savoir. Donc l'hallucination de A est véridique, en rapport avec la mort de B qui est réelle.

qui ne permet pas une démonstration absolument irréfutable. Toutefois, à force de patience et de persévérance, certains cas bien complets, bien démonstratifs, qu'on lira plus loin, ont été recueillis, qui constituent des faits positifs. L'interprétation en est évidemment très délicate ; mais, à mon sens, il n'est pas permis d'invoquer la mauvaise foi des observateurs ou la possibilité d'une coïncidence fortuite.

Alors la conclusion s'impose. Il y a une relation entre l'hallucination de A et la mort de B : relation qui nous échappe absolument et que nous devons nous borner à constater. Faisons donc cette constatation : faisons-la franchement, résolument, et concluons qu'il y a un lien entre les deux phénomènes.

A vrai dire, cette observation est une donnée empirique. Elle ne se produit pas comme nous le désirons. C'est un fait, ce n'est pas une loi ; c'est un phénomène entrevu, ce n'est pas un phénomène étudié. C'est à peu près ainsi qu'avant Franklin et Galvani, on connaissait l'électricité ! On savait que les maisons, les meubles, les hommes sont frappés par la foudre du ciel ; mais on se bornait à constater les effets destructifs de l'éclair. On ne connaissait ni les conditions de l'étincelle électrique, ni les causes qui la faisaient naître. En un mot, c'était un grossier empirisme ; car les sciences d'observation ne peuvent guère dépasser l'empirisme.

Toutefois, plusieurs observations rapportées dans ce livre sont si bien prises, si complètes, qu'il est difficile de ne pas se sentir ébranlé par de pareilles preuves.

Si l'on me permettait de citer mon propre exemple,

je pourrais parler des impressions successives par lesquelles j'ai passé en lisant certains des récits exposés dans les *Phantasms of the Living*. Je n'ai pas abordé cette lecture sans une incrédulité railleuse ; mais, peu à peu, comme je n'avais aucun fétichisme pour la science dite officielle, j'ai fini par acquérir la conviction que la plupart de ces récits étaient sincères ; que les précautions multiples, nécessaires pour assurer par des témoignages exacts l'authenticité du fait, avaient été prises, et que, si extraordinaire que fût la conclusion, on ne pouvait se refuser à l'admettre.

Mais — c'est là le défaut des sciences qui reposent sur l'empirisme et non sur l'expérience — la conviction que donnent de pareils récits est fragile. Quand il s'agit d'un fait qui peut être à chaque minute vérifié, comme la composition centésimale de l'eau en hydrogène et en oxygène, il n'y a pas de place pour le doute ni l'hésitation. La composition de l'eau est un fait d'une certitude absolue, tandis que l'authenticité et la bonne observation d'une hallucination sont d'une certitude relative et imparfaite.

Peu importe cependant : car, à moins de refuser toute valeur au témoignage humain, ces histoires sont vraies et exactes. Le long et patient travail de MM. Gurney, Myers et Podmore a consisté précisément dans la collection de témoignages, la vérification des faits allégués, la constatation des dates, des heures et des lieux, par des documents officiels. On devine quelle immense correspondance cette précision a exigée. Pourtant il ne faut pas regretter tant d'efforts, car le résultat a été excellent. Des faits bien

exacts, indiscutables, ont été rapportés. En un mot, autant que la preuve pouvait être faite par des témoignages, cette preuve a été faite; et, si la certitude n'est pas plus grande, c'est qu'elle ne pouvait l'être davantage, à cause de la méthode même qui n'est pas capable d'une aussi grande perfection, d'une précision aussi irréprochable que l'expérimentation.

Voyons alors ce que donne en pareille matière l'expérimentation. Eh bien, je ne crains pas de l'avouer, c'est assez peu de chose. Malgré tous nos efforts, nous n'avons pu, ni les uns ni les autres, démontrer rigoureusement qu'il y a suggestion mentale, transmission de la pensée, lucidité, sommeil à distance. La démonstration adéquate nous échappe; car, si nous l'avions, elle serait si éclatante qu'elle ne laisserait pas un incrédule. Hélas! les démonstrations expérimentales sont assez faibles pour qu'il soit bien permis d'être incrédule. Certes, par-ci par-là on a rencontré de très beaux résultats, que pour ma part je regarde comme très probants, sans prétendre qu'ils sont définitifs. Les alchimistes parlaient avec envie de la dernière expérience, *experimentum crucis*, qu'ils méditaient comme couronnement de leurs efforts. Eh bien, cet *experimentum crucis*, personne n'a pu encore le produire. Il y a eu de remarquables expériences, des tentatives qui ont *presque* réussi, mais qui, malgré leur succès, ont toujours laissé une certaine place au scepticisme et à l'incrédulité, comme un *caput mortuum*, suivant l'expression des alchimistes, qui permet le doute et empêche l'entraînement absolu de la conviction.

En parlant ainsi, je ne veux pas à coup sûr déprécier les résultats qui ont été obtenus, résultats très importants, et qui entraîneraient l'absolue conviction de tous, si nous étions les maîtres de les produire de nouveau à notre gré, et de les recommencer aussi souvent qu'il nous plairait avec la certitude de réussir comme précédemment et suivant les mêmes errements. Ce qui rend les démonstrations expérimentales fragiles, ce n'est pas qu'elles soient mauvaises — il y en a d'excellentes qu'on trouvera dans le cours de ce livre — c'est qu'elles ne sont pas répétables, ce qui se comprend, si l'on songe à l'infinie variété des intelligences humaines qui se modifient elles-mêmes à chaque seconde, suivant des lois mystérieuses qui nous sont absolument fermées.

Assurément, c'est grand dommage, car la démonstration expérimentale, quand elle sera donnée — et je ne doute pas qu'elle le soit bientôt — a cet avantage de ne plus laisser le moindre refuge à l'hésitation. Le jour où on aura fourni une preuve expérimentale de la télépathie, la télépathie ne sera plus discutée, et elle sera admise comme un phénomène naturel, aussi évident que la rotation de la terre autour de son axe ou que la contagion de la tuberculose. Quel'on pense un peu à ce qui s'est passé pour le magnétisme animal et l'hypnotisme. Personne ne voulait l'admettre : c'était comme une fable, une légende ridicule. Il y a quelque dix-huit ans, quand je m'en suis occupé (avec une grande ardeur), j'étais presque forcé de me cacher, pour ne pas exciter raillerie, dédain ou pitié. On me disait que c'était me perdre, tomber dans

le domaine des charlatans ou des songe-creux. Eh bien, est-ce que dans ce court espace de temps, de 1873 à 1890, les idées sur l'hypnotisme n'ont pas subi une étrange transformation ?

Omnia jam fient fieri quæ posse negabam.

Je m'imagine que pour la télépathie nous assisterons à une transformation pareille, et que notre audace d'aujourd'hui paraîtra dans quelques années une banalité tant soit peu enfantine.

C'est qu'en effet jusqu'à présent bien peu d'expérimentateurs ont abordé scientifiquement la télépathie. Soit paresse d'esprit, soit néophobie, soit scepticisme, ce grand problème a été à peu près laissé à l'écart. Que l'on compare le petit nombre de ceux qui l'ont étudié au nombre immense de chercheurs qui ont par exemple étudié la composition de la pyridine et de ses dérivés. Certes, l'histoire de la pyridine est bien intéressante, et on a fait sur ce point limité de la chimie de bien importantes découvertes, mais peut-être en somme la connaissance approfondie de cette substance est-elle moins grave pour la destinée humaine que l'analyse des plus secrètes fonctions de l'âme humaine : les liaisons des atomes de carbone entre eux sont une fort belle étude ; mais il ne faut pas dédaigner une série d'expériences qui nous ouvriront peut-être — pour la première fois — une nouvelle faculté, tout à fait inconnue, de l'intelligence, un de ces problèmes de l'*au-delà*, sur lesquels depuis vingt siècles se sont exercés sans succès les plus grands génies de l'humanité. Eh bien, on trouverait sans peine cinq cents

chimistes qui ont écrit des mémoires sur la pyridine et ses dérivés, mémoires excellents et ingénieux, fondés sur de difficiles et laborieuses investigations ; mais on ne trouverait pas vingt psychologues ayant analysé avec méthode la télépathie, ses causes, ses conditions, les procédés à suivre pour la démontrer. Peut-être même ce chiffre de vingt est-il encore beaucoup trop fort. Non, ce n'est pas vingt expérimentateurs, c'est bien cinq ou six qu'il faudrait dire. Or, quoiqu'ils soient très peu nombreux, ils ont obtenu des résultats formels, très importants. Quelle ample moisson de faits nouveaux s'ils avaient pu trouver des aides ou des imitateurs ! On trouverait, je suppose, mille heures de travail dépensées à l'étude de la pyridine contre une heure de travail à l'étude de la télépathie.

Mais revenons à l'ouvrage que nous présentons au public français. Nous ignorons l'accueil qui lui sera fait. L'esprit français est positif et sceptique, et peut-être l'idée que les revenants et les fantômes ont quelque réalité fera sourire plus d'un de nos compatriotes. Mais ces sourires nous touchent peu, si nous pouvons susciter quelque travailleur à nous aider à notre entreprise. Les faits d'hallucinations véridiques ont été surtout recueillis en Angleterre et en Amérique. Il n'est pas douteux qu'on en trouvera beaucoup en France. Nous voulons étendre le champ de nos investigations, et c'est pour cela que nous faisons appel aux concours de toutes les bonnes volontés.

Nous demandons des observations : nous deman-

dons des expériences. Pour les observations, on voit comment elles doivent être prises ; des récits de première main sont indispensables. Il faut que celui qui a eu une hallucination la raconte lui-même avec tous les détails, et toutes les circonstances, même les plus futiles en apparence, qui ont accompagné le phénomène. L'observation doit être impartiale, et même écrite avec scepticisme plutôt qu'avec crédulité. Le narrateur ne doit pas exprimer son opinion ; il doit raconter ce qu'il a vu, et accumuler les preuves et documents qui corroborent son récit.

Quant aux expériences, elles sont plus difficiles à faire que les observations ne sont difficiles à prendre ; il faut du temps ; il faut surtout une patience qui ne connaît ni la lassitude ni le découragement, malgré des obstacles toujours renaissants ; il faut aussi l'application permanente d'une méthode expérimentale rigoureuse. Mais, quelque difficiles que soient ces multiples conditions, elles ne sont pas impossibles à rencontrer. Parmi les nombreux sujets hypnotiques qui existent actuellement en France, il en est beaucoup qui seraient susceptibles d'une sorte d'éducation, de *dressage*, dans le sens des facultés dites surnaturelles. Qu'on les étudie, qu'on les exerce à ce point de vue. Par exemple, qu'on mette à profit ce qui a existé (assez vainement d'ailleurs) la sagacité (?) des magnétiseurs du milieu de ce siècle, c'est-à-dire l'étrange faculté de connaître les maladies, si tant est que cette faculté existe : ou encore qu'on essaye de reproduire le sommeil à distance, ce qui semble bien être un fait réel, quoique extrêmement rare.

Vraiment il est temps de prendre souci de ces nobles problèmes ; et pourtant nous craignons fort qu'on n'accueille cet ouvrage avec indifférence. Nous ne redoutons pas les critiques. Pour peu qu'elles soient loyales et sincères, nous les recevrons avec grande reconnaissance. Non, ce qui nous effrayerait, ce serait de voir le silence se faire devant un tel travail. La masse du public ne se laisse toucher que par des considérations pratiques. Elle est disposée à s'intéresser à une invention mécanique nouvelle, à une réforme de l'hygiène. Rien n'est plus juste assurément ; mais pourquoi ne pas regarder comme extrêmement important ce qui peut jeter une lumière éclatante sur l'intelligence humaine, ce mystère des mystères ? Certes, nous ne voyons pas l'application pratique immédiate des recherches de cet ordre, mais en quoi en sont-elles moins intéressantes ?

C'est la première fois qu'on ose étudier *scientifiquement* le lendemain de la mort. Qui donc osera dire, sans avoir jeté les yeux sur cet ouvrage, que c'est une folie ?

Nous espérons que tous les lecteurs de ce livre comprendront qu'il s'agit d'une grande chose. C'est le premier pas fait dans une voie absolument nouvelle. De là la nécessité de l'indulgence. L'ouvrage n'est pas parfait, il y a des lacunes ; il appartient au public d'y suppléer par des conseils, des observations, des expériences, de nous aider, de devenir notre collaborateur éclairé et assidu. Sans lui, nous ne pouvons rien. Avec lui, au contraire, nous pouvons — c'est du moins notre ferme espoir — créer les fondements

d'une science métaphysique positive, qui, au lieu de s'appuyer sur des vagues et nuageuses dissertations, s'appuie sur des faits, des phénomènes et des expériences.

CH. RICHEL.





PARTIE INITIATIQUE

LES ÉLÉMENTS DE LA KABBALE

En Dix Leçons

LETTRES INÉDITES D'ÉLIPHAS LÉVI ¹

(suite)

IV^e LEÇON

La Kabbale

I

Bereschith veut dire « genèse ». Mercavah signifie « chariot » par allusion aux roues et aux animaux mystérieux d'Ezéchiel.

Le Bereschith et la Mercavah résument la science de Dieu et du monde.

Je dis « science de Dieu », et pourtant Dieu nous est

(1) Reproduction interdite pour les journaux ou revues non publiés par une branche du Groupe indépendant d'Études ésotériques.

infinitement inconnu. Sa nature échappe complètement à nos investigations. Principe absolu de l'être et des êtres, on ne peut le confondre avec les effets qu'il produit et l'on peut dire tout en affirmant son existence qu'il n'est ni l'être ni un être. Ce qui confond la raison sans l'égarer et nous éloigne à jamais de toute idolâtrie.

Dieu est le seul *postulatum* absolu de toute science, l'hypothèse absolument nécessaire qui sert de base à toute certitude et voici comment nos anciens maîtres ont établi sur la science même cette hypothèse certaine de la foi : L'être est. Dans l'être est la vie. La vie se manifeste par le mouvement. Le mouvement se perpétue par l'équilibre des forces. L'harmonie résulte de l'analogie des contraires. Il y a, dans la nature, loi immuable et progrès indéfini. Changement perpétuel dans les formes, indestructibilité de la substance, voilà ce que l'on trouve en observant le monde physique.

La métaphysique vous présente des lois et des faits analogues soit dans l'ordre intellectuel, soit dans l'ordre moral, le *vrai*, immuable d'un côté, de l'autre la fantaisie et la fiction. D'un côté, le bien qui est le vrai, de l'autre le mal qui est le faux et de ces conflits apparents sortent le jugement et la vertu. La vertu se compose de bonté et de justice. Bonne, la vertu est indulgente. Juste, elle est rigoureuse. Bonne parce qu'elle est juste, et juste parce qu'elle est bonne, elle se montre belle.

Cette grande harmonie du monde physique et du monde moral, ne pouvant avoir une cause supérieure à elle-même, nous révèle et nous démontre l'existence

d'une sagesse immuable, principe et lois éternelles, et d'une intelligence créatrice infiniment active. Sur cette sagesse et sur cette intelligence, inséparables l'une de l'autre, repose cette puissance suprême que les Hébreux nomment la couronne. La couronne et non le roi, car l'idée d'un roi impliquerait celle d'une idole. La puissance suprême est pour les kabbalistes, la couronne de l'univers et la création tout entière est le royaume de la couronne ou, si vous l'aimez mieux, le domaine de la couronne.

Nul ne peut donner ce qu'il n'a pas et nous pouvons admettre en virtualité dans la cause ce qui se manifeste dans les effets.

Dieu est donc la puissance ou couronne suprême (keter) qui repose sur la sagesse immuable (chocmah) et l'intelligence créatrice (binah); en lui sont la bonté (gedulah) et la justice (geburah) qui sont l'idéal de la beauté (tiphereth). En lui sont le mouvement toujours victorieux (netzah) et le grand repos éternel (hod). Son vouloir est un enfantement continu (jésod) et son royaume (malchuth,) c'est l'immensité que peuplent les Univers.

Arrêtons-nous ici : nous connaissons Dieu !

Tout à vous en la Sainte Science.

ELIPHAS LÉVI.

V^e LEÇON

II

MONSIEUR ET FRÈRE,

Cette connaissance rationnelle de la divinité échelonnée sur les dix chiffres dont se composent tous les.

nombres, vous donne toute la méthode de la philosophie kabbalistique. Cette méthode se compose de trente-deux moyens ou instruments de connaissance qu'on nomme les trente-deux voies et de cinquante sujets auxquels la science peut s'appliquer et qu'on nomme les cinquante portes.

La science synthétique universelle est ainsi considérée comme un temple auquel conduisent trente-deux chemins et dans lequel on entre par cinquante portes.

Ce système numéral qu'on pourrait aussi appeler décimal parce que le nombre dix en est la base, établit, par les analogies, une classification exacte de toutes les connaissances humaines. Rien n'est plus ingénieux mais aussi rien n'est plus logique ni plus exact.

Ce nombre de dix appliqué aux notions absolues de l'être dans l'ordre divin, dans l'ordre métaphysique et dans l'ordre naturel se répète ainsi trois fois et donne trente pour les moyens d'analyse; ajoutez la syllepse et la synthèse, l'unité qui commence par se proposer à l'esprit et celle du résumé universel, vous avez les trente-deux voies.

Les cinquante portes sont une classification de tous les êtres en cinq séries de dix chacune, qui embrasse toutes les connaissances possibles et rayonne sur toute l'encyclopédie.

Mais ce n'est pas assez d'avoir trouvé une méthode mathématiquement exacte, il faut pour être parfaite que cette méthode soit progressivement révélatrice, c'est-à-dire qu'elle nous donne le moyen de tirer exactement toutes les déductions possibles d'obtenir des

connaissances nouvelles et de développer l'esprit sans rien laisser aux caprices de l'imagination.

C'est ce qu'on obtient par la Gématrie et la Lemurah qui sont les mathématiques des idées. La Kabbale a sa géométrie idéale, son algèbre philosophique et sa trigonométrie analogique. C'est ainsi qu'elle force en quelque manière la nature à lui révéler ses secrets.

Ces hautes connaissances acquises, on passe aux dernières révélations de la Kabbale transcendante et l'on étudie dans le schém-hamphorasch la source et la raison de tous les dogmes.

Voilà, Monsieur et ami, ce qu'il s'agit d'apprendre. Voyez si cela ne vous effraie pas ; mes lettres sont courtes, mais ce sont des résumés très concis et qui disent beaucoup en peu de mots. J'ai mis un assez long espace entre mes cinq premières leçons pour vous laisser le temps d'y réfléchir, je puis vous écrire plus souvent si vous le désirez.

Croyez-moi, Monsieur, avec l'ardent désir de vous être utile, votre tout dévoué en la Sainte Science.

ELIPHAS LÉVI.

VI^e LEÇON

MONSIEUR ET FRÈRE,

La Bible donne à l'homme deux noms. Le premier, c'est Adam, qui signifie tiré de la terre ou homme de terre ; le second, c'est Enos ou Hénoch, qui signifie homme divin ou élevé jusqu'à Dieu. Suivant la genèse, c'est Enos qui le premier adressa des hom-

mages publics au principe des êtres, et cet Enos, le même qu'Hénoch, fut, dit-on, enlevé vivant au ciel après avoir gravé sur les deux pierres qu'on nomme les colonnes d'Hénoch, les éléments primitifs de la religion et de la science universelle.

Cet Hénoch n'est pas un personnage, c'est une personnification de l'humanité élevée au sentiment de l'immortalité par la religion et la science. A l'époque désignée par le nom d'Enos ou d'Hénoch, le culte de Dieu apparaît sur la terre et le sacerdoce commence. Là aussi commence la civilisation avec l'écriture et les mouvements hiératiques.

Le génie civilisateur que les Hébreux personnifient dans Hénoch, les Egyptiens l'ont nommé Trismégiste et les Grecs Kadmos ou Cadmus, celui qui, aux accords de la lyre d'Amphion, vit s'élever et se ranger d'elles-mêmes les pierres vivantes de Thèbes.

Le livre sacré primitif, le livre que Postel appelle la genèse d'Hénoch, est la source première de la Kabbale ou tradition à la fois divine et humaine, à la fois religieuse et scientifique. Là nous apparaît dans toute sa simplicité la révélation de l'intelligence suprême à la raison et à l'amour de l'homme, la loi éternelle réglant l'expansion infinie, les nombres dans l'immensité et l'immensité dans les nombres, la poésie dans les mathématiques et les mathématiques dans la poésie.

Qui croirait que le livre inspirateur de toutes les théories et de tous les symboles religieux nous ait été conservé et soit parvenu jusqu'à nous sous la forme d'un jeu composé de cartes bizarres ? Rien n'est plus

évident cependant, et Court de Gébelin, suivi depuis par tous ceux qui ont étudié sérieusement le symbolisme de ces cartes, a été au siècle dernier le premier à le découvrir.

L'alphabet et les dix signes des nombres, voilà certes ce qu'il y a de plus élémentaire dans les sciences. Joignez-y les signes des quatre points cardinaux, du ciel ou des quatre saisons et vous avez le livre d'Hénoch tout entier. Mais chaque signe représente une idée absolue ou, si vous voulez, essentielle.

La forme de chaque chiffre et de chaque lettre a sa raison mathématique et sa signification hiéroglyphique. Les idées, inséparables des nombres, suivent, en s'additionnant ou se divisant ou se multipliant, etc., le mouvement des nombres et en acquièrent l'exactitude. Le livre d'Hénoch est enfin l'arithmétique de la pensée.

ÉLIPHAS LÉVI.

(A suivre.)





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

BASILIDE

I

On a pu justement comparer la doctrine du grand Basilide, le prédécesseur de notre Valentin, à un Océan où les vents du large arrachent les flots aux profondeurs pour les élever aux étoiles : « Πελάγει κλυδιωνιζομένου υπό βίας ἀνεμίων ὄρων τὰς ἰσικότα τὰ τοῦ βασιλείδου δόγματα. »

L'auteur des *Philosophoumena* dit de lui qu'il est un disciple d'Aristote plutôt que de Jésus-Christ. Basilide en effet a la fermeté logique du Stagirite. Mais il possède aussi la souveraine mélancolie et la tendresse triste du noble Eon, fleur du Plérôme, que tous les siècles saluent du titre sacré de Sauveur.

II

Basilide avait reçu d'un vieillard, appelé Mathias, qui se disait disciple de Jésus, des enseignements mystérieux que la BOUCHE SACRÉE aurait confiés, dans ses

entretiens ésotériques, à l'élite de ses auditeurs. Ces enseignements portaient sur la nature de l'Être en puissance, c'est-à-dire de l'Être en soi, de l'absolu non développé, mais renfermé dans le silence éternel.

« Il était quand rien n'était, dit-il, et ce Rien était le Rien absolu : « ἦν ἄλλως οὐδὲ ἔν ».

Il est facile de reconnaître, sous le voile de ces paroles, l'ABÏME de notre maître Valentin.

Ce Rien n'était rien de ce qui est. Il était ineffable, car rien ne peut le signifier. Mais si la parole ne peut nommer l'Ineffable, l'esprit peut le concevoir. Ainsi, rien n'était, ni matière, ni substance, ni manque de substance, ni simple, ni composé, ni conçu, ni non-conçu, ni sensible, ni insensible, ni homme, ni ange, ni Dieu, ni rien de ce qu'un nom quelconque peut nommer, désigner ou faire entendre.

III

Dans cet Ineffable dormait le germe de l'Être. Tel, un grain de sénevé renferme dans son mince volume les racines, la tige et les feuilles d'un grand arbre. De ce Dieu Non-Être, l'être devait sortir et cet être contenait les mondes et les âmes. Ce possible renfermait tout en soi. Tel encore, un œuf de paon, par exemple, renferme et contient en soi toutes les espèces, toutes les formes, toutes les couleurs des paons innombrables. L'éternelle richesse de l'être était *thésaurisée* dans le germe primordial, comme dans le fœtus informe est *thésaurisé* l'homme futur avec son intelligence, son cœur, son génie, sa race et la race de sa race.

Quand le D miurge prononça le mot créateur : Que la lumière soit ! — Γενηθ το φ ς ! — d'où tira-t-il cette lumière ? Basilide répond : Du Rien. Et CE RIEN CONTENAIT LE TOUT !

Ici, nous abordons la conception véritablement géniale de Basilide.

Il y avait, dans ce germe du Tout, une *Fili t * (Ψι της) — on est forcé de créer ce néologisme — triple dans sa manifestation, consubstantielle au Non-être et engendrée des Non-Existences. Cette fili t  triple, ou mieux, divisée en trois, en triade, était subtile dans une partie, mo ns subtile dans une seconde, et susceptible de s'épurer, dans la troisième. La partie subtile, plus rapide que la pensée, s'envola vers le Divin Non- tre. Sa beauté, sa majesté l'attirèrent et ja captiv rent.

IV

La partie plus grossière, moins subtile, demeura dans le germe primordial, parce que son poids l'y fixait. A cette partie malheureuse, l'Esprit saint prêta le secours de son vol. Elle se réunit à la première, grâce à cette aide divine. Mais comme elle n'était pas consubstantielle à Dieu, elle n'y put demeurer.

Le Saint-Esprit dut se séparer d'elle, mais, de même qu'un vase conserve l'odeur du parfum qu'il a contenu, cette partie de la fili t  conserva l'odeur du Saint-Esprit dans l'espace intérieur où elle retomba. Nous retrouvons ici l'analogie la plus frappante avec la Sophia-Achamoth de notre Valentin.

La troisième partie de la filiation demeura unie au germe en attendant sa purification.

V

Basilide divise l'être en triade : le monde, l'extra-monde et l'intermédiaire, qu'il nomme le Saint Esprit. De la palpitation formidable du monde naquit le grand Archon, chef du monde, puissance, beauté et grandeur incomparable, plus ineffable que les ineffables, plus puissant que les plus puissants, plus sage et meilleur que les meilleurs et les plus sages.

Il monta jusqu'au firmament et crut que rien n'existait au delà. Il ignorait l'existence de la troisième filiation qui reposait encore dans le germe universel. Le grand Archon produisit un fils meilleur et plus sage que lui.

Il vit son fils, l'admira et le fit asseoir à sa droite. Ce fils c'est l'ogdoade. La création superbe qui nous environne est leur œuvre.

Quand l'édifice du monde fut ainsi achevé, quand le Saint Esprit eut ainsi séparé le monde de l'extra-monde, le grand Archon se trouva en face de la troisième partie de la filiation, celle qui était jointe au germe des choses

Elle gémissait, attendant sa délivrance, selon qu'il est écrit : *Omnis creatura ingemiscit et parturit, revelationem filiorum Dei exspectans.*

C'est alors que fut révélé le mystère ineffable.

VI

EVANGILE descendit parmi nous, en traversant le monde des Puissances, des Vertus et des Dominations. Evangile quitta la filiation, avec Christos, son principe mâle. Elle reconnut que l'Archon et l'Ogdoas étaient des éons engendrés et non le Dieu suprême, et leur annonça la vérité sur eux-mêmes et sur l'Être.

Les deux Éons sublimes s'humilièrent devant cette révélation et avec eux toutes les Puissances des trois cent soixante-cinq cieux qui forment l'ABRAASX. La lumière qui les éclairait rejaillit sur la création.

Or, dans la création, une créature élue entre toutes vivait. C'était Miriam. Elle portait dans son sein l'Homme type, Jésus. La lumière descendit sur eux et c'est ainsi que Jésus est la lumière du monde. La troisième partie de la filiation fut alors délivrée et alla rejoindre la seconde. Puis toutes les deux remontèrent à la première et la filiation fut restaurée.

VII

Maintenant qu'il en est ainsi, dit le sublime Basileide : « La créature a rencontré la miséricorde. Les pleurs ont fait place à l'allégresse, car elle a obtenu la révélation des fils de Dieu ; et tous les fils *de Dieu forment la divine filiation* ».

C'est-à-dire : l'Infini recueille le Fini ; le relatif retourne à l'absolu ; le Parfait absorbe l'imparfait et l'Eternel le Transitoire. Dieu seul est, Dieu seul existe, Dieu seul demeure.

Telle est dans ces grandes lignes la doctrine du maître illustre qui fut l'une des plus pures gloires de la très sainte Gnose. Moins harmonieux que Valentin, moins complet, moins éloquent, il est l'Aristote mystique qui devait précéder le Platon de la Gnose.

Il complète Simon le Mage comme il sera complété par son admirable successeur. Nous lui devons bien cet hommage. Il est l'un des Pères de notre assemblée.

La Gnose ressuscitée salue en lui son plus profond précurseur.

En même temps il a cette tristesse grandiose, cette douloureuse et chaste réserve théosophique qui séduisent toujours les esprits mélancoliques. A la fin de notre siècle, les âmes malades et les cœurs lassés se tourneront vers lui et le nommeront : Maître !

Heureux nos frères et nos sœurs gnostiques, s'ils comprennent la providentielle réapparition de ces flambeaux dans notre nuit.

Pour nous, tournons-nous vers la Gnose illuminative et disons-lui : *Domina ! ad quem ibimus ? Verba vitæ eternæ habes !*

T JULES, évêque gnostique.

JULES DOINEL.



§ Occultisme § Scientifique

(Suite)

II

En dépit de son caractère essentiellement expérimental, le spiritisme, par un trait vraiment curieux, est, pour ses adeptes, bien moins une science qu'une religion.

Il s'ensuit fatalement de cette façon de voir que les spirites n'admettent guère que l'on conteste leurs croyances, ni que l'on scrute le fond de leurs observations. On ne discute pas avec les esprits, et l'on ne doute pas d'eux !

Les phénomènes qui se manifestent en présence des *médiums* — qu'ils soient typtologues, écrivains, d'apports ou à matérialisation — doivent être admis sans contrôle et enregistrés avec recueillement. Ne sont-ils pas une émanation d'êtres spirituels, jadis membres de la grande famille humaine, et qui ne dédaignent point de faire profiter leurs frères survivants de leurs conseils, et aussi, parfois..., de leur jouer quelques mauvais tours !

Aussi, point n'est-il étonnant que la science officielle, malgré les innombrables faits qui témoignent de l'existence réelle de forces particulières étrangères à celles enregistrées dans les conditions normales de

la vie, et qui se caractérisent seulement en des circonstances très spéciales, se soit constamment refusée même à admettre la possibilité des phénomènes spirites.

N'avait-elle pas beau jeu, en vérité, à crier au charlatan, à l'illuminé, à l'imposteur ?

Quoi qu'il en soit, cependant, il s'est rencontré un certain nombre de savants de premier ordre, possédant à fond la pratique des travaux du laboratoire, qui n'ont pas cru indigne d'eux de rechercher ce qu'il pouvait y avoir de précis au fond des extraordinaires assertions des spirites.

Que prétendent ceux-ci, tout d'abord ?

Ils affirment que des entités étrangères à notre monde sont capables, en des circonstances données, de produire des effets matériels, tombant sous la perception de nos sens, tels que des bruits ou des coups frappés dans les meubles, sur les cloisons des appartements, ou même, au besoin, ... sur le dos des assistants ; des modifications dans la nature des corps, modifications rendues sensibles par la balance qui enregistre une diminution ou un accroissement du poids de l'objet considéré ; des dissociations de produits matériels dont les molécules ultimes transportées par une force invisible au travers la substance même d'autres corps vont se reconstituer plus loin et apparaissent alors sans raison extérieure plausible ; des actions chimiques ; des productions enfin d'êtres nouveaux, munis d'organes semblables aux nôtres, et susceptibles de se comporter comme aucun d'entre nous, en attendant qu'ils s'évanouissent instantanément, comme ils sont venus.

En somme, il faut bien le reconnaître, et il est d'un esprit véritablement scientifique de le faire, il n'y a en tout cela rien d'absurde en soi, et le merveilleux ou le surnaturel n'ont rien à voir dans l'explication de semblables phénomènes.

N'est-il pas logique, en effet, que puissent exister des forces autres que celles qui nous sont nettement connues ou définies? Les facultés perceptives de nos organes sont très limitées, et il y a tout lieu de concevoir la réalité d'un grand nombre de manifestations dont nous n'avons à l'ordinaire aucune idée, et qui peuvent cependant affecter des êtres autrement constitués que nous.

Les phénomènes spirites, en somme, sont simplement la mise en lumière pour nos sens de quelques unes de ces manifestations.

C'est, partant d'une semblable opinion, que des savants et des expérimentateurs comme MM. Crookes, Wallace, John Lubbock, Gibier, de Rochas, Flammarion, etc., etc., pour ne citer que quelques-uns des plus connus, ont institué leurs expériences, s'occupant soigneusement d'éliminer toutes les causes possibles d'erreurs.

L'important, en effet, n'est-il pas, en l'affaire, de constater la matérialité du fait; son explication rationnelle viendra ensuite.

Or, à l'heure présente, cette matérialité des phénomènes spirites semble prouvée et archi-prouvée. Crookes a enregistré et mesuré par la balance l'existence et la grandeur de la force psychique, — c'est ainsi que, pour éviter toute fausse interprétation, il

appelle la force attribuée par les spirites aux seuls esprits, et que possèdent surtout certains sujets particulièrement doués, les médiums.

« D'après cette théorie — celle de la force psychique, — écrit M. Crookes, le médium ou le cercle de personnes réunies ensemble pour former un tout est supposé posséder une force, un pouvoir, une influence, une vertu ou un don au moyen desquels des êtres intelligents peuvent produire les phénomènes observés. Quant à ce que peuvent être ces êtres intelligents, c'est là matière à d'autres théories.

« Ce qu'il y a de certain, c'est qu'un *médium* possède *quelque chose* qu'un être ordinaire n'a pas en sa possession. Donnez un nom à ce quelque chose : appelez-le X, si vous voulez, M. Serjeant Cox l'appelle Force psychique (1). »

Nous voici joliment loin du temps où un autre savant de grand renom, M. E. Chevreul, — celui-là même dont en l'une de ces dernières années on fêtait le centenaire, — consacrait tout un volume (2) à démontrer par A + B qu'il était ridicule de voir autre chose que des duperies, conscientes ou non, dans les phénomènes spirites, aussi bien d'ailleurs que dans les divers procédés divinatoires connus.

Du reste, il faut le reconnaître, M. Chevreul ne

(1) W. Crookes, *Nouvelles expériences sur la force psychique*, 1 vol. in-18, Paris, librairie des sciences psychologiques, p. 177.

(2) M. E. Chevreul, *De la baguette divinatoire, du pendule dit explorateur et des tables tournantes au point de vue de l'histoire, de la critique et de la méthode expérimentale*, un vol. in-8, Paris, 1854, chez Mallet-Bachelier, Gauthier-Villars et fils, successeurs.

parle pas à la légère, et il a voulu par lui-même se rendre compte des faits.

Voici, par exemple, comment il s'explique le mouvement de la table : « Témoin de ces faits, — la rotation du guéridon, — mais bien plus souvent de faits négatifs que de faits positifs, je n'ai jamais eu l'occasion, dans les cas de mouvement, d'observer qu'il ait été hors de proportion avec une action que les mains apposées sur la table étaient susceptibles d'exercer latéralement : je ne parle, bien entendu, que de ce que j'ai vu.

« Le mouvement, en effet, n'aura jamais lieu tant que les mains presseront la table perpendiculairement; mais, à cause de la difficulté de maintenir cette pression constamment perpendiculaire durant un laps de temps variant d'un quart d'heure à une heure et plus, il arrive que l'action des mains est représentée par une action latérale de gauche à droite ou de droite à gauche, qui seule est capable de mettre la table en mouvement (1). »

En d'autres termes, suivant M. Chevreul, il y a mouvement de la table toutes les fois que la résultante des forces latérales agissant sur elle n'est point nulle et se trouve être assez énergique pour vaincre son inertie.

Telle était également l'opinion de Faraday qui avait institué diverses expériences dont le résultat lui démontrait que le mouvement du guéridon était dû à

(1) M. E. Chevreul, *loc. cit.*, p. 170.

des efforts latéraux inconsciemment exercés par le ou les opérateurs.

Qu'auraient dit ces deux savants, assurément de la meilleure foi du monde dans leurs négations, si, faisant partie de la commission de leurs confrères anglais nommés pour étudier les phénomènes du psychisme, ils eussent vu des meubles pesants se mouvoir sans aucun contact, et en pleine lumière.

« Dans une circonstance où onze membres de votre sous-comité étaient assis depuis quarante minutes autour de l'une des tables de salle à manger, décrites précédemment (1), et lorsque déjà des mouvements et des sons variés s'étaient produits, ils tournèrent (dans un but d'expérimentation plus rigoureuse), les dossiers des chaises vers la table, à neuf pouces environ de celle-ci ; puis ils s'agenouillèrent sur les chaises, en plaçant leurs bras sur les dossiers.

« Dans cette position, leurs pieds étaient nécessairement tournés en arrière, loin de la table, et par conséquent ne pouvaient être placés dessous, ni toucher le parquet. Les mains de chaque personne étaient étendues au-dessus de la table à environ quatre pouces de sa surface. Aucun contact avec une partie quelconque de la table ne pouvait donc avoir lieu sans qu'on s'en aperçût.

« En moins d'une minute, la table, sans avoir été touchée, se déplaça quatre fois ; la première fois d'environ cinq pouces d'un côté ; puis de douze pouces

(1) C'étaient de grandes tables pesantes dont la plus petite avait cinq pieds neuf pouces de long sur quatre pieds de large, et la plus grande neuf pieds trois pouces de long sur quatre pieds de large.

du côté opposé ; ensuite de la même manière et respectivement de quatre et de six pouces.

« Les mains de toutes les personnes présentes furent ensuite placées sur les dossiers des chaises, à un pied environ de la table qui fut mise en mouvement cinq fois, avec un déplacement variant entre quatre et six pouces.

« Enfin, toutes les chaises furent écartées de la table à la distance de douze pouces, et chaque personne s'agenouilla sur sa chaise comme précédemment, mais cette fois en tenant les mains derrière le dos, et, par suite, le corps placé à peu près à dix-huit pouces de la table, le dossier de la chaise se trouvant ainsi entre l'expérimentateur et la table. Celle-ci se déplaça quatre fois dans des directions variées (1). »

Il n'y a pas à dire, en effet, entre ces expériences si précises signées des noms suivants : Sir John Lubbock et M. Crookes, membres de la Société royale de Londres ; le professeur Huxley ; le naturaliste A. Russel-Wallace ; M. Auguste de Morgan, président de la Société mathématique de Londres et secrétaire de la Société royale astronomique ; M. Varley, inventeur du condensateur électrique et ingénieur en chef des compagnies de télégraphe international et transatlantique, etc., et les raisonnements de MM. Faraday et Chevreul, l'hésitation n'est guère possible, et il faut bien admettre l'existence réelle de la propriété qu'ont certaines personnes douées d'une organisation

(1) Extrait du rapport de la commission nommée par la Société dialectique de Londres pour examiner les phénomènes du psychisme.

spéciale d'exercer une action à distance sur les objets extérieurs, et ce sans le contact des muscles ou de ce qui s'y rattache.

Mais, que penser des phénomènes de matérialisation ? Ceux-ci, en vérité, pour l'esprit, sont encore bien plus surprenants. En effet, si l'on conçoit volontiers l'existence d'une force fluïdique particulière émanant de l'individu, il n'en est pas de même quand il s'agit d'expliquer la formation d'un être matériel semblant créé de rien et du reste susceptible de s'évanouir sans laisser aucune trace palpable de son passage.

Crookes, qui a eu plus qu'aucun autre, peut-être, la fortune d'étudier des phénomènes de ce genre, a rapporté en des pages saisissantes le récit de la médiumnité de M^{lle} Florence Cook, le médium de l'esprit matérialisé Katie King, dont il a obtenu de nombreuses photographies (1), mais n'a point cherché à expliquer le phénomène. Il constate, et c'est tout !

De tels faits, d'ailleurs, ont encore été relevés expérimentalement par nombre d'autres observateurs. M. Yveling Ram Baud, dans la si curieuse étude qu'il a écrite sur la *Force psychique*, rapporte un fait de matérialisation particulièrement intéressant survenu en présence de M. Tissot, le peintre bien connu, au cours d'une séance donnée par le médium Eglinton.

« Ces matérialisations sont encore d'une durée assez grande ; je n'en veux pour preuve que le fait

(1) Voir les *Nouvelles expériences sur la force psychique* par William Crookes, traduction de J. Alidel, un vol. in-18, Paris, librairie des sciences psychologiques, p. 181 et suivantes.

suisant : Un jour, M. Tissot vit apparaître chez Eglinton une jeune femme qui lui était chère, morte quelques années auparavant. En la voyant il s'écria d'abord :

« — C'est bien elle !

« Puis, se remettant peu à peu, il ajouta :

« — Je ne lui croyais pas le menton aussi petit que cela.

« Il prit alors ses pinceaux, esquissa immédiatement son image, qui se dédoubla, et derrière laquelle parut celle d'Eglinton, dont il fit aussi le portrait. Il questionna son ancienne amie, mais n'en obtint point de réponse.

« Les mains seules de l'apparition devinrent lumineuses, du côté de la paume, comme si elle cachait une lumière pâle. Tout ce que put obtenir le peintre, c'est un baiser que lui rendit l'apparition.

« Puis la femme évoquée et matérialisée, ainsi que le médium la dédoublant, ont disparu comme disparaîtrait une bulle de savon remplie de fumée de tabac qui créverait tout d'un coup (1). »

Ne convient-il pas de rapprocher de tous ces phénomènes de matérialisation les faits nombreux de vision à distance, de *télépathie* — pour employer le terme consacré par la *Society for psychical Research*, qui a à sa tête les plus illustres savants d'outre-Manche, — et dont de si nombreux exemples sont relevés avec

(1) Yveling Ram Baud, *Force psychique*, in-quarto, Paris, 1889, chez Ludovic Baschet, p. 7. et 8.

une méthode toute scientifique dans *Phantams of the living* (1)?

Pourquoi ces diverses manifestations fantomatiques ne seraient-elles pas des productions mêmes de la force psychique? M. Camille Flammarion, le savant astronome bien connu, estime qu'il en doit être ainsi: « Deux cerveaux qui vibrent à l'unisson, fussent-ils à plusieurs kilomètres de distance, écrit-il dans son beau livre *Uranie*, ne peuvent-ils être émus par une même force psychique? L'émotion partie d'un cerveau ne peut-elle, à travers l'éther, de même que l'attraction, aller frapper le cerveau qui vibre à une distance quelconque, de même qu'un son, à travers une pièce, va faire vibrer les cordes d'un piano ou d'un violon? N'oublions pas que nos cerveaux sont composés de molécules qui ne se touchent pas et qui sont en vibration perpétuelle.

« Et pourquoi parler de cerveaux? La pensée, la volonté, la force psychique, quelle que soit sa nature, ne peut-elle agir à distance sur un être qui lui est attaché par les sympathiques et indissolubles liens de la parenté intellectuelle? Les palpitations d'un cœur ne se transmettent-elles pas subitement au cœur qui bat à l'unisson du nôtre?

« Devons-nous admettre, dans les cas d'apparition signalés plus haut, que l'esprit du mort ait réellement pris une forme corporelle dans le voisinage de l'observateur? Dans la plupart des cas, cette hypothèse ne

(1) *Phantams of the living*, par E. Gurney et Fr. Myers, professeurs à l'université de Cambridge, et Franck Podmore, Londres, 1886.

paraît pas nécessaire. Pendant nos rêves, nous croyons voir des personnes qui ne sont pas du tout devant nos yeux, d'ailleurs fermés. Nous les voyons parfaitement, aussi bien qu'au grand jour, nous leur parlons, nous les entendons, nous conversons avec elles. Assurément ce n'est ni notre rétine ni notre nerf optique qui les voit, pas plus que ce n'est notre oreille qui les entend. Nos cellules cérébrales sont seules en jeu.

« Certaines apparitions peuvent être objectives, extérieures, substantielles; d'autres peuvent être subjectives : dans ce cas, l'être qui se manifeste agirait à distance sur l'être qui voit, et cette influence sur son cerveau déterminerait la vision intérieure, laquelle paraît extérieure, comme dans les rêves, mais peut être purement subjective et intérieure.

« De même qu'une pensée, un souvenir, éveille dans notre esprit une image qui peut être très évidente et très vive, de même un être agissant sur un autre peut faire apparaître en lui une image qui lui donnera un instant l'illusion de la réalité. On obtient maintenant expérimentalement ces faits dans les études d'hypnotisme et de suggestion (1), études qui en sont encore à leurs débuts et pourtant donnent des

(1) Dans un volume sur *les Forces non définies*, M. de Rochas explique de la manière suivante la raison de cette phase particulière par ou passe le sujet endormi et que caractérise un état marqué de crédulité : « Une lumière vive et subite comme celle du magnésium ou un rayon électrique peuvent dynamiser les idées que le sujet a dans l'esprit » (*les Forces non définies*, p. 250); et, quelques lignes plus loin, appliquant cette théorie à la production spéciale des fantômes, il ajoute : « Les fantômes perçus dans l'obscurité par les enfants et les poitrons ne sont que la matérialisation de leurs pensées. »

résultats assurément dignes de la plus haute attention, aussi bien au point de vue psychologique qu'au point de vue physiologique. Ce n'est pas la rétine qui est trappée par une réalité effective, ce sont les couches optiques du cerveau qui sont excitées par une force psychique. C'est l'être mental lui-même qui est impressionné. De quelle façon ? nous l'ignorons (1). »

En résumé, tout reviendrait à un ébranlement dynamique des molécules cérébrales.

Mais les phénomènes divers produits par les médiums ne sont point autre chose, en somme, que des effets dynamiques. Lorsqu'en présence du médium Slade, M. le D^r Gibier constate de l'écriture directe (2) et que M. Harry Alis, qui l'assistait dans une de ses expériences, surprend le crayon courant seul à la surface de l'ardoise (3), en pleine lumière, la manifestation d'une force agissante pour produire le fait observé est tout aussi indiscutable qu'elle peut l'être dans les actions de déplacements d'objets, ou que dans les cas de lévitation constatés ou relevés aussi bien par M. Gibier que par M. Crookes,

(1) Camille Flammarion. *Uranie*, 1 vol. in-8, Paris, 1889, chez Marpon et Flammarion, p. 179 et suivantes.

(2) D^r Paul Gibier, *Le Spiritisme (Fakirisme occidental)* Paris, 1889, in-12, chez Octave Doin.

(3) Voici, à titre justificatif, quelques lignes d'une lettre écrite le 21 novembre 1886, au lendemain de la séance à laquelle nous faisons ici allusion, par M. Harry Alis à M. le docteur Paul Gibier, lettre dont M. Gibier a du reste publié le texte entier dans un de ses livres: « A un moment M. Slade tenait l'ardoise sous la table, mais distante de celle-ci de cinq ou six centimètres et on entendait écrire. Une parole de l'un des spectateurs fit tourner la tête au médium qui, par un mouvement nerveux involontaire, avança l'ardoise sous mes yeux. Durant cette échappée, que j'évalue à deux ou trois secondes, je vis le crayon seul courir rapidement sur l'ardoise en traçant des caractères, environ la valeur de trois ou quatre lettres. » D^r Paul Gibier, *Analyse des choses, essai sur la science future*, in-18, Paris, librairie E. Dentu.

M. de Rochas et nombre d'autres expérimentateurs.

Au surplus, une observation de M. Crookes vient donner un appui nouveau à cette opinion de la valeur dynamique de la force psychique. Dans les expériences où l'on enregistre des phénomènes de pareil ordre, l'on constate un refroidissement particulier qui arrive souvent à être un vent bien marqué. « Sous son influence, j'ai vu, dit-il, des feuilles de papier s'enlever et le thermomètre baisser de plusieurs degrés. Dans d'autres occasions dont je donnerai plus tard les détails, je n'ai remarqué aucun mouvement de l'air, mais le froid a été si intense que je ne puis le comparer qu'à celui qu'on ressent lorsqu'on tient la main à quelques pouces du mercure gelé (1). » Mais la théorie mécanique de la chaleur ne nous apprend-elle pas que le travail n'est rien autre chose que de la chaleur transformée ?

S'il y a déplacement d'objets matériels, il y a bien travail produit, et, par suite, il est tout naturel qu'il y ait de la chaleur consommée, ce qui se traduit expérimentalement par un abaissement de la température ambiante, aucune source productive de calorique ne venant remplacer celui qui est transformé en travail mécanique.

L'existence de la force psychique est donc surabondamment démontrée. Quelle est sa nature, à présent ? Sur ce dernier point, il n'est que des hypothèses. Si nous nous en rapportons à M. Chevillard, dont M. A. de Rochas rapporte l'opinion dans son livre si curieux

(1) W. CROOKES. *Nouvelles expériences sur la force psychique*, p. 15.

et presque introuvable aujourd'hui, *les Forces non définies* (1), la mise en mouvement de l'objet déplacé serait due à une transmission de l'idée de l'action volontaire mécanique par le fluide nerveux du cerveau jusqu'au dit objet qui exécuterait alors l'action en qualité d'organe automatique lié par le fluide à l'être voulant, et sans que celui-ci ait la perception de son acte, en raison justement de ce qu'il ne l'exécute pas par un effort musculaire.

M. de Rochas, du reste, ne partage point cette manière de voir, et, personnellement, il semble qu'il pencherait plus volontiers à assimiler la force psychique à une action électrique.

Dans le chapitre de son livre qu'il consacre au « déplacement des objets à distance », il écrit, en effet : « Humboldt avait déjà remarqué (*Expériences sur le Galvanisme*, p. 150) que si douze ou quatorze personnes se tiennent par la main, les deux dernières touchant l'une l'armature d'un nerf, l'autre celle d'un muscle de la grenouille, il se produit des contractions dans l'animal comme lorsqu'il est traversé par un courant galvanique » (2); et, plus loin, discutant une théorie de la lévitation de M. le Dr Charbonnier-Dehatty attribuant le phénomène à une répulsion électrique entre le sol et le corps du sujet dont la densité a été diminuée par le ballonnement hystérique, après avoir nié la valeur de la seconde des deux rai-

(1) A. DE ROCHAS, *les Forces non définies*, in-8, chez Masson, Paris, 1887.

(2) A. DE ROCHAS, *les Forces non définies*, in-8, chez Masson, Paris, 1887, p. 158.

sons du docteur, M. de Rochas ajoute, parlant de l'action électrique : « Mais nous ne saurions fixer une limite aux actions que peuvent produire, en certains cas, les forces électriques dont nous avons constaté l'existence dans le corps humain (1). »

N'est-ce pas, en effet, à ces forces électriques qu'il convient de rapporter tous ces phénomènes attribués à la force psychique, ou mieux, la force psychique ne serait-elle rien autre chose qu'une force électrique ?

L'électricité, on le sait — et le fait est enseigné couramment dans tous les traités de botanique, — *favorise la germination* des plantes.

Or, remarque M. de Rochas, « les magnétiseurs disent qu'eux aussi activent la végétation en magnétisant les plantes, et les fakirs de l'Inde prétendent faire pousser des végétaux en quelques heures par la transmission de leur propre force vitale (2). »

Il y a là une concordance dans les phénomènes valant d'être signalée.

G. VITOUX.

(A suivre.)

(1) A. DE ROCHAS, *loc. cit.* p. 183.

(2) A. DE ROCHAS, *loc. cit.*, p. 72.

Contribution à la Philosophie des Nombres ⁽¹⁾

CAS DE PLASTIQUE NUMÉRALE

L'analogie révélée par Pythagore entre les nombres et leurs figures proportionnelles n'a pas été étendue. On n'a pas poursuivi davantage le rapport des nombres entre eux. La méthode théosophique ne peut négliger de comparer la table des nombres premiers à la nomenclature chimique, aux couleurs et aux sons simples. Quelle voie spacieuse pour la recherche des pensées simples, par élimination, dans la série des principes, de tous les principes réductibles! Et comment ne pas aboutir quand le nombre nous aura révélé le lien qui unit la forme à la pensée!

Le crible d'Eratosthène sert ici de microcosme quintessentiel à la philosophie hermétique. La pierre philosophale, sous toutes ses formes, n'est-elle pas comme un plus petit commun multiple ou un plus grand commun diviseur à obtenir par la décomposition en facteurs premiers.

(1) Aux diverses et vaines formules d'art littéraire, plastique et musical jusqu'à ce jour épuisées, un principe imaginaire fixe peut succéder puisant au cœur même de la science sa loi organique; le Nombre, cardinalité de toute pensée, peut fournir cette formule viable : *le Numérisme*.

En attendant l'œuvre qui doit réaliser cette prétention, les notes suivantes pourront faire entrevoir la légitimité de cette théorie. (1889. V.)

Goëthe, que je m'étonne de ne pas voir reconnaître par l'occultisme, disait : « Nous parlons trop, nous devrions moins parler et plus dessiner. Quant à moi, je voudrais renoncer à la parole, et, comme la nature plastique, ne parler qu'en images ; ce figuier, ce serpent, ce cocon exposé au soleil devant cette fenêtre, tout cela, ce sont des sceaux profonds, et qui saurait en déchiffrer le vrai sens pourrait à l'avenir se passer de toute langue écrite ou parlée... L'âme raconte, en dessinant, une partie de son être essentiel, et ce sont précisément les secrets les plus profonds de la création, qui, en ce qui regarde sa base, reposent sur le dessin et la plastique, qu'elle évalue de la sorte... » Quelle intuition de l'ésotérisme dans ces lignes qui expriment si justement la plastique innée, fatale, dont je veux signaler les cas remarquables dans la numération radicale ! Qu'elles suffisent à diriger les recherches des philosophes sur le crible d'Eratosthène, l'alchimiste des nombres.

La suite des nombres premiers, dans son ensemble, paraît arbitraire, et ne semble régie par aucune loi. Cependant, celui qui sera curieux d'étudier la série des nombres irréductibles dans ce qu'elle peut offrir de philosophiquement analogique, y trouvera certaines formes symétriques spontanément formées. Cette formation révèle le rapport existant entre certains nombres et certaines formes, et indique également les endroits de la série où l'arbitraire est temporairement

remplacé par une constance. Faut-il insister sur la nécessité d'étendre ces remarques à toute l'échelle de l'analogie. Isolées, en leur cardinalité abstraite, toute leur fécondité disparaît, et ces clefs demeurent vaines.

Voici par quelle application logique et légitime de la disposition naturelle des nombres se découvrent ces remarques.

Tout nombre premier (après la première dizaine) se termine par l'un des 4 chiffres : 1, 3, 7, 9. Plaçons sur quatre colonnes correspondant à ces terminaisons les nombres par dizaines. Les figures se formeront d'elles-mêmes à simple lecture.

1	2	3	5	7
11	13	17	19	
.	23	.	29	
31	.	37	.	
41	43	47	.	
.	53	.	59	
61	.	67	.	
71	73	.	79	
.	83	.	89	
.	.	97	.	
101	103	117	109	

A 30 de distance, 23-29, 53-59, 83-89 et 31-37, 61-67, offrent déjà leur symétrie, mais des figures plus complètes adviendront.

. . . .

 251 . 257 .
 . 263 . 269
 271 . 277 .

} Voici la première figure
 complète et indépendante
 qui apparaît : (1)

On remarquera que la septième dizaine fait partie d'une combinaison dans les première, deuxième, troisième, quatrième et sixième centaines du premier mille. De 1,000 à 10,000, on la trouve aussi fréquemment.

. . . .

 . . . 367 .
 . 373 . 379
 . 383 . 389
 . . 397 .

} Voici le cercle et le macrocosme parfaits. Que dire devant cette figure simple, une des plus pures et des plus fécondes?

(1) Nous avons d'autant plus facilement renoncé aux nombreuses et coûteuses figures dont nous avons accompagné chaque cas, que l'exercice de les reconstituer donnera au lecteur attentif l'intelligence plus complète du texte et la vision plus suggestive des images indiquées.

.	.	.	.
541	.	547	.
.	.	557	.
.	563	.	569
571	.	577	.
.	.	587	.
.	593	.	599
601	.	607	.
.	.	.	.
.	.	.	.

La figure qui se forme ici est comme renforcée. soulignée par une répétition immédiate. Les parties sont à une distance constante de 30 (Voir 23-29, 53-59, 83-99; 31-37, 61-67, et, dans la suite, la fréquence de ce rapport.)

Faut-il plus de commentaires devant ces quatre triangles formés par cinq nombres ?

On trouvera une symétrie de 1543 à 1559, mêmes dizaine et centaine du second mille.

Aucune de ces trois premières figures ne se retrouve jusque 10,000.

Les opérations théosophiques appliquées aux triangles 566, 563, 569 et 587, 593, 599 donnent les mêmes résultats réductibles à 3.

.	.	.	.	
.	.	.	.	
971	.	977	.	}
.	983	.	.	
981	.	997	.	
.	.	.	.	
.	.	.	.	

Cette figure est la seule qui se reproduise. On la trouve aux nombres 1103, 5801, 6971, 8693. Elle donne comme la précédente quatre triangles avec cinq nombres, mais ici les triangles sont égaux.

De 1000 à 10000, les figures se rencontrent non moins fréquemment. A part celles dont la répétition est signalée à sa première indication (971) et sur laquelle il n'y a pas à revenir, on peut les classer en trois groupes :

Celles composées généralement de quatre nombres en rectangle ou en croix.

Celles moins déterminées et présentant une symétrie moins complète.

Celles dont le caractère nouveau, spécial et unique, s'affirme avec plus d'étendue et mérite d'être plus amplement exposé.

J'indiquerai donc simplement celles des deux premiers groupes, m'arrêtant plus longuement à celles du troisième.

Figures en croix : 3623, 31, 37, 43 — 4583, 91, 97, 4603, dont la symétrie remonte à 4561, 7; — 7393, 7411; 17, 33, dans laquelle intervient la seizième combinaison (absence complète de nombres premiers) (1); — 7517, 23, 29, 37, dont la symétrie remonte à 507.

Figures en rectangle : 1321, 27, 61, 67, dont la symétrie se prolonge jusque 1373 et dans laquelle s'intercale trois fois la seizième combinaison (absence complète de nombres premiers) (2); — 1543, 9, 53, 9, dont la symétrie se prolonge jusque 1567 et qui est immédiatement précédée d'une figure du second groupe; — 1663, 7, 9, 93, 7, 9, dont la symétrie remonte jusque 1637; — 2341, 7, 51, 7, dont la symétrie se prolonge jusque 2371, 7; — 3313, 9, 23, 9; — 4441, 7, 51, 7, dont la symétrie se prolonge jusque 4463; — 4993, 9, 5003, 9, dont la symétrie remonte à 4987; — 6961, 7, 71, 7, entrant dans la répétition de la figure 971 qui se produit ici à 6971; leur ensemble forme une nouvelle figure; — 8731, 7, 41, 7, dont la symétrie se prolonge jusque 8753; — 9371, 7, 91, 7, dont la symétrie se prolonge jusque 9403; — 9613, 9, 23, 9, qui avec 9601, 31 et 9643, 9 donne deux autres figures; — 9733, 9, 43, 9, qui est la simplicité du type de ces formés, type tétragrammatique auquel s'ajoute presque généralement, comme on vient de le voir, un ou plusieurs nombres (3). Voici, en regard de ce type

(1) La croix la plus parfaite se trouve indiquée dans le dernier groupe.

(2) Voir chap. suivant.

(3) Il en est de même, on l'a vu aussi et on le reverra, pour le tétragramme en croix.

fondamental, son développement le plus étendu :

.... 9733 9739	}	9601	}	}	}
.... 9743 9749	} 9613	9619		}	}	}
		 9623	9629		}	}	}
			9631	}	}	}
		 9643	9649		}	}	}

Figures diverses dont la symétrie est moins parfaite : 1423-7, 1777-89, 1973-99, 3137-69, 4931-57, 5393-5419. Ces 6 figures ont le même caractère. — 1511-31, 1811-31, 2411-23, 5261-81, 5237-5309, 6449-69, 6599-6619, 6653-79, 8951-71. Ces 9 figures ont toutes le triangle pour base. Les figures 4637-63, 7013-79 présentent une symétrie oblique en sens opposé.

Figures complètes.

1021	.	.	.	}	Répétition à un nombre d'intervalle.
1031	1033	.	1039	}	
.	.	.	1049	}	
1051	.	.	.	}	
1061	1063	.	1069	}	
.	.	.	.	}	

2213				} Répétition immédiate à 30 de différence.
2221				
.	.	2237	2239	
.	2243	.	.	
2251	.	.	.	
.	.	2267	2269	
.	2273	.	.	

Cette dernière forme où se présente pour la première fois le caractère polyédrique, le mot « cristallisation » traduit toute l'analogie qu'elle me fait entrevoir.

Les figures suivantes sont semblables.

4331	.	.	.	} Répétition immédiate à 30 de différence.
4241	4243	.	.	
.	4253	.	4259	
4261	.	.	.	
4271	4273	.	.	
.	4283	.	4289	
.	.	.	.	

.	.	.	.
.	.	.	.
3511	.	3517	.
.	.	3527	3529
.	3533	.	3539
3541	.	3547	.
.	.	3557	3559
.	.	.	.
.	.	.	.

Répétition à 30 de différence et à deux nombres de distance, entre deux dizaines vides.

Figure analogue de 7561 à 7607.

Figures enchaînées :

.	1733	.	.	5081	.	5037	.
1741	.	1747	5090
.	1753	.	1759	5101	.	5107	.
.	5113	5119	.
.	.	1777
.	1783	1787	1789
.	5147	.	.
.	5153	.	.
.	5167	.
.	.	.	.	5171	.	.	5179
.	5189
.	5197	.
.	5209

De 8623 à 77 on trouve des figures analogues. Elles semblent une agglomération de débris ou de formations

De 8191 à 8221, on trouvera un trapèze précédé et suivi de symétries.

De 2767 à 2939, plusieurs figures s'entremêlent d'où surgit à un moment la Croix dans toute sa pureté. On a déjà rencontré de petites croix plus ou moins parfaites. Cette forme tend à s'exprimer souvent. On la trouve encore, approximativement, comme traînant des lambeaux de formation, aux nombres 251, 727, 1733, 3527, 4643, 6247, 8623.

La voici dans son expression absolue. On doit la considérer, parmi ces remarques, comme la figure la plus étendue, la plus probante.

.	.	.	.
.	.	.	.
.	.	2887	.
.	.	2897	.
.	2903	.	2909
.	.	2917	.
.	.	2927	.
.	.	.	.
.	.	.	.

Elle contient le tétragramme parfait, avec 4 et 6 nombres sur 3 dizaines. Ses nombres sont terminés par 3 chiffres différents. 6 chiffres la composent dont la somme est 3. Ce sont les 3 premiers et les 3 der-

niers. Les 3 chiffres qui la terminent donnent au total 1. Les 3 chiffres qui manquent donnent 3.

Autour de cette figure, 2879 et 2939 en forment une autre :

.	.	.	.
.	.	.	.
.	.	.	2879
.	.	2887	
.	.	2897	.
.	2903	.	2909
.	.	2917	.
.	.	2297	.
.	.	.	2939
.	.	.	.
.	.	.	.

2767, 77, 89, correspondent inversement à 2897, 87, 79, et leur intervalle contient 2 fois la combinaison 1-7 (1).

Il est bon d'étudier la formation de cette figure suprême qui se fait comme pressentir.

(1) Voir chap. suivant.

16 combinaisons peuvent avoir lieu dans la présence des nombres premiers dans chaque dizaine :

Absence — 1, 3, 7, 9 — 1, 3, 7 — 1, 3, 9 — 1, 7, 9 — 3, 7, 9 — 1, 3 — 1, 7 — 1, 9 — 3, 7 — 3, 9 — 7, 9 — 1 — 3 — 7 — 9.

Dans le premier mille, la combinaison 1, 3, 7, 9 se rencontre 4 fois. Comme les 3 premières fois, elle se reproduit à des intervalles de 90 ; en continuant sur la base que cette remarque nous fournit, nous compléterons le relevé de la combinaison et nous obtiendrons une

.	.	.	.
.	.	.	.
11	13	17	19
101	103	107	109
191	193	197	199
281	283	.	.
.	373	.	379
461	463	467	.
.	.	557	.
641	643	647	.
.	733	.	739
821	823	827	829
.	.	.	.
.	.	.	.

figure de nombres composés des mêmes chiffres inversement disposés. Il y a ici double réciprocité de chiffres et de places, compliquée d'algorithmie.

Cette combinaison continue à se relever à des intervalles toujours multiples de 30. L'intervalle des combinaisons est presque toujours multiple d'un même nombre et ce nombre est le plus souvent 30.

Il suffit d'avoir indiqué cette clef. On trouvera si l'on veut, dans le relevé des autres combinaisons, outre la constance d'intervalle, des figures symétriques. D'autres examens en donneront également. En relevant, par exemple, les nombres de trentaine en trentaine à partir de 383, on obtiendra cette figure :

.	.	.	.
.	.	.	.
.	383	.	389
.	.	.	419
.	443	.	449
.	.	.	479
.	503	.	509
.	.	.	.
.	.	.	.

En opérant de même à partir de 127, on obtient :

.	.	.	.
.	.	.	.
.	.	127	.
151	.	157	.
181	.	.	.
211	.	.	.
241	.	.	.
271	.	277	.
.	.	307	.
.	.	.	.
.	.	.	.

Cette figure est des plus étendues.

Mais elle est, comme les deux précédentes, de peu d'importance. Il faut surtout considérer celles qui, complètes, géométriques, primordiales, fondamentales, directement obtenues, spontanément formées par la disposition naturelle des membres, s'imposent d'elles-mêmes.

On remarquera dans les figures la fréquence des combinaisons 1-7 avec 3, et 3-9 avec 7.

A ceux qui trouveront arbitraire le système décimal qui engendre ces figures, il n'y a qu'à répondre : ab-

solument, la décade est complète, et, comme elle l'est seule, elle doit seule être le pivot de la numération.

D'ailleurs la périodicité des terminaisons similaires créera toujours une constance et une symétrie indéniables dans la suite des nombres premiers, et les cristallisations significatives que l'on vient de voir surgiront toujours, révélant un élément rationnel très éloquent, selon nous, au milieu d'un apparent désordre de hasard (1).

Les principes de Pythagore, Euclide, Diophante, Avicenne, Viète, Bachet de Méziriac, Fermat, Gauss, Wronski, Pappus, Saint-Martin, Lacuria, de Cuss, Bruno, Fabre d'Olivet, O'Donnelly, etc., etc., trouveront peut-être de nouvelles applications en présence de ces remarques.

Ceux à qui elles s'adressent y verront un outil nouveau dans l'œuvre analogique qui tend à la Sainte Synthèse.

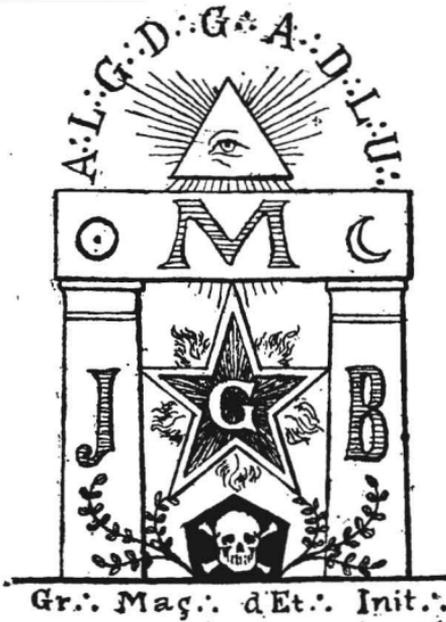
J'ai la conviction qu'elles portent la lumière de la Tradition sur un terrain aussi fécond qu'inexploré.

(A. suivre.)

VURGEY.

(1) Nier la signification des figures formées par les nombres premiers c'est n'admettre aucune loi aux formes des constellations.

INITIATION MAÇONNIQUE



On est généralement d'accord pour considérer la Franc-Maçonnerie comme le représentant moderne des célèbres mystères de l'Antiquité. Mais on est disposé à y voir une institution tristement déviée de son idéal primitif. On assure dès lors volontiers qu'aucun avantage sérieux n'est à tirer des initiations puérides, dont les loges maçonniques sont actuellement le théâtre.

C'est là une prévention absolument injustifiée. Il suffit, pour s'en convaincre, d'étudier à fond la F. : M. : sans limiter ses investigations aux apparences les plus superficielles.

Dans ces conditions, on ne manquera pas de reconnaître que non seulement la Maçonnerie moderne n'est en rien inférieure à toutes les associations initiatiques du passé, mais qu'elle leur est manifestement supérieure en plusieurs points.

Ce qui démontre l'incontestable exactitude de cette assertion, c'est le résultat auquel a déjà conduit la F. : M. : depuis moins de deux siècles qu'elle existe sous sa forme actuelle. Si l'on apprécie l'arbre d'après les fruits qu'il porte, on ne peut assurément concevoir que la plus haute idée d'une institution qui, avant même d'être sortie de sa période d'enfance, s'est répandue déjà sur toute la surface du globe, pour provoquer partout les réformes dont se glorifie notre époque.

Quelle est la confraternité occulte qui puisse faire valoir de pareils titres ? Qu'a fait en particulier l'Orient, avec toute sa science orgueilleuse, enfouie dans des monastères introuvables ? Ne s'est-il pas noyé dans les insondables profondeurs de ses spéculations abstraites qui ont fini par lui faire oublier totalement les données solides de la réalité concrète ?

C'est là certes un reproche que ne mérite pas la F. : M. : . Ce n'est pas elle qui a pour défaut de s'égarer à la poursuite de conceptions chimériques. On serait tenté de l'accuser plutôt de ne pas s'élever assez au-dessus des questions terre-à-terre, si ce

n'était point là ce qui fait précisément tout le mérite de l'ordre maçonnique.

C'est qu'en matière d'initiation la maçonnerie n'a jamais cessé de viser à la *pratique*. Elle a toujours évité de donner dans le travers des abstrauteurs de quintessence qui, par l'effet miraculeux de leurs savantes formules, prétendent délivrer l'humanité de toutes ses affections.

Les maçons comprennent qu'on n'exerce point la *Médecine Universelle* en se bornant à rédiger une ordonnance, pour abandonner ensuite le malade à lui-même. Ils se croient tenus de payer davantage de leur personne, et, lorsqu'ils proposent un remède, ils s'attachent à l'appliquer eux-mêmes. Ils ont ce que les chrétiens appellent la *foi agissante*, et ne se contentent jamais de proclamer de belles théories, en négligeant de pourvoir aux moyens de leur réalisation positive.

La maçonnerie remplit ainsi sa mission de haute et puissante *Ecole de Sagesse*. Elle se distingue de toutes les sociétés de simple propagande intellectuelle par le soin qu'elle prend de ne jamais perdre de vue l'application effective de ses enseignements théoriques.

Elle a pour propre de *réaliser*, là où d'autres *révent*. Il en résulte que la F.°. M.°. n'engage point ses adeptes à gagner le ciel, par un détachement complet du monde. Il ne s'agit nullement pour eux de s'abandonner à l'extase de la contemplation mystique, mais de se rendre forts pour l'action, en se perfectionnant sans cesse, *dans le but de se rendre utiles*.

**

Toute l'Initiation maçonnique tient en effet dans ces deux mots : DEVENIR UTILE. Elle est consacrée tout entière au *Culte du Progrès*, et apprend aux maçons à se vouer au *Grand Œuvre* de la régénération intellectuelle, morale et matérielle de l'humanité. — C'est ce que représente le *Travail* de la construction universelle, ayant pour objet d'élever un *Temple à la gloire du Grand Architecte de l'Univers* (A.°. L.°. G.°. D.°. G.°. A.°. D.°. L.°. U.°. , voir le pantacle accompagnant la présente étude).

Le temple matériel se construit d'après un plan idéal dont les maçons doivent s'efforcer de comprendre les données essentielles, s'ils veulent devenir véritablement les collaborateurs conscients du *Principe coordinateur*, qui fait concourir les efforts de tous les êtres à l'exécution d'un travail harmonique de commune et solidaire rédemption.

L'Initiation maçonnique n'a dès lors d'autre but que d'*éclairer* les hommes, afin de leur apprendre à *travailler utilement*, en pleine conformité avec les finalités mêmes de leur existence.

Or, pour *éclairer* les hommes, il faut les débarrasser tout d'abord de tout ce qui peut les empêcher de *voir la Lumière*.

On y parvient en les soumettant à certaines *purifications*, destinées à éliminer les scories hétérogènes, causes de l'opacité des enveloppes, qui servent d'écorces protectrices au noyau spirituel humain.

Dès que celles-ci deviennent limpides, leur transparence parfaite laisse pénétrer les rayons de la *Lumière extérieure* jusqu'au *Centre conscient* de l'Initié.

Tout son être, alors, s'en sature progressivement, jusqu'à ce qu'il soit devenu un *Illuminé*, dans le sens le plus élevé du mot, autrement dit un *Adepté*, transformé désormais lui-même en un foyer rayonnant de *Lumière*.

L'Initiation maçonnique comporte ainsi trois phases distinctes, consacrées successivement à la *découverte*, à l'*assimilation* et à la *propagation de la Lumière*.

Ces phases sont représentées par les trois grades d'*Apprenti*, *Compagnon* et *Maître*, qui correspondent à la triple mission des maçons, consistant à *rechercher* d'abord, afin de *posséder* ensuite, et pouvoir finalement *répandre la Lumière*.

Le nombre de ces grades est absolu : il ne saurait y en avoir que *trois*, ni plus ni moins. — C'est là une vérité reconnue par tous les auteurs maçonniques sérieux, qui n'ont jamais cessé de blâmer l'adoption en maçonnerie de grades prétendus supérieurs à la Maîtrise.

L'invention des différents systèmes de soi-disant « hauts grades » ne repose d'ailleurs que sur une équivoque, qui a fait confondre les *Grades Initiatiques*, strictement limités au nombre de *trois*, avec les *Degrés de l'Initiation*, dont la multiplicité est nécessairement infinie.

Les *Grades Initiatiques* correspondent au triple programme poursuivi par l'Initiation maçonnique. Ils apportent dans leur ésotérisme une solution aux trois questions de l'énigme du Sphinx : d'où venons-nous ? — Que sommes-nous ? — Où allons-nous ? —

et répondent par là à tout ce qui peut intéresser l'homme de savoir. — Ils sont immuables dans leurs caractères fondamentaux, et forment dans leur trinité un tout complet, auquel il n'y a rien à ajouter ni à retirer. L'*Apprentissage* et le *Compagnonnage* sont les deux piliers qui supportent la *Maîtrise*. (Voir la figure illustrant graphiquement ce principe.)

On peut aussi comparer les trois grades maçonniques aux trois étages d'un édifice qui, en raison de sa destination, ne pourrait pas plus en avoir *un* ou *deux* que *quatre* ou davantage.

Quant aux *degrés de l'Initiation*, leur partie n'est plus du tout la même. Ils figureraient dans l'exemple précédent les échelons multiples conduisant d'un étage à un autre.

Leur nombre est indéfini. Ils permettent à l'initié de pénétrer plus ou moins profondément dans l'ésotérisme de chaque grade. Il en résulte une infinité de manières différentes d'entrer en possession des trois grades d'App.:, de Comp.: et de Maître.

On peut n'en posséder que la forme extérieure, la lettre incomprise. — C'est le cas de la majorité des maçons actuels, dont l'initiation n'est souvent restée que fort superficielle. En Maçonnerie, comme partout, il y a, sous ce rapport, beaucoup *d'appelés* et peu *d'élus*; car il n'est donné qu'aux initiés véritables de saisir l'esprit intime des grades initiatiques. Chacun n'y parvient pas, du reste, avec le même succès. On sort à peine, le plus souvent, de l'ignorance ésotérique, sans s'avancer d'une manière décidée vers la *Connaissance intégrale* de la *gnose parfaite*.

Celle-ci, que figure en Maçonnerie la lettre *G*, de l'*Etoile Flamboyante*, s'applique simultanément au programme de recherches intellectuelles et d'entraînement moral des trois grades d'App.:., Comp.:. et Maître.

Elle cherche, avec l'*Apprentissage*, à pénétrer le mystère de l'origine des choses; avec le *Compagnonnage*, elle dévoile le secret de la nature de l'homme, et révèle, avec la *Maîtrise*, les arcanes de la destinée future des êtres.

Elle enseigne, en outre, à l'*Apprenti* à porter jusqu'à leur plus haute puissance les forces qu'il porte en lui-même, — elle montre au *Compagnon* comment il peut attirer à lui les forces ambiantes, — et apprend au *Maître* à régir en souverain la nature soumise au sceptre de son intelligence.

Il ne faut pas oublier, en cela, que l'Initiation maçonnique se rapporte au *Grand Art*, à l'*Art Sacerdotal et Royal* des anciens initiés.

Cela veut dire que la Maçonnerie a pour objectif final d'apprendre à chacun à devenir son propre *roi* et son propre *prêtre*.

Cette formule est très importante à retenir. Elle détermine ce que la F.:. M.:. entend par l'émancipation des peuples, qu'elle s'efforce de soustraire à la tutelle de leurs tyrans spirituels et temporels, en enseignant aux hommes à se gouverner réellement eux-mêmes, tant en matière de religion qu'en politique.

Mais, pour se gouverner soi-même, il faut être à la fois *prêtre* et *roi*, au sens primitif de ces deux termes, qui ne furent originairement que des titres initiatiques.

Les sages de l'antiquité se considéraient, en effet, comme investis d'un souverain sacerdoce moral et d'une suprême royauté intellectuelle.

Pour eux, le caractère sacerdotal n'était nullement lié au fait de s'affubler d'un costume disparate, pour faire l'office de marchand de prières et entretenir les peuples dans la superstition, sous prétexte de les moraliser. — L'individu qui exploite ainsi la crédulité des masses, en se livrant à une profession justement méprisée de nos jours, n'a jamais été considéré par les initiés comme un *prêtre authentique*. Ils n'ont toujours vu en lui qu'un indigne charlatan, un *faux prêtre*, se rattachant à la race maudite des pharisiens. — Tous les honnêtes gens devraient donc comprendre que les sycophantes de l'obscurantisme n'ont rien de commun avec les ministres du culte de la Lumière. Ce sont des imposteurs iniques, des sépulcres, qui ne sont même pas blanchis, et renferment la pourriture de la *lettre morte*, dont les émanations délétères empestent le monde. Ils usurpent un titre respectable en lui-même, auquel ils n'ont aucun droit, et qu'ils ont avili, au point qu'on ne peut plus appeler *prêtre* aujourd'hui ceux qui cependant peuvent l'être *en esprit et en vérité*, c'est-à-dire *intérieurement*.

Cela est profondément regrettable, car, dans le sens propre du mot, un *prêtre* est un ministre de la vraie religion, c'est-à-dire de celle qui relie effectivement pour unir tous les hommes, sans les diviser jamais.

Une telle Religion doit se baser nécessairement sur la Tolérance et la Solidarité, sources première de toute réelle Fraternité. — Comme ministres, elle ne peut

avoir que des hommes entièrement soumis à tous les devoirs de la vie sociale, en l'accomplissement desquels ils se distinguent par un degré supérieur d'intelligence et de vertu. Ce doivent être avant toutes choses des hommes de cœur, qui, étant animés eux-mêmes des sentiments les plus généreux, savent entretenir l'amour du prochain parmi leurs frères en humanité, en leur apprenant à s'entendre pour s'entr'aider et travailler en commun à l'amélioration du sort de tous, grâce au perfectionnement individuel de chacun.

En appelant *prêtres* de pareils hommes, on ne ferait que restituer à ce terme sa signification primordiale dont il a dévié à tel point qu'il ne serait plus pris que comme une injure par ceux qui, cependant, sont aussi près de la *chose* qu'ils restent éloignés du *mot*.

Mais que diraient les apôtres du Juste et du Vrai, si, non content de les considérer comme *prêtres*, on s'avisait encore de les déclarer *rois*? Ils s'empresseraient de repousser avec horreur ce titre détesté, qui cependant leur appartient et devrait logiquement ne s'appliquer qu'à eux.

Un *roi*, en effet, n'est pas autre chose qu'un homme placé au-dessus des autres, un homme à qui personne ne commande, et se trouvant, par suite, absolument *libre*.

Or, est-ce bien là le cas des rois ordinaires? — Leur élévation n'est-elle pas toute conventionnelle? Sont-ils indépendants, et font-ils réellement ce qu'ils veulent? Il est bien évident, au contraire, qu'ils sont plus esclaves que leurs sujets. Leur grandeur appa-

rente ne provient que de l'abaissement de leur entourage, qui se prosterne à leurs pieds, comme devant des idoles, sans comprendre que ce ne sont que des mannequins, jouant un rôle pompeux, mais que ce ne sont pas, à proprement parler, des *rois*.

C'est que, pour être *roi*, il faut être réellement *libre*, ce qui n'a lieu que lorsqu'on a secoué le joug des passions, des préjugés et des illusions du vulgaire. Un despote couronné ne saurait être pour l'initié un *roi* légitime. C'est pour lui un homme qui règne par la *Raison* et par la *Science*. Son gouvernement s'appuie sur la *Logique*, dont l'autorité confère seule la Royauté incontestée de la *Sagesse* et de l'*Intelligence*.

Les aperçus très sommaires qui précèdent permettront sans doute au lecteur de se faire une idée juste de la tâche poursuivie par l'Initiation maçonnique.

Elle enseigne aux hommes à chercher la réalisation de l'idéal social dans la *Liberté*, l'*Egalité* et la *Fraternité*.

Elle conçoit la *Liberté* comme la suppression de l'esclavage sous toutes ses formes, et s'efforce dès lors d'affranchir à la fois dans l'homme l'esprit, l'âme et le corps.

Cet affranchissement n'est possible que par l'*Egalité*, que la maçonnerie entend établir parmi les hommes, non pas en les *rabaissant* à un même niveau de médiocrité générale, mais en les *rehaussant* tous, au contraire, jusqu'au summum d'élévation, qui puisse leur être donné d'atteindre.

Quant à la *Fraternité*, elle ne devient effective

qu'entre hommes *égaux* et *libres*, unis par des aspirations communes et solidairement associés en vue d'une même œuvre féconde de Progrès et de Lumière.

Cette œuvre est dirigée par la Maçonnerie avec une prudence qui en assure infailliblement le succès. — L'ordre maçonnique, en effet, sait toujours proportionner la portée de ses enseignements au degré de culture intellectuelle auquel sont parvenus ses adeptes. Les erreurs dangereuses, que fait naître toute vérité mal comprise, sont ainsi évitées, grâce aux soins qui sont pris de ne propager que les idées qui peuvent être utilement répandues, tout en renfermant dans l'ombre du mystère les vérités non mûres encore pour naître à la lumière.

Celles-ci restent cachées, non seulement aux profanes, mais encore aux maçons eux-mêmes, tant qu'ils n'ont pas su pénétrer le sens ésotérique de leurs rites et de leurs symboles.

Il ne faut donc pas juger la Maçonnerie d'après ce qu'on en voit paraître. Elle se fait petite afin d'être comprise et ressemble en cela à la mère qui se baisse pour parler à son enfant. Mais attendez que celui-ci grandisse, et vous verrez se redresser graduellement son initiatrice, en qui n'a jamais cessé de s'incarner la *GRANDE ISIS, l'Educatrice suprême de l'Humanité.*

OSWALD WIRTH,

Membre du Gr.:. Mac.:. d'Et.:. Initiatiques.



PARTIE LITTÉRAIRE

CŒUR EN PEINE

PAR

JOSÉPHIN PÉLADAN

Le plus beau poème publié en l'année 1890, et aussi le plus beau drame lyrique, a été écrit par Joséphin Péladan. Titre : *Cœur en Peine*.

Il y a bien des mois, dans une revue d'art, un mien ami écrivait que l'auteur de la *Décadence latine* a du génie. Beaucoup le pensaient, nul encore n'avait osé l'énoncer, parce que la personnalité de l'« Ethopoète » offre certains aspects troublants, chuchotent les unes, burlesques, affirment les autres, et qui en tous cas ne sont point de ce temps, à supposer qu'ils aient jamais été de quelque temps que ce soit. Mon ami fut bafoué copieusement, — moins pourtant qu'il s'y attendait.

Eh bien, le terrible mot, je l'écrirai, moi aussi. Car s'il est vrai que le génie consiste, d'abord à tirer une œuvre transcendante de la substance la plus élémentaire du monde, ensuite à allier à d'admirables qua-

lités d'énormes défauts, *Cœur en Peine* est quelque chose de génial.

Quiconque aime les histoires, ou bien les « études de mœurs ou de caractères », quiconque est assoiffé d'action, de dialogue, de description, de « documents », comme dit la bande, qu'il n'entre point ici. Dans ce livre il n'y a rien, — peut-être parce qu'il y a tout.

A Loys-les-Flots, au haut d'une falaise de soixante pieds, face à la mer et au ciel, durant trois ou quatre heures d'une soirée, une femme pense, — et voilà.

Seulement, cette mer et ce ciel, c'est toute la mer et tout le ciel, et cette femme, c'est la Femme, l'éternelle.

Elle pense qu'elle est jeune et qu'elle est belle, qu'elle est libre et qu'elle est riche, qu'elle sent et qu'elle sait, — et qu'elle veut aimer.

Ce mot, Aimer, elle le mâche « ainsi que l'Hindou « son bétel ».

Mais qui ?

« Celui qui ne dira pas même : Me voici, pour se faire reconnaître, ... celui à qui tout est accordé devant qu'il demande, ... » celui que « l'on écoute se taire », sera-ce « un haut front ? Sera-ce un beau cœur ? »

— « Serai-je le délasement d'une pensée, ou le page d'une ambition ? Mon baiser se plissera-t-il sur le front droit et découvert de l'action ou écartera-t-il les longs cheveux du rêve ? Mes plus vives joies seront-elles de chair ou d'orgueil ? »

Mais comment ?

S'exhausser jusqu'à un être très noble, « servir, servir,

et rien de plus ! » ou bien exhausser jusqu'à soi un être très humble, « donner même sans songer à recevoir », se vouer à la rédemption d'un damné, de quelque *Hollandais volant* ? « donner même sans qu'on mérite ! » ou encore « courir le monde et courir l'amour », en dona Juana, et « multiplier les essais jusqu'à trouver l'être unique et tout à fait aimable ! »

Et elle lamente sa peine en des lyrismes tantôt vibrants d'espoir et tantôt mornes de navrement, tour à tour suaves de rêve et tourmentés d'angoisse. Et à cette mélodie continue la continue symphonie de la mer est un commentaire puissant.

Mais voici qu'en une accalmie de la nue et de la vague deux rames battent les flots rythmiquement. Au pied de la falaise un couple s'arrête, que Bélit ne voit pas, mais qu'elle entend.

Ils avaient cru s'aimer et ils comprennent que nulle fois ils ne se sont possédés ni ne se posséderont de la triune amplexion physique, animique et spirituelle. Raisonneurs subtils, au verbe affilé et froid comme le tranchant d'un scalpel, ils dissertent on ne peut plus modernistement sur la jusque-là immanente haine que chacun distillait pour l'autre. D'ailleurs la découverte ne les étonne, et ne le saurait, puisqu'au fond ils ne s'illusionnèrent qu'à peine, et par pure courtoisie pour leurs sens ; ni ne les chagrine, car ils sont décadents et apprécient ainsi qu'il convient la spéciale volupté de pourchasser des Chimères que l'on sait parfaitement ne devoir atteindre jamais, pour la raison majeure qu'elles n'existent point. Lui alors :

— « Il existe, à cette heure, je ne sais où, très loin .

« ou à une lieue dans les terres, un être; il m'ouvrirait
 « les bras sans que j'aie parlé, et je l'emporterais
 « sans qu'il me demandât où je l'emmène; je trompe
 « avec vous quelqu'un que je ne connais pas, et qui
 « est mien, et que je ne connaîtrai qu'après la vie. »

Bélit à voix très basse répond pour elle-même :

— « J'existe, à cette heure, sous ton ciel; je t'ouvri-
 « rais mes bras sans que tu aies parlé, et tu m'em-
 « porterais sans que je te demandasse où tu m'em-
 « mènes. Cher infidèle, je te pardonne et t'attends. »

Et l'autre à son tour, la femme de la grève, reprend le thème, non sans le transposer sur un ton plus aigu et qui mord.

Lui peu à peu s'exalte :

— « Je lève ici mon cœur, comme on lève son
 « verre : *A celle qui viendra*. Fille de mon désir, qui
 « portes mon destin sous le battement de ta gorge,
 « unique amour, mon épouse d'éternité, que mon
 « incantation t'éveille et t'amène pour arrêter mes pas
 « errants et fixer mon inquiète tendresse. »

A quoi la compagne ironique riposte :

— « J'élève en défi ma main vers la falaise sombre.
 « *A celle qui ne viendra pas*. »

Une voix, dans la nuit, dit clairement :

— « *Je viendrai*. »

Et comme en bas ils se troublent et doutent, Bélit de nouveau crie le répons d'amour, — de l'amour absolu qui la voue à cet homme qu'elle ne voit pas, n'a jamais vu, peut-être ne verra jamais, mais des lèvres de qui elle vient d'ouïr monter la plainte exactement complémentaire de la sienne.

Le roman en vérité s'achève là. A cette scène sublime l'auteur s'est cru obligé d'ajouter trente pages de ce mélodramatique suranné, prétentieux, ennuyeux, en un mot *antiesthétique*, qui antérieurement a déjà sali *Istar* en tant de chapitres, et la *Victoire du Mari* partout. Il fallait, je ne l'ignore pas, rattacher de quelque façon ce livre à ceux qui l'ont précédé et à ceux qui le vont suivre, puisque Joséphin Péladan a résolu de lier tous ses romans en une Œuvre Une. Mais décidément cette fois le procédé se révèle par trop candidement.

Et après cela encore ne trouve-t-on pas je ne sais quels petits papiers, de ces chiffons que l'on brûle en famille, des déclarations, des protestations, des démissions, des anecdotes où ne peuvent se délecter que des concierges.

Mais l'auteur a beau faire ; en dépit de tels efforts, il ne réussit pas à gâter l'impression délicieuse et profonde ressentie à l'audition de ce savant trio appuyé sur la symphonie océane.

Le style est plus que jamais intense et souple, et presque sans interruption en vers blancs. Plus que jamais il brasille de phrases définitives et vibre de notations inoubliables.

En somme, si l'on voulait se laisser aller à la puérile manie de classer, on pourrait dire que des sept livres publiés de la *Décadence Latine*, celui-là n'est égalé que par le *Vice Suprême* et surpassé que par *A Cœur Perdu* (1).

AUGUSTIN CHABOSEAU.

(1) L'abondance des matières nous oblige à renvoyer au prochain numéro l'analyse de l'excellente étude de M. Poisson sur l'ALCHIMIE, parue chez Chacornac.

Les Sosies de M. Maboul

Ce matin-là, M. Maboul s'éveilla de fort méchante humeur ; un rhume de cerveau opiniâtre lui gonflait les paupières, et le bout de son nez, boursoufflé et meurtri, luisait mieux qu'une carotte passée au vernissage.

L'armoire à glace, vis-à-vis sa couchette, refléta tout à coup sa frimousse endommagée, et M. Maboul s'écria :

— Je doute qu'il existe deux nez semblables au mien dans l'Univers !

Immédiatement une foule de pensées gambadèrent en son esprit.

— Semblables au mien !... Semblables au mien !... Après tout mon nez n'est qu'un des fragments de mon individu, mon individu n'est qu'un des fragments de l'humanité, l'humanité n'est qu'un des fragments de la terre, la terre n'est qu'un des fragments de notre système solaire, notre système solaire n'est qu'un des fragments de l'Infini !

Il se rencoigna dans la ruelle.

— L'Infini !... Abîme sans fond !... Immensité !... Vertige !...

Cinq minutes s'écoulèrent ; après quoi M. Maboul alluma une cigarette.

— Quel que soit, reprit-il, le nombre de combinaisons possibles entre toutes choses existantes, l'infini

englobant le fini, tôt ou tard le moment vient où un groupe de ces combinaisons, équivalant au produit de tous les termes multipliés les uns par les autres, complète une série, et, puisque l'Infini n'a pas de limites, à force de séries formées tour à tour, d'autres groupes identiques au premier, ayant subi des phases identiques à celles du premier, existeront certainement au hasard de l'étendue, et des séries concordantes se renouvèleront sans trêve. Oui, la nécessité s'impose que des phénomènes pareils se reproduisent indéfiniment dans des milliards de milliards de mondes !

Et M. Maboul conclut :

— Blanqui a raison de prétendre que tout ce qui se passe ou s'est passé sur cette terre est, a été et sera répété ailleurs, et que tout ce qui aurait pu se passer ici-bas se passe quelque part ailleurs. Donc, si le sosie de mon nez n'habite pas ce globe, sûrement, à la minute où je parle, il vermillonne sur la rondeur d'une planète quelconque.

Sa cigarette s'était éteinte ; le gros homme frotta joyeusement une allumette et s'auréola de fumée.

— Le sosie de mon nez ?... Parbleu ! la susdite théorie m'offre mieux que cela dans la république des astres ; elle me garantit des sosies de moi-même ! Sur les milliards de milliards de terres qui auront partagé le destin de la nôtre, supposons que la survenance du moindre phénomène rompe, à chaque seconde, l'harmonie jusqu'alors complète de quelques milliers de ces globes disséminés à travers l'espace, et les rende différents par suite ; le nombre de ceux qui demeureront semblables n'en sera point modifié, car on ne

modifie pas l'Infini, et l'Ether roulera infiniment une infinité de mondes !

L'effervescence de son imagination suffoqua un instant M. Maboul, qui toussa, puis se moucha bruyamment :

— Poussons mon raisonnement plus loin encore, reprit-il après une pause. Parmi ces milliards de milliards de terres, selon toute évidence, évoluent des milliards de milliards de terres, sur lesquelles vivent et respirent des milliards de milliards de Pascal, Denis, Fortuné Maboul, tous ayant vécu les mêmes vies, tous ayant subi les mêmes épreuves, tous ayant conçu les mêmes pensées, tous ayant accompli les mêmes actes, tous ayant eu à la même seconde la même expression de physionomie, la même émotion, le même geste, la même parole ! Et sans cesse, pour l'éternité, dans certains coins de l'Univers, se succéderont à l'infini des Pascal, Denis, Fortuné Maboul, tous s'éveillant enrhumés du cerveau, avec le bout du nez écarlate, le trente-deuxième jour de leur cinquante-deuxième année.

Il leva les mains au ciel.

— O mes frères inconnus, ou plutôt mes autres moi-même ! A l'instant où votre souvenir me hante, n'est-ce pas une loi fatale que le mien s'insinue en vous?... Eh bien, je vous souhaite au fond du cœur bonne journée, bon appétit et bonne guérison !

Là-dessus M. Maboul ferma les yeux, espérant se rendormir, mais un flot de suggestions assaillirent sa rêverie.

— Puisque, sitôt que ma pensée se forme, une pen-

sée sœur visite mes sosies, ces Maboul de l'espace songent donc à moi à l'heure où je songe à eux, et le désir qui me passionne les passionne aussi !

L'attendrissement lui mouilla les cils.

— J'aimerais à les serrer dans mes bras!...

Un sursaut le dréssa sur son séant.

— Mais, à moins que je divague, au moment où nos impressions s'identifient, si je souhaite vous embrasser, moi, vous souhaitez m'embrasser, vous ! Si je médite de vous fixer un rendez-vous, serait-ce dans une étoile quelconque, à des quadrillions de lieues ? Vous méditez ce rendez-vous conjointement à moi et me convoquez vers l'étoile choisie à l'unanimité, car, en tant que des Fortuné Maboul, je vous défie de raisonner autrement que raisonne, de vous mouvoir autrement que se meut le Fortuné Maboul ici présent !

Il lança des baisers dans le vide.

— A vous, mes frères, à vous !... Tous d'accord, décidons où nous réunir !

Une objection irréfutable doucha son enthousiasme.

— On ne s'envole pas pour Sirius avec un bedon arrondi !

Ses bras découragés retombèrent.

— Plus de rendez-vous possible !

La pendule sonna la demie. M. Maboul s'enfourna sous les couvertures.

— Sur terre, continua-t-il, notre grossière enveloppe matérielle interdit aux humains le moindre voyage à travers les astres ; mais au delà, en des mondes où les essences s'épurent, nul de nous ne sait

si les choses ne se passent pas différemment, si des êtres, diaphanes et aériens, ne se transportent point de ciels en ciels, au gré de leur seul caprice.

Des rappels de mémoire l'envahissant tout à coup, il tendit l'index vers les rayons de sa bibliothèque.

— Eureka ! Les légendes de nos mystiques, mille récits de voyageurs sur les prodiges encore inexpliqués des fakirs et des brahmes, les exemples tirés de l'histoire, de l'ouvrage de D'Assier « l'Humanité posthume » et de l'œuvre du D^r Paul Gibier, les nouvelles de Lermine, les romans de Péladan et de Bulwer Lytton, les traditions des anciens mages, des kabbalistes et de nos mages contemporains Jacques Papus et Stanislas de Guaita, sont unanimes pour affirmer, à l'intérieur du corps de chair, l'existence d'un corps fluide susceptible de se dégager de sa prison, fût-ce à l'état de veille, grâce à une hygiène spéciale et à de secrètes préparations !

Son exaltation croissait à mesure. Il sauta à bas du lit.

— Ainsi des Pascal, Denis, Fortuné Maboul, citoyens de planètes plus éthérées, jouissent du merveilleux privilège d'abandonner à l'occasion leur coquille charnelle pour vagabonder animiquement, où bon leur plaît, avec la vitesse de la pensée !

Puis, suffoquant, halluciné presque :

— Eh bien ! qu'en cette seconde solennelle, ceux de mes frères, capables de réaliser l'entreprise, voguent ensemble vers Sirius, afin de nous y réunir !

Et M. Maboul fit l'effort de s'envoler.

Deux coups, frappés contre la porte de sa chambre, coupèrent impitoyablement ses ailes.

Son domestique cria du dehors :

— Monsieur, votre côtelette froidit!

Maboul, foudroyé, se laissa choir sur une chaise. Sa cuvette, pleine d'eau, miroitait ; il y plongea son front brûlant et la fraîcheur le calma.

— Hélas! se dit-il, ce matin j'ai dépassé la norme. S' imagine-t-on en effet cette réunion d'individus, tous fabriqués sur un unique modèle, multiple répétition du même type, pensant, parlant, agissant d'après une impulsion commune? Par quel miracle arriver à se remuer, à s'entendre?...

Il noua fiévreusement autour de sa taille les deux bouts de sa cordelière.

— Dès l'instant de la rencontre, bonsoir à l'identification des personnalités! Par suite de l'obligation d'un accord mutuel, chacun de mes sosies, comme sur un coup de baguette, cesserait aussitôt d'être le Pascal, Denis, Fortuné Maboul que je suis!...

Une suprême objection l'interloqua. Ses lèvres murmurèrent :

— Pourtant, l'Infini comporte toujours des modifications à l'infini, sans jamais se modifier soi-même!

George MONTIÈRE.

Nous commencerons dans le prochain numéro une très curieuse nouvelle de M. R. DE MARICOURT, appelée à avoir autant de succès que ses précédents travaux. Titre : *Batracien Mélomane.*

LES EXPÉRIENCES

DE MATÉRIALISATIONS POURSUIVIES AU GROUPE

Groupes 20 et 21 (Etudes pratiques)

Depuis un mois environ des expériences touchant les phénomènes de Spiritisme sont poursuivies au *Groupe indépendant d'études ésotériques*. Les cercles d'études, composés au maximum de vingt personnes, se réunissent une ou deux fois par semaine, et constituent les groupes 20 et 21 d'études pratiques.

Le médium est *M^{me} Foy* qui veut bien se prêter à toutes les conditions d'expérimentation demandées.

Comme les phénomènes ne peuvent se passer que dans l'obscurité absolue, plusieurs objections peuvent être faites. Nous allons voir comment on s'y prend pour rendre impossible d'avance chacune de ces objections.

Les phénomènes principaux qui se produisent sont les suivants :

- 1° Apparition de points lumineux et de mains lumineuses ;
- 2° Enlèvement des objets placés sur une table hors de la portée du médium ; débouchage d'un flacon d'éther et rebouchage du flacon après que le liquide a été répandu ;
- 3° Enlèvement de la table elle-même qui va toucher le plafond et retombe de l'autre côté du médium ;
- 4° Apparition de mains qui vont toucher les assistants et transporter des objets d'un des assistants à l'autre ;
- 5° Matérialisations partielles.

OBJECTIONS

Deux objections fondamentales peuvent être soulevées :

- 1° Tricherie du médium ;
- 2° Compérage des assistants.

Une fois l'obscurité faite, on peut supposer que le médium se lève et va prendre les objets placés sur la table.

A la demande même du médium, nous attachons ses mains et ses pieds à la chaise *avec des cordes fournies par nous-même*.

Immédiatement on peut nous faire une nouvelle objection et dire que, d'après le procédé des frères Davenport, le médium se détache et se rattache lui-même.

Afin de détruire l'objection tous les *bouts des cordes* sont cachetés en partie sur la chaise, en partie sur le parquet, avec des cachets fournis par les assistants. Ainsi le médium ne peut pas faire un mouvement de six centimètres sans briser tous les cachets.

Toutes les précautions sont donc prises de ce côté. Nous croyons impossible au médium de se détacher et de se rattacher ensuite dans ces circonstances.

Mais admettons que quand même le médium se soit détaché, malgré l'impossibilité de le faire, à notre avis, une seconde série de précautions vient détruire la nouvelle objection possible.

Le médium, une fois détaché, doit atteindre la table pour produire les phénomènes.

La table est placée hors de la portée des mains et des pieds du médium et l'on sème de la sciure de bois *très fine* et en couche *très mince* sur le parquet tout autour du médium.

Ainsi si un des assistants veut servir de compère et passer quelque chose au médium, si le médium lui-même veut aller à la table, les traces des pas *seront inscrites immédiatement* et la supercherie dévoilée. La table est tenue par une des personnes les plus sceptiques de l'assistance, et qui, le voudrait-elle, ne pourrait aider le médium sans agir sur le parquet devenu un appareil enregistreur.

Il faut féliciter M^{me} Foy de se prêter à toutes ces expériences avec une bonne grâce parfaite, de se laisser attacher et cacheter au milieu même des assistants et de produire dans ces conditions des phénomènes qui étonnent au plus haut point ceux qui n'en avaient point vu de semblables jusqu'ici.

Au point de vue de la théorie de l'occultisme, comment peut-on expliquer ces phénomènes ?

L'homme vivant est composé de trois principes :

Le corps matériel ;

L'esprit ;

Le corps astral ou périsprit intermédiaire entre les deux principes précédents.

Dans une séance de ce genre, que se produit-il ?

La *matière* est fournie par les objets sur lesquels agissent les forces en action.

Le *corps astral* ou périsprit est formé presque entièrement par le médium et aussi un peu par les assistants. Quand des mains agissent, le corps astral ou périsprit du médium y est pour beaucoup. Enfin la *direction* des phénomènes appartient à un ou plusieurs « esprits » comme la direction d'un corps humain dépend des principes supérieurs.

Ceux qui ignorent ces données sont tout étonnés de voir des *mains* produire les phénomènes, et oublient de suite toutes les précautions prises. Ils oublient subitement les cordes et les cachets, ils oublient le parquet devenu enregistreur, et sont tentés de dire : le médium a traversé la salle et est ici. Cela est vrai, mais il s'agit de savoir si c'est le corps physique ou le corps astral qui s'est transporté. Nous avons assez montré comment il était de toute impossibilité au corps physique du médium de bouger.

Ajoutons que les assistants appartenaient pour la plupart à l'élite intellectuelle et sociale du monde parisien : des membres du corps diplomatique, des hommes de lettres, des journalistes connus, des médecins, etc., pour écarter l'objection d'hallucination qui frapperait à la fois dix-huit personnes dans chaque séance.

Notons aussi l'influence de l'éther non seulement pour activer les phénomènes, mais aussi pour harmoniser immédiatement des fluides étrangers avec ceux du milieu habituel.

*
* *

Ainsi le *Groupe indépendant d'études ésotériques* poursuit son œuvre d'investigations scientifiques. Loin de fuir les objections, nous les appelons de toute notre force, car chaque objection fait naître un procédé nouveau de contrôle.

L'occultisme est étudié au groupe sous toutes ses faces théoriques et pratiques. On peut ainsi répondre à ceux qui crient : « C'est dangereux, n'étudiez pas les phénomènes médianimiques. »

Il n'y a de dangereux que l'ignorance, et ceux qui parlent ainsi n'ont jamais vu de phénomènes ou sont incapables de les montrer à ceux qui en demandent, après avoir fourni toutes les garanties nécessaires.

Nous espérons arriver bientôt à la photographie et au moulage des formes matérialisées. Quoi qu'il en soit, nous tiendrons nos lecteurs au courant des travaux poursuivis dans nos cercles d'études pratiques.

PAPUS.

On trouvera dans le *Voile d'Isis* les procès-verbaux des séances d'études pratiques des Groupes 4 et 5, ainsi que ceux des autres groupes d'études diverses.

Abonnement : 5 fr. par an ; 2 mois, 1 fr. ; 29, rue de Trévisé.

L'IMPORTANCE DU SPIRITISME

SON ŒUVRE PROCHAINE

L'année 1889 a été pour le spiritisme comme le commencement d'une ère nouvelle.

Nombreux ont été les congrès qui se sont réunis à Paris en l'honneur et à l'occasion du grand centenaire. *Le Congrès spirite et spiritualiste* a été un de ceux qui ont brillé avec le plus d'éclat. Il a définitivement fait pénétrer notre belle science-philosophie dans le grand public.

Le scepticisme de beaucoup a été brisé. On commence à comprendre, malgré un reste de mauvaise volonté ou de fausse honte, que nos expériences pourraient bien être le moyen qui rendrait possible *l'alliance de la science et de la foi...*

Notre succès a été assez grand pour que les matérialistes-néantistes, d'une part, et les cléricaux, de l'autre, aient pris ombrage, comprenant enfin que le temps était passé où l'on pouvait nous considérer comme « une quantité négligeable ». Ils en sont tout effarés. Ils prévoient qu'en présence des vérités nouvelles qui se propagent de jour en jour, c'en sera bientôt fait de leurs doctrines, de leurs dogmes...

« Je crois parce que c'est absurde » est une règle de conduite qui ne se soutient plus guère, quoiqu'elle soit celle des adorateurs des dieux Carbone, Mouvement et C^{ie}, non moins que celle des prêtres du Syllabus.

Egalement menacés, les uns et les autres — touchant rapprochement — s'écrient : « *Le spiritisme, voilà l'ennemi !* »

L'étroitesse de leur esprit, leur imprevoyance ne leur permettent pas de comprendre que l'étude sérieuse du spiritisme conduit à la connaissance de lois et de phénomènes ou inconnus jusqu'ici, ou négligés par des savants à courte vue. Ils ne voient pas la lumière que nous apportons au monde. Sectaires endurcis, ils entendent ne rien céder de leurs théories préconçues. Le préjugé les aveugle. Comment apercevraient-ils le vrai qui s'offre à leur examen ?

Ne leur dites pas que les Zollner, les Crookes, les Aksakof, les Gibier, et tant d'autres, ont cherché et trouvé. Ils vous répondraient que tous sont de pauvres hallucinés... hallucinés s'entend, lorsqu'ils observent les manifestations spirites, car, pour le reste, on veut bien reconnaître que leur intelligence n'est en rien diminuée.

Il fallait donc mener une croisade contre le spiritisme ! aussi a-t-on vu l'évêque-député Freppel commander des quêtes dans son diocèse pour organiser des cercles d'ouvriers ! et battre en brèche l'œuvre que nous accomplissons.

En même temps les principaux organes du matérialisme-néantiste, la *France*, la *Justice*, etc., journaux de MM. Clémenceau, Pelletan, de Lanessan, Lockroy, etc. ne décolèrent pas. Comment se peut-il que tant de personnes, tant de savants, s'occupent de pareilles... folies,

en évoquant ce qui leur manque « l'esprit » d'un mort quelconque !

On en appelle aux grands maîtres es matérialisme, on jette le cri d'alarme. N'y a-t-il pas moyen d'arrêter les progrès de cette épidémie qui risque, à les entendre, « de nous ramener les beaux jours de la superstition la plus ridicule ». Hâtons-nous, ou si le « je m'en fichisme » continue, le temps n'est pas loin où ces fous diront :

La maison est à moi, c'est à vous d'en sortir.

Réussiront-ils à enrayer le mouvement ? On ne tue pas une idée, les faits sont opiniâtres, le livre les répand chez tous, et la vérité doit triompher.

D'autre part, devant la marée montante des crimes auxquels nous assistons, la foule commence à se demander, non sans angoisse, où nous allons et ce que deviennent les belles promesses de fraternité dont l'instruction laïque et obligatoire et « la mort du nommé Dieu » dans les consciences devaient amener la réalisation.

Est-ce que le néantisme, que l'on a essayé de prouver par le darwinisme, ne serait pas, avec le *Deus ex machinâ* de ce dernier, « la lutte pour l'existence » une autre forme de « la force prime le droit » ; ne serait-ce pas dis-je, la cause des suicides qui se multiplient, la justification de toutes les iniquités ? Beaucoup le croient : de là, la réaction considérable qui se produit contre les apôtres du néant (1).

Combien plus hautes, plus vraies et plus consolantes ces seules paroles, basées sur des faits : « *Je ne dis pas que cela est possible, je dis que cela est* », de Crookes, comme aussi les paroles vibrantes de logique, de vérité, d'espérance, dont a retenti notre beau congrès.

Les vérités du spiritisme, sa philosophie si simple, si facilement accessible aux intelligences les plus frustes ne pourraient-elles pas remédier à ce désarroi de toutes

(1) Je citerai, parmi les mille faits qui prouvent cette réaction, le succès du *Noël ou la Nativité*, par M. Maurice Bouchor : un mystère comme on en jouait au moyen âge, et dont les personnages sont représentés par des marionnettes. « C'était charmant et c'était divin », disent les critiques les plus autorisés.

les croyances ? Papus l'a démontré dans une de ses conférences, le spiritisme possède une force invincible : *l'expérimentation à la portée de tous.*

Avec de la patience et de la sagesse, les faits arrivent toujours convaincants. Pas n'est besoin ni de prêtres, ni de maîtres, ni d'église. Le meilleur sanctuaire pour l'évocation des chers invisibles sera toujours la famille. C'est ce que les prêtres des anciens temples, avec leur ésotérisme, n'avaient pas compris. Les uns, de bonne foi, les autres dans le but de monopoliser le pouvoir et la science, faisaient un secret de ces évocations. A eux la réalité et la lumière, aux autres l'image, le symbole et l'ignorance.

Chez nous il n'en est pas ainsi, il ne doit pas en être ainsi.

Nous voulons les mêmes vérités pour tous, avec le concours de toutes les bonnes volontés.

Certes, il nous reste beaucoup à faire, entre autres, et surtout peut-être à découvrir les lois scientifiques qui président aux phénomènes. Sous ce rapport nous sommes encore dans l'enfance. Mais de grands efforts sont tentés dans cette voie en ce moment même.

Plusieurs groupes spirites se sont formés tant en France qu'à l'étranger. De premiers et importants résultats ont été obtenus.

D'un côté Papus et ses dévoués amis, de l'autre la Société du spiritisme scientifique travaillent à la même œuvre.

L'année 1891 s'ouvre sous des auspices des plus favorables. Il ne s'agit plus que de *vouloir aboutir* et d'employer pour cela les moyens convenables.

Des procès-verbaux devraient, dans chaque groupe, soigneusement noter le nombre et le sexe des personnes présentes, l'âge des médiums, leur état physiologique, la température de l'appartement (1), l'état barométrique et hygrométrique de l'air, etc.; etc.

(1) Dans une séance chez le docteur B... nous n'obtenions rien de régulier. Voyant cela, nous fîmes tous un effort puissant d'appel à un esprit que nous savions présent pour qu'il nous dit la cause de nos insuccès. Il nous répondit: « Il fait trop froid dans l'appartement, les médiums ont eu froid dans la journée, vous n'obtiendrez rien de régulier ce soir. » La température en effet était très froide et le principal médium nous avoua qu'ayant été au bois de Boulogne assister au patinage, il avait pris froid.

Dans ces procès-verbaux, on confronterait les conditions expérimentales avec les résultats obtenus, afin de connaître celles qui ont correspondu aux manifestations les plus remarquables. Au bout d'un certain temps d'observations ainsi faites, on saurait sans doute mieux qu'aujourd'hui comment expérimenter, et l'on serait moins qu'à présent exposé à des échecs trop souvent renouvelés. Du reste n'est-ce pas ainsi que tous les maîtres en science ont procédé ? Voyez en chimie, en physique, etc.

Est-ce à dire que nous puissions espérer qu'il viendra un jour où nous opérerons à coup sûr ? Pourquoi pas, si nous savons par notre moralité, facteur sans pareil, et par la sagesse de nos questions, attirer des protecteurs éclairés autour de nous.

Évitons, une fois pour toutes, les questions enfantines d'intérêt personnel, et, tout ce que nous pouvons, nous devons faire et acquérir sans le monde spirituel, par nos propres efforts.

Ainsi nous fonderons le *vrai culte des ancêtres* tel que nous le concevons.

Ainsi les parents et amis du monde extra-terrestre viendront avec bonheur se mettre en rapport avec nous dans la mesure où cela leur est possible, où leurs tâches d'outre-tombe le leur permettront.

Comme un père, une mère, un enfant, un ami font le possible et l'impossible pour se retrouver avec ceux qu'ils aiment, de même ceux du monde extra-terrestre dont les liens d'affection avec nous ne sont pas brisés, viendront joindre leurs efforts aux nôtres pour combler le vide creusé par la tombe.

Et alors quel renouvellement dans la société ! Comme paraîtront mesquines et misérables toutes les théories qui règnent de nos jours ! Ce ne sera plus la lutte pour l'existence dans ce qu'elle a de brutal, le droit du plus fort, mais la justice et l'équité qui régleront les relations humaines.

Haut donc les cœurs, et en avant pour la conquête de la vérité, de toute la vérité !

J. BOUVERY.

BIBLIOGRAPHIE

APRÈS LA MORT, *exposé de la philosophie des esprits*, par LÉON DENIS.
1 vol. in-18 de 430 pages, 2 fr. 50.

Le volume de M. Léon Denis mérite d'être pris en sérieuse considération, parce qu'il dénote deux tendances fort intéressantes. Tout d'abord l'étude des doctrines de l'occultisme par un des plus brillants représentants du spiritisme ; ensuite la recherche d'une synthèse philosophique dérivée de l'enseignement des esprits.

Ce volume comprend cinq parties : 1^o une partie historique ; 2^o une partie philosophique ; 3^o et 4^o une double partie scientifique ; 5^o une partie morale.

Nous allons rapidement analyser chacune de ces divisions. Mais auparavant signalons la critique qu'on peut appliquer au livre tout entier. Il est composé d'une série de beaux discours, mais les renvois bibliographiques manquent absolument. Ce n'est pas en citant une ou deux fois les ouvrages de Saint-Yves ou de M. Schuré non plus qu'en donnant quelques textes sacrés qu'on répond aux objections du monde scientifique. Pour un lecteur dressé d'après les procédés positivistes de l'instruction actuelle, ce volume est formé par une série d'affirmations gratuites, sans aucun contrôle possible. Je sais bien que cette objection n'existe pas pour nous autres organisateurs du congrès de 1889 ; mais ce livre n'est pas écrit pour nous seulement, c'est ce qu'il faut bien noter tout d'abord.

La *partie historique* esquisse à grands traits l'histoire de la doctrine secrète. L'auteur commence dans l'Inde sans parler des races primitives de la Lémurie ; mais le point de départ est fort suffisant. Son étude sur les religions et leur fonds commun présente bien quelques oublis. Quest-ce, par exemple, que des « découvertes épigraphiques ? » Pourquoi vouloir retirer le *culte*, un des éléments fondamentaux de la religion tant exotérique qu'ésotérique ? Les prières données par Allan

Kardec constituent bien un *culte* dans toute la force du terme. A part ces critiques de détail nous ne pouvons que féliciter Léon Denis de ses chapitres sur l'Inde, l'Égypte, la Grèce et la Gaule. Ces chapitres sont formés par des résumés des ouvrages de Saint-Yves d'Alveydre, et de Ed. Schuré, alliés à des citations des livres sacrés. Le chapitre sur le *Christianisme* est aussi bien compris, mais pourquoi ne pas énumérer, à propos de l'école d'Alexandrie, les classifications hiérarchiques faites par les initiés dans les êtres invisibles qui produisaient des phénomènes analogues à ceux du spiritisme actuel ?

C'est là un point sur lequel les écrivains spirites n'insistent jamais assez. Il est pourtant facile à mettre au jour.

Le passage du christianisme au matérialisme se fait brusquement. Léon Denis ne dit pas un mot de l'*Hermétisme* dans toutes ses branches qui a assuré la *transmission continue* de la doctrine secrète en Occident par les alchimistes, les templiers, les rose-croix, les francs-maçons, l'école des synthétistes de 1800 à 1870 (Wronski, Fabre d'Oliver, Louis Lucas, Eliphaz Lévi). Cet oubli fait sauter l'auteur du matérialisme au spiritisme sans remarquer que le courant de transmission de la doctrine secrète n'a jamais été interrompu et se retrouve encore intact de nos jours.

Nous arrivons à la *partie philosophique*. De celle-là, rien de spécial à dire, sinon qu'elle est constituée par une série de ces beaux discours comme sait les faire M. Léon Denis. La philosophie spirite est exposée là dans sa beauté et dans ses grandes lignes. On y retrouve le souffle des idées d'Origène qu'avait tant étudié Allan Kardec, et la hauteur des conceptions les plus élevées fournies par les communications des Esprits. La démonstration de l'existence de l'âme se fonde sur les travaux de *Maldan* au sujet de la persistance de la conscience malgré l'usure continuelle des cellules organiques ; mais pourquoi n'y a-t-il aucun renvoi bibliographique dans toute cette partie qui devrait en fourmiller ?

La *partie scientifique et expérimentale* étudie les données les plus générales de la physique philosophique.

Le magnétisme et les phénomènes spirites fournissent les bases des affirmations ultérieures. L'histoire du Spiritisme en Amérique et en France est bien résumée. Faisons encore ici une critique capitale à l'auteur. « Pourquoi n'avoir pas abordé à fond, à propos du périsprit et des médiums, la question des diverses influences en action dans les phénomènes et des fausses communications de la Vierge Marie, de Victor Hugo et de M^{me} de Girardin? Allan Kardec n'y a pourtant pas manqué et un paragraphe, page 295, ne suffit pas à cet effet.

L'étude de l'*au-delà* donne lieu aux mêmes objections. C'est un excellent résumé des doctrines d'Allan Kardec, mais on pouvait élargir ces études à l'aide de connaissances acquises depuis. Les enseignements du bouddhisme nous sont précieux à cet effet, la doctrine du *Karma* ne doit être ignorée, dans ses détails, d'aucun spirite.

Si nous avons fait à l'auteur de sérieuses critiques sur ce qui précède, nous tenons à le féliciter sans restriction pour la *partie morale* de son volume.

Nous y trouvons des idées bien personnelles à lui et fort élevées; c'est là le travail capital de son livre, et rien que cette cinquième partie mérite qu'on lise avec soin toute cette étude dont elle forme les conclusions et, en quelque sorte, la synthèse.

En résumé, Léon Denis vient de mettre au jour une œuvre qui montre un grand travail personnel, un amour profond du sujet et un réel talent d'exposition. Nous ne pouvons qu'applaudir à l'ensemble, si nous avons dû critiquer les détails, et nous félicitons le Comité de propagande d'avoir donné son approbation à ce volume.

P.

LA KABBÂLE

LES DIX SEPHIROTH

Nous devons à l'obligeance de M. Girgois de La Plata le thème suivant des dix Sephiroth de la Kabbale

qui intéresseront, nous n'en doutons pas, tous nos lecteurs versés dans la question.

Corona. — La force primordiale et éternelle qui a fait le monde et qui toujours mourante se renouvelle.

Intelligencia. — La sagesse est dans toutes ses œuvres au commencement, au milieu et à la fin de toutes ses opérations. Elle ne crée pas à proprement parler, elle transforme. Les transmutations qu'elle opère en elle-même sont des manifestations d'une Vie et d'une Intelligence qui se connaît elle-même.

Sapientia. — Elle se distribue en poids, nombre et mesure suivant des lois harmonieuses, dans la lutte des deux principes actif et passif qui sont les deux pôles. La mort sert à renouveler la vie.

Fortitudo. — Elle engendre, mais elle détruit; elle est bienfaisante, mais elle a aussi ses rigueurs, elle élève et elle abaisse, mais, si elle frappe et ressuscite aussi, elle renouvelle les existences et par la mort elle entretient la jeunesse éternelle de la nature.

Magnificencia (גרוּלָהּ). — Elle engendre par les combinaisons des forces élémentaires, au moyen de l'analogie des contraires. Elle est bienfaisante et le cycle de l'année est rempli de ses dons.

Pulchritudo. — Dans l'inépuisable variété des formes qui composent l'Univers, la fin est semblable au commencement; sa beauté éclate dans l'Unité parfaite qui de tous les êtres fait un être unique. Beauté toujours ancienne et toujours nouvelle.

Archangeli majestas. — Son souffle est la vie de tous les êtres, sa gloire éclate dans la beauté dont elle revêt les éléments.

Principatus perpetuitas. — Son triomphe est dans l'équilibre des forces opposées. Elle s'oppose à elle-même et se pondère elle-même; toutes ses pensées, toutes ses volontés, tous ses actes sont régularité, ordre, harmonie.

Fundamentum. — Elle est la base de toute existence. Le mal, les ténèbres lui servent de marchepied. Le monde supérieur et le monde inférieur obéissent à la même loi.

Regnum. — Dans le monde inférieur la mort est une condition de progrès, une évolution, un tour de roue. La force créatrice détruit pour renouveler, les formes succèdent aux formes pour entretenir la vie et la beauté du tour.

NOUVELLES DIVERSES

L'abondance des matières nous oblige à remettre au prochain numéro la revue des Revues du mois. Ce numéro contiendra aussi le début d'une étude sur *KELLY*, par *Jules Lermina*. Cette étude est accompagnée d'une foule de documents inédits et de l'explication de la théorie du moteur éthérique, par l'inventeur lui-même.

*
**

Nous possédons aussi trois lettres inédites de *Hoëné Wronski* dont nous commencerons incessamment la publication.

*
**

Le succès de *l'Initiation* s'affirme chaque jour davantage. Le mois dernier, quatre-vingt dix nouvelles demandes se sont produites à la suite d'un article du journal *la Défense publique*. Le tirage est par suite augmenté encore de 100 exemplaires.

Nous remercions nos lecteurs et abonnés de leur fidélité.

* *

Deux branches nouvelles du Groupe viennent d'être établies à Sens (Yonne), ce qui porte à trois le nombre total des branches de cette ville.

* *

Dans le numéro du 27 décembre 1890 d'*Art et Critique* on peut lire une très amusante facétie intitulée *Petits Sacrilèges*, et signée du nom mystérieux d'Altaïr. Le lecteur apprend que le suprême initiateur répondait simplement au néophyte : OSER, SAVOIR, SE TAIRE, autrefois, tandis qu'aujourd'hui de cette *triade sacrée* un mot seul est resté. L'infortuné correspondant accuse les occultistes modernes d'« ignorance » ; il devrait toutefois connaître assez son sujet pour ne pas oublier le mot VOULOIR, et pour savoir que la *triade sacrée* était composée de quatre termes expliquant l'énigme du sphinx, ce qui est assez gênant, on le voit, pour une triade. Nous conseillons à M. Altaïr d'attendre que le *Larrousse* traite ces sujets. L'auteur des *Petits Sacrilèges* pourra alors pénétrer jusqu'au seuil du mystère.

* *

Nous remercions vivement M. Ad. Franck des encouragements qu'il a bien voulu nous donner dans une lettre toute récente. L'approbation d'un esprit aussi éminent ne peut que nous aider à persévérer dans notre ligne de conduite.

* *

Camille Chaigneau a fait le mardi 5 janvier une conférence à la Société de spiritisme scientifique sur les principes supérieurs de l'âme humaine au point de vue spirite.

A ce propos, signalons à nos lecteurs une excellente publicité faite à *l'Initiation* dans la *Revue Spirite* par le commandant Dufilhol. Tous mes remerciements à notre confrère.

PETITE CORRESPONDANCE. — M. P. A. V., Lyon.
Prière de nous donner une adresse poste restante.

PENSÉE

Homme, d'où viens-tu ? Qui es-tu ? Où vas-tu ?

Je viens de l'Infini, longtemps je fus atome roulant à travers les Mondes. Mon nom, alors, était Lumière, Chaleur. De transformations en transformations, je devins Intelligence, Amour; je suis Volonté, je deviendrai Puissance, puis un autre horizon s'ouvrira devant moi, car le repos n'existe que dans l'acceptation d'une inéluctable Loi, celle de l'éternelle activité.

PAULE JANICK,

M. F. E.

OUVRAGES REÇUS

L'Hypnotisme, par le Dr FOVEAU (de Courmelles). — 1 vol. in-18 de la Bibliothèque des Merveilles; Hachette et C^{ie}, éditeurs.

Livre de vulgarisation des points généraux concernant l'Hypnotisme. On peut toutefois constater l'absence d'un

chapitre dans lequel seraient décrits les procédés pratiques d'hypnotisation. Cette lacune enlève beaucoup de son intérêt à ce volume.

* *

Médiums et Groupes, Spiritisme et Hypnotisme, par D. METZGER. — 1 broch. de 48 pages in-8, o fr. 50.

Tirage à part d'une excellente étude de l'écrivain spirite si connu.

* *

PHILOSOPHIE DU BON SENS, *Almanach pour 1891*, publié par les soins de l'Union spiritualiste de Liège; o fr. 15.

Excellent recueil que nous ne saurions trop recommander à nos lecteurs.

∴

Notions élémentaires de Spiritisme, dictées par les Esprits. — 1 broch. de 80 pages; o fr. 75.

(Compte rendu prochainement.)



Le Gérant : ENCAUSSE.

TOURNAI, IMP. E. ARRAULT ET C^{ie}, RUE DE LA PRÉFECTURE, 6.



PARTIE INITIATIQUE

LES ÉLÉMENTS DE LA KABBALE

En Dix Leçons

LETTRES INÉDITES D'ÉLIPHAS LÉVI (1)

(suite et fin)

VII^e LEÇON

III

Court de Gebelin a vu dans les vingt-deux clés du Tarot la représentation des mystères égyptiens et il en attribue l'invention à Hermès ou Mercure Trismégiste qui a été aussi appelé Thaut ou Thoth. Il est certain que les hiéroglyphes du Tarot se retrouvent sur les anciens monuments de l'Égypte ; il est certain que les signes de ce livre, tracés en ensembles synoptiques sur des stèles ou sur des tables métalliques sem-

(1) Reproduction interdite pour les journaux ou revues non publiés par une branche du Groupe indépendant d'Études ésotériques.

blables à la table isaque de Bembo, étaient reproduits séparément sur des pierres gravées ou sur des médailles qui devinrent plus tard des amulettes et des talismans. On séparait ainsi les pages du livre infini dans ses combinaisons diverses pour les assembler, les transposer et les disposer d'une manière toujours nouvelle pour en obtenir les oracles inépuisables de la vérité.

Je possède un de ces talismans antiques qui m'a été apporté d'Égypte par un voyageur qui est de mes amis. Il représente le binaire des Cycles ou vulgairement le deux de deniers. C'est l'expression figurée de la grande loi de polarisation et d'équilibre produisant l'harmonie par l'analogie des contraires; voici comment ce symbole est figuré dans le tarot que nous possédons et qui se vend encore de nos jours. **S** La médaille que j'ai est un peu fruste, large à peu près comme une pièce de cinq francs en argent mais plus épaisse. Les deux cycles polaires y sont figurés exactement comme notre tarot italien, une fleur de lotus avec une auréole ou un nimbe.

Le courant astral qui sépare et attire en même temps les deux foyers polaires est représenté dans notre talisman égyptien par le bouc Mendès placé entre les deux vipères analogues aux serpents du caducée. Sur le revers de la médaille, on voit un adepte ou un prêtre égyptien qui, s'étant substitué à Mendès entre les deux cycles de l'équilibre universel, conduit dans une avenue plantée d'arbres le bouc devenu docile comme un simple animal sous la baguette de l'homme imitateur de Dieu.

Les dix signes des nombres, les vingt-deux lettres de l'alphabet et les quatre signes astronomiques des saisons sont le sommaire et le résumé de toute la Kabbale.

Vingt-deux lettres et dix nombres donnent les trente-deux voies du Sepher Jetzirah ; quatre donnent la merkavah et le schémemamphorasch.

C'est simple comme un jeu d'enfants et compliqué comme les plus ardues problèmes des mathématiques pures.

C'est naïf et profond comme la vérité et comme la nature.

Ces quatre signes élémentaires et astronomiques sont les quatre formes du sphinx et les quatre animaux d'Ezéchiel et de saint Jean.

Tout à vous en la Sainte Science.

ELIPHAS LÉVI.

VIII^e LEÇON

IV

MONSIEUR ET FRÈRE,

La science de la Kabbale rend impossible le doute en matière de religion, parce que seule elle concilie la raison avec la foi en montrant que le dogme universel diversement formulé, mais au fond toujours et partout le même, est l'expression la plus pure des aspirations de l'esprit humain éclairé par une foi

nécessaire. Elle fait comprendre l'utilité des pratiques religieuses qui en fixant l'attention fortifient la volonté, et jette une lumière supérieure également sur tous les cultes. Elle prouve que le plus efficace de tous ces cultes est celui qui par des signes efficaces rapproche en quelque sorte la divinité de l'homme, la lui fait voir, toucher et en quelque sorte se l'incorporer. C'est assez dire qu'il s'agit de la religion catholique.

Cette religion telle qu'elle apparaît au vulgaire est la plus absurde de toutes parce qu'elle est de toutes la mieux *révélée*; j'emploie ce mot dans son véritable sens, *revelare*, revoiler, voiler de nouveau. Vous savez que dans l'Évangile il est dit qu'à la mort du Christ le voile du temple se déchira tout entier et tout le travail dogmatique de l'Église à travers les âges a été de tisser et de broder un nouveau voile.

Il est vrai que les chefs du sanctuaire eux-mêmes, pour en avoir voulu être les princes, ont perdu depuis longtemps les clés de la haute initiation. Ce qui n'empêche pas la lettre du dogme d'être sacrée et les sacrements d'être efficaces. J'ai établi dans mes ouvrages que le culte chrétien-catholique est la haute magie organisée et régularisée par le symbolisme et la hiérarchie. C'est une combinaison de secours offerts à la faiblesse humaine pour affermir sa volonté dans le bien.

Rien n'a été négligé, ni le temple mystérieux et sombre, ni l'encens qui calme et qui exalte en même temps, ni les chants prolongés et monotones qui bercent le cerveau dans un demi-somnambulisme.

Le dogme, dont les formules obscures semblent le désespoir de la raison, sert de barrière aux pétulances d'une critique inexpérimentée et indiscrète. Ils paraissent insondables pour mieux représenter l'infini. L'office même, célébré dans une langue que la masse du peuple n'entend pas, élargit ainsi la pensée de celui qui prie et lui laisse trouver dans la prière tout ce qui est en rapport avec les besoins de son esprit et de son cœur. Voilà pourquoi la religion catholique ressemble à ce sphinx de la fable qui se succède de siècle en siècle et renaît toujours de sa cendre, et ce grand mystère de la foi est tout simplement un mystère de la nature.

On semblerait émettre un paradoxe énorme si l'on disait que la religion catholique est la seule qui puisse être justement appelée naturelle, et pourtant cela est vrai, puisque seule elle satisfait pleinement à ce besoin naturel de l'homme qui est le sens religieux.

Tout à vous en la Sainte Science.

ELIPHAS LÉVI.

IX^e LEÇON

V

Si le dogme chrétien-catholique est entièrement kabbalistique, il en faut dire autant de ceux des grands sanctuaires de l'ancien monde. La légende de Chrisma, telle que la donne le Bhaghavadam, est un véritable évangile, semblable aux nôtres, mais plus

naïf et plus brillant. Les incarnations de Vichnou sont au nombre de dix comme les Séphiroth de la Kabbale et forment une révélation plus complète en quelque sorte que la nôtre. Osiris tué par Typhon puis ressuscité par Isis, c'est le Christ renié par les Juifs, puis honoré en la personne de sa mère. La Thébaidé est une grande épopée religieuse qu'il faut placer à côté du grand symbole de Prométhée. Antigone est un type de la femme divine aussi pur que celui de Marie. Partout le bien triomphe par le sacrifice volontaire après avoir subi pour un temps les assauts déréglés de la force fatale. Les rites même sont symboliques et se transmettent d'une religion à l'autre. Les tiaras, les mitres, les surplis appartiennent à toutes les grandes religions. Dupuis en conclut que toutes sont fausses, et c'est la conclusion qui est fautive. La vérité est que la religion est une comme l'humanité, progressive comme elle et restant toujours la même tout en se transformant toujours.

Si chez les Egyptiens Jésus-Christ se nomme Osiris, chez les Scandinaves Osiris se nomme Balder. Il est tué par le loup Jeuris, mais Woda ou Odin le rappelle à la vie et les Walkyries elles-mêmes lui versent l'hydromel dans le Walhalla. Les scaldes, les druides, les bardes chantent la mort et la résurrection de Taranis ou de Béténus, distribuent à leurs fidèles le gui sacré comme nous le buis bénit aux fêtes du solstice d'été et rendent un culte à la virginité inspirée des prêtresses de l'île de Seyne.

Nous pouvons donc, en toute conscience et avec toute raison, accomplir des devoirs que nous impose

notre religion maternelle. Les pratiques sont des actes collectifs et répétés avec une intention directe et persévérante. Or, de pareils actes sont toujours utiles à employer et, en fortifiant la volonté dont *ils sont la gymnastique*, ils nous font arriver au but spirituel que nous voulons atteindre. Les pratiques magiques et les passes magnétiques n'ont pas un autre but, et donnent des résultats analogues à ceux des pratiques religieuses, mais plus imparfaits.

Combien d'hommes n'ont pas l'énergie de faire ce qu'ils voudraient et ce qu'ils devraient faire ? Et il y a des femmes en grand nombre qui se consacrent sans découragement aux travaux si répugnants et si pénibles de l'infirmerie et de l'enseignement ! Où trouvent-elles tant de force ? dans les petites pratiques répétées. Elles disent tous les jours leur office et leur chapelet et font à genoux l'oraison et l'examen particulier.

Tout à vous en la Sainte Science.

ÉLIPHAS LÉVI.

X^e LEÇON

VI

La religion n'est pas une servitude imposée à l'homme, c'est un secours qui lui est offert. Les castes sacerdotales ont cherché de tout temps à exploiter, à vendre et à transformer ce secours en un joug insupportable et l'œuvre évangélique de Jésus avait pour

but surtout de séparer la religion du prêtre ou du moins de remettre le prêtre à sa place de ministre ou serviteur de la religion, en rendant à la conscience de l'homme toute sa liberté et sa raison. Voyez la parabole du bon Samaritain et ces textes précieux : la loi est faite pour l'homme et non pas l'homme pour la loi. Malheur à vous qui liez et imposez sur les épaules des autres des fardeaux que vous ne voudriez pas toucher seulement du bout du doigt (etc., etc.). L'Église officielle, qui se déclare infaillible dans l'interprétation des Écritures, n'a jamais pu expliquer l'*Apocalypse* qui est la clé kabbalistique des évangiles, et il y a toujours eu dans le Christianisme une église occulte ou jvanuite qui tout en respectant la nécessité de l'Église officielle, conservait du dogme une interprétation tout autre que celle qu'on donne au vulgaire.

Les templiers, les rosecroix, les francs-maçons des hauts grades ont tous avant la Révolution française appartenu à cette église dont Pasqualis Martinez, Saint-Martin et même M^{me} de Krudemer ont été les apôtres au siècle dernier.

Le caractère distinctif de cette école, c'est d'éviter la publicité et ne jamais se constituer en secte dissidente. Le comte Joseph de Maistre, ce catholique si radical, était plus qu'on ne croit sympathique à la société des Martinistes et annonçait une régénération prochaine du dogme par des lumières qui émaneraient des sanctuaires de l'occultisme. Il existe encore maintenant des prêtres fervents qui sont initiés à la doctrine antique, et un évêque, entre autres, vient de mourir qui m'avait fait demander des communications

kabbalistiques. Les disciples de Saint-Martin se faisaient appeler les philosophes inconnus et ceux d'un maître moderne assez heureux pour être encore plus ignoré n'ont besoin de prendre aucun nom, car le monde ne soupçonne pas même leur existence. Jésus a dit que le levain doit être caché au fond du vaisseau qui contient la pâte afin de travailler jour et nuit en silence jusqu'à ce que la fermentation ait envahi peu à peu toute cette masse qui doit devenir du pain.

Un initié peut donc avec simplicité et sincèrement pratiquer la religion dans laquelle il est né, car tous les rites représentent diversement un seul et même dogme, mais il ne doit ouvrir le fond de sa conscience qu'à Dieu et ne doit compte à personne de ses croyances les plus intimes. Le prêtre ne saurait juger de ce que le pape lui-même ne comprend pas. Les signes extérieurs de l'initié sont la science modeste, la philanthropie sans éclat, l'égalité de caractère et la plus inaltérable bonté.

Tout à vous en la Sainte Science.

ELIPHAS LÉVI.

LA MÉTHODE DE KEELY

(Notes inédites)

Notre collaborateur, M. Jules Lermina, nous transmet des notes d'un grand intérêt, qui lui ont été

adressées par le célèbre Keely, l'inventeur du moteur dont il a été si fort question depuis deux ans.

Ces quelques pages — malgré des obscurités inhérentes à la nouveauté même de la thèse exposée — sont des plus suggestives, et il n'est pas un occultiste qui n'y découvre des traces de la vérité scientifique à la recherche de laquelle nous nous dévouons tous.

C'est donc surtout à titre d'étude et de thème à recherches que nous publions ces extraits, encore inédits, et traduits sur le texte original de M. Keely.

COURANTS SYMPATHIQUES

L'action des courants sympathiques de la nature n'est pas dissemblable à celle du champ de mouvement — diversement oscillatoire — des masses planétaires, se rapprochant ou s'éloignant les unes des autres. Ces courants peuvent aussi être comparés au courant magnétique qui pénètre les espaces existant entre les molécules elles-mêmes, excitant les centres neutres combinés de ces molécules, sans troubler en aucune façon la masse moléculaire visible. Dans les masses planétaires, équilibrées comme si elles se trouvaient sur les plateaux de l'universel espace, flottant comme des bulles de savon dans le champ de l'air atmosphérique, la concentration de ces courants sympathiques développe le pouvoir universel qui les met en mouvement, dans l'oscillation qui les rapproche où les éloigne l'un de l'autre. Ce triple courant sympathique se *focalise* et se *défocalise* sur les centres neutres de toutes ces masses : polarisation et

dépolarisation, action positive et négative, rotation planétaire, etc. C'est ainsi que toutes les conditions auxquelles sont soumises la lumière, la chaleur, la vie, la végétation, le mouvement, dérivent de la rapidité de l'interéchange positif et négatif de la sympathie céleste avec la sympathie terrestre.

Tout état harmonique des évolutions de la nature est gouverné par une inéluctable loi — celle de l'harmonie concordante assimilative. Cette clef de concordance est la déterminante de toutes les actions discordantes, antagonistiques et négatives. Le point-foyer de la concentration concordante sympathique est le champ de percussion électrique, où la rapidité de ses courants sympathiques se répercute avec une puissance qui les lance au loin dans l'universel espace : et si loin au delà de leur centre d'équilibre qu'elle les porte en sympathie avec l'universelle attraction des centres neutres combinés de toutes les masses planétaires.

LES CENTRES SYMPATHIQUES QUI INFLUENCENT L'ACTION
ET LA RÉACTION DE TOUTES LES FORMES VISIBLES DE
LA MATIÈRE.

Qu'est-ce que la lumière et la chaleur, et comment sont-elles développées ?

Et pourquoi sont-elles si intensivement perceptibles : comme émanant du monde solaire ?

La lumière et la chaleur, considérées théoriquement, appartiennent à l'ordre le plus élevé des phé-

nomènes. Elles peuvent seulement être expliquées par la rapidité des courants sympathiques, comme interchangeables entre les centres de focalisation négatifs et attractifs. En considérant que la rapidité de vibration, associée à la projection d'un rayon de lumière, est d'au moins cent mille milliards par seconde, il est facile d'expliquer l'origine et la révélation de ces deux éléments par l'action de courants sympathiques célestes.

1° Lumière et chaleur ne sont pas développées, jusqu'à ce que la force du courant vibratoire sympathique, projetée du centre neutre du soleil, vienne en percussion atomique contre l'atmosphère moléculaire ou enveloppe de notre planète. Il en est de même pour tout ce qui est perceptible à nos sens. De la visibilité des planètes, il ne peut être rien établi que par ce moyen, à un degré plus ou moins grand. D'innombrables milliers restent invisibles pour nous parce qu'elles ne sont pas dans des conditions d'enveloppement et de pénétration qui permettent le développement de la fraction atomique et moléculaire nécessaire pour les rendre visibles. Une balle d'acier, passant à travers l'enveloppe atmosphérique, à une vitesse de millions de milliards de fois moindre que le courant éthérico-sympathique, serait dissipée en vapeur en une période infiniment moindre qu'une seconde. Lumière et chaleur, en un certain sens, sont identiques : la lumière donnant la chaleur, et la chaleur donnant la lumière. Tout le mystère, associé à leur évolution, est expliqué par le bombardement du courant éthérico-sympathique sur la partie condensée du moléculaire, ne recherche du centre sympathiquement concordant

et neutre de la masse planétaire qui enveloppe le point de focalisation.

L'interéchange positif et négatif de ce vrai courant sympathique conserve intacte la force magnétique de l'enveloppe polaire de la terre, en la transformant en un grand aimant. Le fait de la présence universelle de cette force magnétique, sur et dans notre planète, prouve l'immensurable force et pouvoir de l'interéchange éthérico-sympathique. Ainsi arrivera-t-il que, de la rapidité de ces rayons sympathiques, le type terrestre de chaleur et de lumière s'établit et reste en équilibre. Cet interéchange de radiation sympathique entre le monde solaire et son système de planètes équilibre le volume sympathique par la réception de la pleine valeur dépensée en distribution sympathique, montrant aussi la restauration sans fin de l'équilibre, par le même intermédiaire qui le trouble, pendant l'action sympathique intermittente.

Il y a beaucoup de faits dans la physique des vibrations qui prouvent que le volume de chaleur supposé émaner du soleil, s'il était focalisé et concentré sur un centre de la même grandeur que le soleil, donnerait une force focale équivalente qui, projetée sur le système de planètes qui se trouvent dans le rayon son action, les vaporiserait en un mois. Un rayon de de chaleur un milliard de fois plus grand que le volume entier du soleil ne traverserait pas les sombres et vides frontières qui existent entre nous et le soleil sans être neutralisé et absorbé.

QU'EST-CE QUE L'ÉLECTRICITÉ ?

L'électricité est le résultat de trois effluves différents et sympathiques, combinant les effluves célestes et terrestres par un ordre d'assimilation d'ordre négativement attractif. C'est un des efforts de la nature pour rééquilibrer la différenciation attractive. En analysant leur triple union dans sa philosophie vibratoire, je trouve l'ordre le plus élevé de perfection dans cette action assimilatoire de la nature. L'état entier est atomique et constitue l'intermédiaire en affinité avec les centres terrestres, s'unissant magnétiquement avec le courant polaire, en d'autres termes s'unissant avec le courant polaire par affinité neutre. Les forces magnétiques ou électriques de la terre sont ainsi conservées en équilibre stable par cette force tri-une, et les cordes de cette force peuvent être définies comme: 1. la dominante; 2. l'harmonique; 3. l'enharmorique. La valeur de chacune est, relativement aux autres, dans les proportions de 1 à 3. Premier tiers: (*Eb*) corde transitive ou dominante, (*Ab*) harmonique, (*Abb*) enharmorique. L'union des deux premiers tiers est si rapide, quand les conditions positives et négatives développent une certaine force de mouvement vibratoire, qu'on peut la comparer à une explosion. Pendant cette action, le courant positif électrique est libéré et immédiatement recherche son centre terrestre neutre ou centre de plus haute attraction.

Le pouvoir de vibration attractive des forces solaires

est le grand *Coïncident* à travers lequel se détourne le flot terresto-magnético-sympathique. Cette force est le courant céleste qui réalise le premier tiers de la triple association. Elle produit aussi une désintégration aqueuse et une concentration thermique, les deux conducteurs premiers à travers cette corde coïncidente de sympathie. Sans cette désintégration aqueuse, il n'y aurait pas de lien connectif entre le céleste et le terrestre. Il n'existerait rien qu'un état de radiation lumineuse dans le genre de l'aurore — une potentialité vers le concordant, sans aucune diversion sympathique pour créer l'équilibre instable du magnétisme terrestre. En fait, en pareille condition, l'absence de soleil d'une part, l'absence d'eau d'autre part, la force magnétique ou électrique resterait dans un état d'équilibre stable, état chaotique dans toute la force de l'expression. Le trouble de l'équilibre et la péréquation sympathique constituent le pouvoir dualistique qui gouverne toutes les formes variées de la vie et du mouvement existant sur terre, et dont l'électricité ou le magnétisme sont le moteur premier et le régulateur. Toute action électrique, quelle que soit son caractère, a son principe sympathique dans l'intervention du courant tri-un, que j'appelle *la dominante*, avec le courant polaire harmonique, tous flots sympathiques étant composés de trois courants. Ils deviennent associés les uns aux autres seulement par la fonction de leur interférence terrestre. Le grand espace vide qui existe entre les systèmes planétaires libère de tout antagonisme cette partie du courant éthérée, moléculairement ou autrement, jusqu'à ce

que soit atteint le point d'association pour l'évolution et l'assimilation immédiates avec les centres terrestres d'attraction. Je qualifie cette intervention atomico-intermoléculaire et moléculaire du mot de « densité ». La combinaison de l'action du courant tri-un sympathique céleste avec les mêmes intermédiaires produit chaleur et lumière, comme résultantes de ces conflits corpusculaires avec les centres sympathiques célestes et terrestres, foyers de radiation neutre. Je n'admets ni l'électricité, ni la lumière, ni la chaleur comme venant du soleil. Ces états, d'après mes théories, émanent de l'interférence atomique et interatomique sur les vibrations moléculaires par vibration sympathico-éthérique, l'attractif céleste étant le premier moteur. A mon avis, il n'y a rien là de phénoménal : cela n'est phénoménal qu'autant qu'il s'agit de son action sur la mécanique physique. Les physiciens ont marché dans une fausse direction qui les a conduits à associer la mécanique physique aux évolutions sympathiques de la nature. L'expression « l'électricité attire à distance » est aussi fausse, sinon plus, que le « Microbe de l'Aimant ». Clerk Maxwell semble, quand il théorise sur la transmission du son par un milieu atmosphérique, n'avoir pas pris en considération la philosophie du phénomène de l'origine des courants électriques dans l'espace céleste. La lumière est l'un des principaux moyens de développement de l'action électrique, et elle est développée par un bombardement corpusculaire résultant de courants sympathiques agissant entre les centres neutres des masses planétaires, qui toutes sont en état d'équilibre instable.

Ces conditions d'instabilité sont nées en elles, et ont été ainsi réglées par l'architecte de la création afin de perpétuer le lien connectif entre le positif-dispersant et le négatif-attirant. L'action qui produit ce lien, je l'appelle « oscillation sympathique planétaire » (1).

ATTRACTION — PROPULSION

L'action du fluide magnétique est double dans son évolution, propulsive et attractive. L'inclination du plan sur lequel le subtil courant se meut, soit à droite, soit à gauche, n'a rien à voir avec les conditions du positif ou du négatif. La différence d'état de ce qui est appelé, par les électriciens, électricité positive ou négative, est la différence entre les vibrations respectives et propulsives. Elles peuvent être respectives à droite ou à gauche, ou propulsives à gauche ou à droite. Les positives sont les vibrations radiantes, les négatives sont celles qui sont attirées vers le centre neutre.

Le courant polaire négatif-sympathique est le vrai flot magnétique, et il est en coïncidence sympathique avec le second courant atomique : le courant électrique est le premier et le second ordre de vibration atomique, une force dualistique dont l'action est trop tenue pour déplacer les molécules. Il ne peut pas plus arriver à ce résultat que la force d'un aimant ne peut

(1) Les électriciens admettent maintenant que, dans les courants électriques, l'énergie ne se répand pas elle-même le long du fil, mais elle est transmise par la vibration éthérique en dehors du fil, justement comme dans les expériences de Keely, faisant évoluer sa « sphère musicale » avec un fin fil de soie : l'énergie n'est pas transmise par le fil de soie, qui agit seulement comme intermédiaire, rendant possible le transfert de l'énergie, mais ne le réalisant pas lui-même.

déplacer les molécules d'une glace, quand il passe à sa surface. Le courant d'un aimant est trop faible pour troubler la plaque de terre, mais il passe aussi facilement à travers les molécules que passe le vent à travers un gros crible.

De même que les pôles semblables ne se repoussent pas l'un l'autre, uniquement parce qu'il y a une parfaite équation sympathique entre eux, de même les pôles contraires, si une différence de 33 % était établie entre eux, pôles semblables ou contraires, ils s'attireraient l'un l'autre. Ils se repoussent l'un l'autre s'ils sont différenciés de 66 % par vibration sympathique.

Prenant en considération même les conditions préliminaires de l'état éthérique, la vibration éthérique m'a prouvé que plus est forte la rapidité rotative du courant et plus grande est sa tendance vers le centre neutre ou centre de coïncidence sympathique. S'il en était autrement, comment pourrait-il exister des formations planétaires ou des constructions de formes visibles? Si une bille de billard était mue en rotation avec une certaine vitesse, elle se briserait en morceaux et les morceaux se disperseraient par la tangente; mais si c'était une bille d'éther, plus serait rapide le mouvement de rotation, plus forte serait la tendance de ses corpuscules à chercher leur centre de neutralité et à adhérer ensemble.

Ce n'est pas une force magnétique, contenue dans l'atome éthérique, qui lui donne le pouvoir de former ses courants de coïncidence. La force magnétique est susceptible seulement de former certains états agrégés

de matière: le fer par exemple et ses succédanés.

Tous les corps mouvants de matière visible produisent de la chaleur relativement à leur rapidité de mouvement. Le courant des gaz donne seulement une réduction thermique de la fraction moléculaire. Il ne faut pas entendre par là que les molécules viennent en contact et se frottent les unes les autres. Il n'est pas de pression, si grande soit-elle, qui puisse produire le contact moléculaire.

L'*area* du volume de la molécule peut être diminué par une pression énorme et ainsi la tension supportée par l'enveloppe rotative développe de la chaleur. La chaleur ainsi produite est une preuve positive de l'étonnante rapidité de l'enveloppe éthérique. Si les molécules étaient mortes — ce qui est une impossibilité infinie — aux vibrations sympathiques et sans enveloppe rotative, et que toute la pression possible fût exercée sur elle, cela n'amènerait pas le moindre changement thermique.

ÉNERGIES

L'énergie est une condition sympathique inhérente à toute agrégation de matière visible ou invisible. Elle est toujours présente en condition latente et est révélée par les perturbateurs sympathiques de l'équilibre. Par conservation, elle devient transférable. La corrélation sympathique de la force spirituelle dans les centres circonvolutionnaires du cerveau transfère son énergie à l'organisme cérébral.

Mettez une baguette d'acier en contact avec un

aimant et l'énergie de la baguette d'acier est mise en action sans qu'elle devienne imprégnée du magnétisme de son excitateur. L'énergie est une force latente infinie. Si elle n'existait pas, elle ne pourrait pas être générée. Conséquemment, il n'y aurait pas d'énergie à perdre ou à conserver. Le volume de l'énergie latente dans le domaine éthérique n'augmente ni ne diminue, il reste et restera le même hier, aujourd'hui et toujours.

PHYSIQUE TRANSCENDANTALE

La nature a établi les concordances sympathiques depuis la naissance des centres neutres des planètes.

C'est la *gravité*. La *gravité* est fixe, inhérente. Il n'y a pas de perte de *gravité*. La différence dans l'état des masses, comme elle est établie dans l'homme et la femme à leur naissance, constitue la condition moléculaire de l'individu. L'état moléculaire des animaux, végétaux ou minéraux, dépend de l'agrégation de leurs centres-cordes. Il est impossible de faire deux moules du même dé absolument semblables quant à leur agrégation moléculaire. Le simple fait de déplacer le dé et de le replacer amène la perte de milliards de molécules. Cela produit un changement dans la masse du type.

Comme ce fait a été développé seulement par recherche progressive et persistante, il est facile de comprendre la nature des difficultés qui se rencontrent quand il s'agit d'établir des devis pour guider des ouvriers ou mécaniciens, partout où ils peuvent

apporter une action vibratoire personnelle et provoquer une transmission positive sympathique. Pour répandre et démontrer ce que je sais, il me faudrait de plus parfaits instruments que ces grossiers engins d'abord construits pour mes recherches. Un de mes meilleurs instruments montre à l'œil nu (par certains effets produits par certain ordre de vibration) quand l'accord d'harmonie est établi entre deux centres neutres. Un centre, quand il est mis en relation avec le *sympathiseur*, indique exactement par la couleur de certain son ou de combinaisons de sons le nombre de vibrations qui sont nécessaires pour amener certains effets mécaniques.

Des vibrations inentendables sont attestées par l'aiguille magnétique seulement. Chaque molécule de gaz est par elle-même un résonnateur et est sensible à tel ou tel son, accordant ou discordant. A la densité normale de l'atmosphère, nous entendons un volume de son, focalisé par l'association comburée de chaque molécule placée sous l'influence du son. Quand nous réduisons le volume atmosphérique du récipient de 50 o/o, alors notre oreille est sensible à la force acoustique développée en même proportion, et ainsi jusqu'à ce que le son devienne inentendable. Cette inentendabilité de notre organe acoustique n'est pas le moins du monde une preuve de la réduction de la force sonore évoluée par l'impulsion donnée à la cloche, c'est seulement la preuve que le nombre des molécules laissées pour le développement de la force acoustique a été réduit de telle sorte (par augmentation du vide) que la co -

centration du son ne peut plus être perçue. L'oreille n'est plus susceptible de ressentir la force acoustique émanant d'une seule molécule, pas même de la concentration de cent millions de milliards de molécules.

Le plus parfait vide qui puisse être obtenu dans un pouce cube de volume laisse en résidu un nombre de molécules cent milliards de fois aussi grand que le nombre ci-dessus, et peut être parfaitement inentendable quand toutes les forces acoustiques sont focalisées.

L'entendable a été conquis par mes instruments au point de me mettre en contact sympathique avec l'inentendable, dont les conditions vitalisées (en ce qui regarde son union sympathique avec l'état terrestre) sont les intermédiaires purs et nécessaires établissant un lien entre les masses choriques terrestres et l'instrument, dans le but de produire une machine sympathique. Mais il reste devant moi une vaste région à explorer avant que la clef de voûte de cette arche sympathique se trouve en situation de produire le haut ordre de transfert sympathique que je recherche. J'ai toute raison d'espérer que lorsque j'aurai surmonté ces difficultés matérielles, je pourrai analyser les forces les plus subtiles de la nature. Ceci fait, l'application industrielle suivra de près. Il n'est pas de voie plus vraie et plus prompte pour atteindre le but que celle que je suis. Mes obligations remplies sur ce point, je serai libre de porter mon attention sur les forces mentales, dans leur association avec les forces physiques, et, en fait, la solution du problème mécanique est le même en principe que celui du

physique et du mental. Que l'un soit résolu, tout est résolu. Les circonvolutions qui existent dans le champ cérébral sont entièrement gouvernées par les conditions sympathiques qui l'entourent.

Toutes agrégations, anormales, discordantes, dans ces involutions résonnantes, produisent une différenciation de transmission concordante ; et, selon le volume de ces différenciations, les transmissions sont plus ou moins discordantes et produisent un antagonisme à la pure action physique. Aussi, dans l'ataxie mineure, le même état entre les muscles contracteurs et extenseurs et de la jambe et du pied a pour résultat la cessation du contrôle des mouvements, par différenciation. La même vérité peut s'appliquer à n'importe quelle circonvolution centrale qui se trouve en différenciation d'harmonie avec la masse voisine du cerveau. Prenant comme totalisée la masse cérébrale, elle est subordonnée à un centre dirigeant, quoiqu'il y ait autant de centres neutres qu'il existe de circonvolutions. Les mineurs sont contrôlés par les *moléculaires*, le troisième tiers progressif est contrôlé par les *atomiques*, et le troisième tiers, le plus haut, est dirigé par l'*éthérique*. Tous ces degrés progressifs ont leur position positive, négative et neutre. Quand nous examinons la structure du cerveau humain, nous ne devons pas être découragés par l'infinité des centres propulsifs sympathiques, d'autant que rien ne prouve mieux au vrai philosophe que la masse harmonique de ces structures est gouvernée par les courants vibratoires éthériques. Il n'est pas de structure quelconque, animale, végétale, minérale, qui ne soit l'œuvre de

l'éther cosmique. Certains ordres de vibrations attractives produisent certains ordres de construction, d'où une infinie variété d'effets, surtout dans les organes cérébraux. Il ne peut exister de concordance dans la molécule propre. La discordance dans une masse est le résultat de groupes différenciés, actionnés par des cordes antagonistiques, et toutes masses différenciées peuvent être placées en état d'harmonie ou d'équation par l'action de leur corde propre moyenne; égale sympathie peut se produire, qu'il s'agisse de métal ou de matière cérébrale.

Il y a tout lieu de croire que la folie est tout simplement un état de différenciation des diapasons des circonvolutions, qui crée un bombardement moléculaires antagonistique entre leurs centres neutres ou attractifs. Cela peut se comparer à un nœud sur une corde de violon. Tant que subsiste le nœud, il est impossible de produire avec ses voisines sympathiques l'état qui doit donner pure concordance au corps de l'instrument. Les conditions de discord — différenciation de masse — produisent la négation de l'action de coïncidence.

Discordance est maladie. La santé, c'est l'harmonie.

KEELY.





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

Les Principes Supérieurs

DU SEPTÉNAIRE HUMAIN

DEVANT LE SPIRITISME

Ceci est le résumé d'une conférence faite à la Société du Spiritisme scientifique. M. Papus ayant écrit, dans *l'Initiation* de novembre dernier, que les deux principes supérieurs de l'être humain (considéré comme septénaire) sont inconnus du spiritisme, il a paru intéressant à un spirite, profane en fait d'occultisme, d'examiner le bien-fondé de cette assertion. Il remercie le directeur de *l'Initiation* pour l'hospitalité libérale qu'il veut bien accorder à ce résumé.

Pour un profane, en face de l'affirmation d'un initié, il n'y a qu'un procédé possible : c'est de remonter aux sources mêmes de la science occulte, telles que les écrivains compétents nous les ont signalées. De la sorte, nous trouverons peut-être les moyens de déterminer le septénaire humain, et nous verrons alors

si les deux termes supérieurs de ce septénaire sont inconnus du spiritisme.

La présente étude comporte donc les points suivants:

1° Qu'est-ce qu'un septénaire, d'après l'occultisme ?

2° Vérifier la conception générale du septénaire, par l'examen de deux septénaires connus (spectre solaire, gamme musicale) se contrôlant l'un l'autre.

3° Étant acquis les deux premiers points, appliquer la méthode de la science occulte, c'est-à-dire la méthode analogique, pour déterminer le septénaire humain.

4° Montrer que les deux principes supérieurs du septénaire ainsi déterminé ne sont pas inconnus du spiritisme.

PREMIER POINT. — *Qu'est-ce qu'un septénaire, d'après l'occultisme ?*

On lit dans le *Traité élémentaire de Science occulte*, de Papus (page 94) :

« Nous voyons la constitution du *quatre* par la réduction du *trois* à l'*unité*, et la constitution du *sept* par la réduction du *six* (les deux ternaires) à l'*unité*. »

Rappelons que les deux ternaires se représentent par le sceau de Salomon, c'est-à-dire par deux triangles *enlacés*.

On lit, d'autre part, dans le *Tarot des Bohémiens* (page 61) :

« Le *sept* forme l'élément de transition entre un *septénaire* et un autre. »

Donc un septénaire comporte deux ternaires enlacés et un élément de transition.

Premier point général important, que nous ne perdrons pas de vue dans l'application particulière.

DEUXIÈME POINT. — *Vérification du premier point (général et abstrait) par l'examen de deux septénaires connus.*

Nous envisagerons le spectre solaire et la gamme musicale, d'abord le spectre solaire (dont M. Papus a utilisé l'analogie dans son article de novembre). Rappelons quelles en sont les couleurs par ordre : 1° le rouge; 2° l'orangé; 3° le jaune; 4° le vert; 5° le bleu; 6° l'indigo; 7° le violet.

Le rouge, le jaune et le bleu (c'est-à-dire les éléments 1, 3, 5) forment un ternaire bien caractérisé : le ternaire des couleurs fondamentales.

L'orangé, le vert, l'indigo (c'est-à-dire les éléments 2, 4, 6) forment le ternaire des couleurs intermédiaires, un peu moins bien caractérisé que le précédent, à cause de l'indigo. Que signifie l'indigo, qui procède du bleu et du noir? Nous verrons tout à l'heure.

Supposons un rayon blanc qui se décompose (voir la figure). En première analyse, il donne ses trois couleurs fondamentales. En analyse plus minutieuse, va-t-il donner sept couleurs?

Si les trois couleurs fondamentales étaient nettement tranchées, elles seraient séparées par de l'ombre. Mais il n'en est rien, attendu qu'il y a les couleurs intermédiaires, qui représentent le rapport des couleurs fondamentales voisines. Ainsi, entre le rouge et le jaune se place naturellement l'orangé; entre le jaune et le bleu se place naturellement le vert. Vient alors le

bleu, couleur fondamentale, et... c'est tout. Je me trompe : le bleu, se trouvant à la partie supérieure du rayon décomposé, s'obscurcit peu à peu dans l'ombre ambiante; d'où l'indigo. Et le violet? direz-vous. Le rayon envisagé ne peut pas en rendre compte, car le violet est une couleur intermédiaire au bleu et au rouge, et le rouge se trouve tout en bas, au premier degré du spectre (1). Donc le rayon envisagé ne peut pas en rendre compte; du moins il ne le peut pas à lui tout seul. Mais, si nous supposons un autre rayon supérieur au premier, et décomposé de même (voir la figure), ce rayon n° 2 nous permettra de considérer, comme élément inférieur de son ternaire fondamental, un nouveau rouge qui donnera la raison d'être du violet comme couleur intermédiaire entre lui et le bleu du rayon n° 1 (bleu dont l'influence aura traversé la zone sombre de l'indigo, pour provoquer la genèse de cette suprême couleur de transition : le violet). Cette hypothèse d'un certain rouge appartenant à un rayon n° 2 et déterminant le violet, deviendra plus claire tout à l'heure par l'analogie musicale de la gamme; car les analogies se renforcent les unes les autres et s'éclairent les unes les autres. Mais, en attendant, on ne saurait trop insister sur cette re-

(1) Dans la figure ci-jointe, conformément à d'évidentes analogies, le rouge est représenté par des lignes horizontales, le jaune par des lignes obliques, le bleu par des lignes verticales; les autres couleurs par des lignes croisées (à l'exception de l'indigo qui est teinté d'ombre). Notons que le soleil est rouge à l'horizon, qu'il est plus ou moins jaune dans ses positions obliques, que le ciel est bleu et que le soleil lui-même, quand il est haut, paraît plus ou moins bleuté (ce qui concorde d'ailleurs, d'une part, avec les données photographiques sur les degrés de puissance actinique des divers rayons colorés, et, d'autre part, avec les diverses phases de l'action photogénique de la lumière solaire dans le cours d'une journée).

marque : que l'existence du violet, à l'extrême hauteur du spectre, aux antipodes du rouge (appartenant au rayon n° 1), ne peut s'expliquer que par un suprême rapport entre le bleu du rayon n° 1 et le rouge d'un rayon n° 2. De même l'indigo ne peut s'expliquer que par une zone sombre et mystérieuse, indiquant qu'il y aurait une démarcation, une sorte d'abîme entre les deux rayons, si l'influence du bleu ne planait par-dessus le vide, par-dessus l'ombre, et n'allait rejoindre — par le violet — le premier degré ou le rouge du rayon supérieur (trop aigu pour être visible).

De toutes les précédentes considérations il résulte que le septénaire des couleurs comporte bien deux ternaires enlacés (1, 3, 5) et (2, 4, 6), et que la septième couleur est bien un élément de raccord entre deux spectres lumineux, entre un septénaire et un autre. — Première vérification.

Voyons maintenant la gamme musicale.

La tonique, la médiate et la dominante (c'est-à-dire les éléments 1, 3, 5,) forment un ternaire bien caractérisé : le ternaire de l'accord parfait.

La sus-tonique (ou sous-médiate), la sus-médiate (ou sous-dominante), la sus-dominante (ou sous-sensible), c'est-à-dire les éléments 2, 4, 6, forment le ternaire des notes intermédiaires, ou de passage (intra-gammique).

Quant à la septième note, si justement nommée la *sensible*, elle représente avec la plus grande évidence le raccord avec un septénaire supérieur. Ici l'analogue musical du rouge supérieur n'est plus une hypothèse, il constitue un élément bien connu : il s'appelle l'oc-

tave, et il devient la tonique du septénaire supérieur, lequel est lui-même une réalité incontestée.

Donc le septénaire musical comporte bien deux ternaires enlacés et un élément de transition ou de raccord. — Deuxième vérification.

TROISIÈME POINT. — *Détermination du septénaire humain, par application de la méthode analogique.*

Avant d'aborder ce troisième point, nous ferons quelques remarques sur les deux septénaires précédemment envisagés.

Dans le spectre solaire, les couleurs fondamentales 1, 3, 5 peuvent être considérées comme les éléments *statiques* ; les couleurs intermédiaires 2, 4, 6 procèdent d'un principe de rapport, de rapprochement entre les fondamentales voisines ; elles impliquent mouvement. Elles peuvent être considérées comme les éléments *dynamiques* intrinsèques du spectre. Quant à la septième couleur, c'est elle qui entraîne tout le système, tout le septénaire en question, vers un septénaire supérieur : elle représente l'*élément dynamique par excellence*.

De même, dans la gamme, les notes 1, 3, 5 (accord parfait) expriment le repos et constituent le ternaire *statique* ; les notes de passage 2, 4, 6 expriment le mouvement et constituent le ternaire *dynamique*. La septième note, ou sensible, qui précipite l'ensemble du septénaire vers le septénaire supérieur, représente encore l'*élément dynamique par excellence*.

De plus, dans les deux septénaires (lumineux et musical), l'élément n° 6 correspond à une sorte de crise. Le bleu s'y engouffrerait dans le noir (avec l'in-

digo), n'était son coup d'aile (le violet) jusqu'au rouge supérieur. La gamme y tomberait dans le ton mineur relatif, si la sensible ne l'emportait jusqu'à l'octave, refuge supérieur de sa tonalité.

Des observations précédentes, il résulte que, le ternaire 1, 3, 5 étant enlacé avec le ternaire 2, 4, 6, les éléments 1 et 2 forment un couple statique-dynamique (ou de substance et de force) ; de même les éléments 3 et 4, de même les éléments 5 et 6.

Cela dit, rien de plus facile que de déterminer le septénaire humain, par analogie.

En première analyse, nous devons avoir, au premier degré, une *tonique*, base du système ; ce sera le corps matériel. Au cinquième degré, nous aurons une *dominante* (l'âme humaine dans sa forme spiritualisée), but passager, étape principale avant d'arriver à la suprême solution, qui est l'arrivée à l'octave (tonique supérieure). Entre les deux, au troisième degré, nous devons avoir une *médiate*. Ce sera le médiateur plastique, corps astral, ce que les spirites appellent communément le périsprit.

En analyse plus complète, nous verrons chacun des éléments de ce ternaire se dédoubler en substance et en force ; car il n'y a pas de substance sans force, et il n'y a pas de force sans substance (en principe, Büchner a raison) ; seulement, à mesure que l'on monte, l'élément force prend la prépondérance sur l'élément substance. Nous aurons ainsi les deux ternaires enlacés et constituant trois couples d'éléments.

Les éléments 1 et 2 seront : le corps matériel et la vitalité matérielle.

Les éléments 3 et 4 seront : le corps astral et la vitalité astrale.

Les éléments 5 et 6 seront : le corps spirituel et la vitalité spirituelle.

Le premier de ces couples correspond aux conditions de l'être sur la surface du noyau planétaire, le second aux conditions de l'être dans les fluides périplanétaires, le troisième aux conditions de l'être dans les régions interastrales.

Les éléments 1 et 2, ainsi déterminés, concordent exactement avec les enseignements des publications occultistes. Ce sont bien là *Rupa* et *Jiva* des bouddhistes. A partir de ce point, la concordance existe peut-être, mais elle n'est plus évidente. Pourtant les trois couples (formés par les deux ternaires enlacés) doivent reproduire analogiquement le même dessin.

Des éléments 3 et 4 (corps astral et vitalité astrale), nous ne dirons rien de plus ici : cela nous entraînerait trop loin.

Arrivons aux éléments 5 et 6. Le 5, c'est le corps spirituel, ou plutôt c'est l'âme humaine considérée dans le type idéal qui la synthétise pour ainsi dire et la caractérise pour chaque individualité. Un Esprit rayonnant de lumière nous représentera assez bien le cinquième principe.

Le 6 sera la virtualité spéciale afférente à ce degré de spiritualisation. Ici, la force intelligente domine complètement la substance, réduite à des germes quintessenciés, qui sont comme les clichés microscopiques de toutes les impressions vécues par l'Esprit, dans le cours de son passé, dans la longue conquête de son

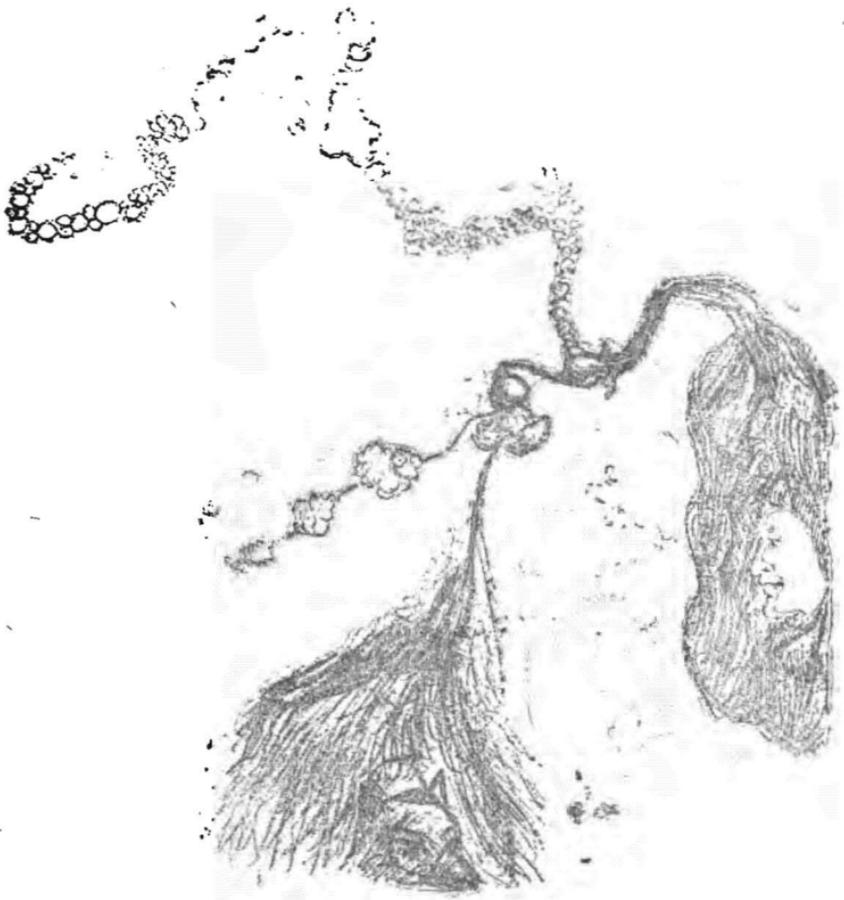
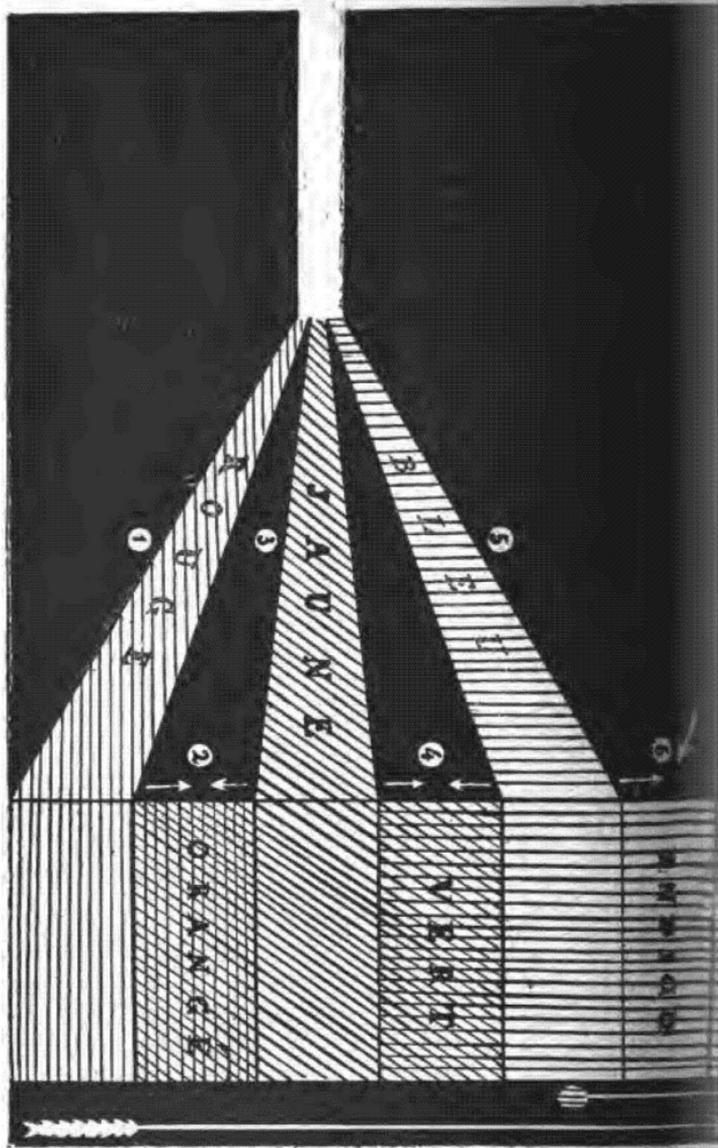
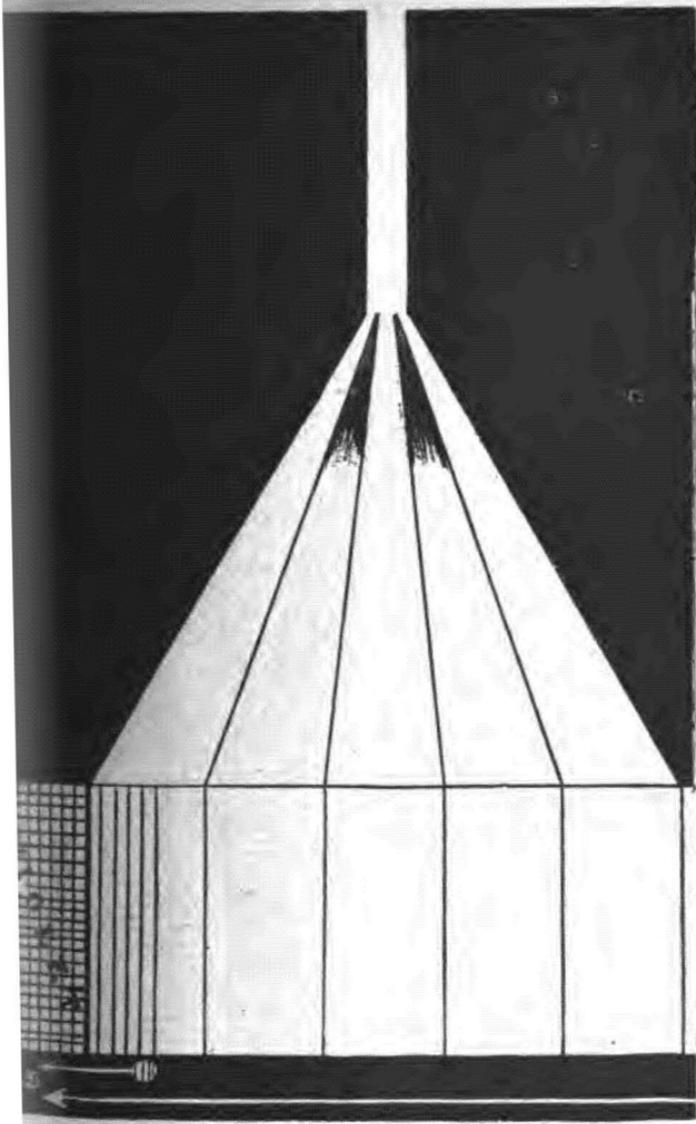


Fig. 1.



Fig



2.

progrès. Maître de la substance, l'Esprit développe tous ces germes à son gré, il voit l'ensemble de ses existences, il en domine toute la série, et il peut en faire revivre telle partie qu'il lui convient d'évoquer en pleine réalité. L'individualité complète se dessine enfin en renouant en un seul être les incarnations diverses par lesquelles elle a évolué. Ceci correspond à peu près à ce que dit M. Papus, lorsqu'il représente les principes supérieurs par une grande ligne verticale reliant une quantité de petites horizontales qui figureraient les successives incarnations d'un même être. Les bouddhistes emploient aussi la figure du chapelet dont les grains sont rattachés au même fil.

Ce sixième principe, analogue de l'indigo et du *la* de la gamme d'*ut*, principe de crise dans l'évolution de l'être, est plein de périls pour l'esprit qui ne s'oriente pas immédiatement vers le septième principe. Porté au mépris de la terre par sa puissance acquise, l'Esprit presque dieu cherche une divinité complète qu'il ne trouve pas, faute d'avoir découvert le courant vrai qui conduit à l'état divin, et qui n'est autre que le septième principe, faute d'avoir cultivé le germe de ce septième principe dans le cours de son évolution. Abîmé dans l'admiration de sa propre grandeur, ivre d'orgueil transcendant, il attend sans issue, jusqu'à ce que la réincarnation abhorrée qu'il avait cru éviter (par une personnelle purification) le ressaisisse à nouveau et le replonge dans les ondes mélangées de la solidarité terrienne, où il trouvera peut-être le germe du septième principe, qui doit tout sauver.

Qu'est-ce donc que ce septième principe?—Analogi-

quement, c'est le principe de raccord entre les septénaires. De plus, et par cela même, c'est l'élément dynamique par excellence. Eh bien, la force par excellence, la force qui engrène les êtres entre eux, en les entraînant vers un plan supérieur, quelle serait-elle donc sinon cette force divine d'attraction qui s'appelle affinité pour les atomes et qui s'appelle amour pour les êtres conscients? Le septième principe du septénaire humain (l'exquise et toute-puissante sensible de notre être) est donc en toute évidence *le principe d'amour*. C'est lui qui fait de nous véritablement des dieux en nous faisant participer à tous les êtres et à l'âme universelle.

Résumons. Le sixième principe est celui qui relie toutes les personnalités passagères de chacun de nous en une individualité éternelle.

Le septième principe (principe d'amour universel) est celui qui tend à relier toutes les éternités individuelles dans le plexus universel, et par conséquent à constituer le monde divin.

QUATRIÈME POINT. — *Montrer que les sixième et septième principes ne sont pas inconnus du spiritisme.*

Il est superflu de démontrer que le principe d'amour est connu du spiritisme, dont il constitue le plus précieux idéal. Tout au plus reste-t-il au spiritisme à développer la question qui procède de ce principe.

Quant au sixième principe, qu'on pourrait appeler principe de la *pluri-personnalité de l'individu*, le spiritisme ne l'a peut-être pas encore nettement

dégagé par l'analyse ; mais certaines manifestations spiritistes le proclament implicitement d'une manière indiscutable. Comme en cette matière chacun peut surtout parler d'après son expérience personnelle, voici quelques exemples.

Il y a quelques années, existait un cercle spirite intime, assisté particulièrement par des Esprits de l'Inde antique, et dont la manifestation des sixième et septième principes, tels que nous venons de les définir, était pour ainsi dire la caractéristique. Par le médium (incarnatif) il arrivait fréquemment qu'un Esprit se manifestait successivement dans diverses de ses incarnations. Par exemple, il venait dans une incarnation de philosophe pour donner un enseignement ; puis il quittait le corps du médium, (ce qui se traduisait par une phase cataleptique), et immédiatement il revenait dans une incarnation plus familière, pour parler soit à tous, mais familièrement, soit à tel assistant qui lui était particulièrement cher.

Ceci, c'est le fait d'observation. Voici maintenant quelques mots de théorie communiqués par l'un de ces Esprits : « ... Lorsque nous venons dans un « enfant de la terre (lisez : dans un médium), nous y « venons dans une seule incarnation, c'est-à-dire « étant l'homme d'un seul jour, et non le produit de « tous les jours de l'homme, c'est-à-dire de toutes les « incarnations. L'Esprit n'est possesseur de lui-même « et voyant dans lui-même de tout son passé que lorsqu'il est là-haut, libre, et qu'il domine tout son passé, « comme le berger du haut de la montagne domine « tous les pas qu'il a faits pour la gravir. Frères, dans

« un médium, il ne peut y avoir qu'un Esprit sous une
« telle ou telle incarnation. Ce corps est pour une
« seule incarnation, et un Esprit ne peut y entrer que
« dans une seule de ses incarnations .. Et lorsque
« l'Esprit d'en haut, aussi grand qu'il soit, peut reve-
« nir parler à la terre dans une de ses incarnations
« passées, il redevient alors dans cet homme (le mé-
« dium) le véritable Esprit incarné de l'âge auquel il
« se reporte, avec ses défauts et ses qualités... Mais,
« lorsque l'Esprit a quitté le médium, il voit, il com-
« prend et il reconnaît qu'il vient de se produire sous
« toutes les incarnations qu'il a voulu... » (Séance
du 21 janvier 1884.)

Dans le même cercle il arrivait parfois que des communications d'une très haute envolée étaient données — un peu vagues peut-être, parce que plus on s'élève, plus les termes se généralisent, — mais pleines de grandes aspirations et d'un immense amour. Lorsque, la communication finie, on demandait à l'Esprit de se nommer, il répondait : Mettez « une Harmonie ». Une Harmonie, c'est-à-dire qu'il parlait au nom d'une collectivité parfaitement en communion de pensée et d'amour. Le septième principe, tel que nous l'avons défini, éclatait là dans toute sa splendeur.

Voici maintenant un autre document médianique que l'auteur de cette étude croit pouvoir présenter, bien qu'il en soit seul responsable. C'est une communication intuitive, et jusqu'à un certain point semi-mécanique, servant de commentaire à deux dessins mécaniques préalablement obtenus, et dont le

principal est reproduit ci-contre. Le médium ignorait complètement la signification de ces dessins, dus à l'impulsion d'un Esprit A, avant qu'un autre Esprit B en eût donné l'interprétation. De plus, il ignorait alors la figure ésotérique du chapelet des existences, avec laquelle le dessin p. 417 (fig. 1) présente un rapport évident. Voici cette communication :

« Ce sont des dessins avec lesquels nous avons le désir de développer plus facilement notre pensée au sujet de la vie de l'espace. C'est avec ces dessins que j'ai l'intention de faire comprendre, entre autres choses, les fonctions du périsprit.

« Et d'abord, il faut distinguer, définir, pour ne pas faire de confusion. Il est des mots qui demandent à passer par plusieurs études avant d'être parfaitement élucidés. Le mot « périsprit » est de ceux-là. Il faut compléter les enseignements dont Allan Kardec s'est fait l'interprète à propos du périsprit. D'après ces enseignements, il n'est pas fait de distinction entre le corps fluide ou aromal, corps subtil par rapport à votre matière et plus ou moins éthéré suivant l'état des Esprits, il n'est pas fait, dis-je, de distinction entre le corps aromal (représentation de l'individualité par sa forme personnelle à un moment donné) et l'enveloppe de l'Esprit, ce qu'on pourrait appeler son atmosphère, amas de fluides dégagés de lui et retenus autour de lui par une affinité à toute épreuve. C'est cette enveloppe, distincte de la forme du corps aromal et l'enserrant de toutes parts, qui mériterait, à proprement parler, le nom de périsprit. Mais, comme on n'est pas habitué à cette distinction et qu'on pour-

rait confondre, nous ferons suivre, chaque fois qu'il pourrait y avoir confusion, le mot périsprit de cet autre mot « atmosphère spirituelle ».

« C'est dans l'atmosphère spirituelle que sont emmagasinés toutes les impressions, tous les acquis de l'Esprit à travers ses existences. C'est là que se trouvent, réduits à l'état de germes, les différents états par lesquels l'Esprit a passé. Plus l'Esprit est puissant par son élévation, plus il a la possibilité de développer ces germes, c'est-à-dire d'évoquer les modalités les plus anciennes par lesquelles il a évolué. Il y a des Esprits qui sont encore cristallisés dans l'heure où ils ont quitté la terre, ou qui du moins ne sortent guère des époques les plus prochaines de cette date. Il y a des Esprits qui peuvent évoquer tout le passé de leur dernière incarnation, mais qui ne peuvent sortir de ce cercle pour retrouver une époque plus reculée de leur existence. Enfin il y a des Esprits qui peuvent reconstituer plusieurs ou toutes les existences de leur passé. Ce sont les plus puissants par leur élévation. Tout cela s'accomplit en vertu de lois positives, physiologiques si j'ose m'exprimer ainsi, c'est-à-dire au moyen d'une fonction procédant des propriétés d'un organe spécial. Cette fonction est une sorte de germination reproductivé des états passés d'une individualité. De même qu'il y a la reproduction de l'espèce (qui néglige l'individualité au profit de la série des êtres), de même il y a la reproduction de la personnalité, c'est-à-dire la reproduction de l'être dans ses phases qu'il croyait disparues (reproduction, réapparition, qui s'accomplit au profit de la

série des divers états d'un même être). La reproduction de l'espèce condamne les individualités à disparaître pour faire place à d'autres ; mais la germination reproductive des états passés fait réapparaître ces personnes dans tout ce qu'elles ont été, et, grâce à cette fonction, on voit refleurir les doux printemps d'amour qu'on avait vus avec tant de regrets tomber sous la faux du temps : l'organe de cette fonction, c'est le périsprit, c'est l'atmosphère spirituelle, ou du moins certaines parties de l'atmosphère spirituelle.

« Mais il est bien des choses à dire sur ce sujet... »
(Du 7 septembre 1883.)

D'une communication ultérieure sur le même sujet il y a lieu d'extraire le passage suivant :

«... Il ne peut pas y avoir de vie éternelle sans une permanence éternelle de toutes vos impressions, de tous vos états successifs, et cette permanence, cette vie éternelle de vos états passés ne peut fonctionner qu'en vertu d'un organe reproducteur de ce que vous appelez le passé. Cet organe, innommé pour vous, est une des composantes de ce que nous avons appelé le périsprit. L'esprit dessinateur a essayé de le représenter schématiquement par une série de germes reliés les uns aux autres, série que l'esprit avancé peut parcourir à volonté pour développer à son gré le germe correspondant à l'époque de sa vie éternelle qu'il veut évoquer et faire revivre en toute réalité et actualité... »
(Du 11 septembre 1883.)

Pour terminer, l'auteur de ce résumé (qui forcément présente des lacunes) demande la permission de reproduire quelques lignes d'un article qui a paru en juin

1889 dans *la Vie Posthume*, cette vaillante revue malheureusement interrompue depuis lors et que nous espérons bien voir renaître, à l'avant-garde du spiritisme. On trouvera manifestement, dans le passage suivant, la préoccupation des sixième et septième principes, tels que nous les avons définis :

«... Cette faculté de renouer à son gré les anneaux successifs de son individualité... c'est là véritablement ce qu'il constitue je ne dirai pas seulement notre immortalité, mais notre éternité...

« Mais de ce que nous avons conçu l'éternité de chaque être, nous n'avons pas envisagé toute la question de l'infini. Nous avons bien relié les chaînons de tel ou tel esprit éternel, mais tous les esprits éternels nous ne les avons pas reliés entre eux. C'est ici qu'intervient la splendide question de l'amour. Je n'anticiperai pas sur ce que j'ai à en dire, mais je veux simplement indiquer déjà la conclusion générale.

« Cette conclusion, c'est que, de même que l'esprit dans ses états supérieurs, peut se définir comme « une série d'hommes » synthétisée dans une unité éternelle, de même la synthèse de tous les esprits — synthèse qui, pratiquement, ne saurait être que le résultat progressif de l'amour — peut se définir comme « le réseau harmonique » de tous les esprits éternels. Et ainsi chacun de nous, dans ses destinées les plus hautes, se trouvant relié à lui-même par la série de sa propre éternité et relié à tous par les irradiations de l'amour, arrive à ne plus faire qu'un avec lui-même, grâce à la possession synoptique de sa série personnelle, comme à ne plus faire qu'un avec tous, grâce à

la constitution du réseau harmonique où les pensées de son esprit éternel se fondent — sans se confondre — dans les pensées de tous les esprits éternels. Vainqueur du temps comme de l'espace, chacun se sent devenir — en soi et en les autres — *éternel* et *universel* : éternel en soi, universel en les autres ; et progressivement l'infini de la vie et l'infini de l'amour font de nous tous, si innombrables que nous soyons, un seul et même être où se distinguent tous les êtres, un seul et même Dieu toujours divers et grandissant. »

Le 6 (vie éternelle) et le 7 (amour universel) conduisent à l'octave (état divin).

Le spiritisme a sans doute négligé de classer dans un septénaire les principes supérieurs, mais, on le voit, ce n'est pas une raison pour qu'il les ignore.

J. CAMILLE CHAIGNEAU.

l'Occultisme Scientifique

(Suite et Fin)

III

L'examen des phénomènes du magnétisme conduit encore à des conclusions analogues. D'ailleurs, un lien très étroit les unit à ceux du spiritisme, et, comme eux, ils semblent émaner d'une force mystérieuse.

impondérable, très réelle cependant, et qui se traduit extérieurement des manières les plus diverses. Sous l'influence de son *fluide* particulier, en effet, le magnétiseur plonge le sujet dans un état de sommeil plus ou moins profond caractérisé par des manières d'être physiologiques spéciales : tantôt, son action a pour unique but de modifier heureusement un organisme affecté ; tantôt, il s'agit au contraire non plus de traiter le patient, mais d'utiliser, une fois qu'il est endormi, ses aptitudes spéciales de lucidité, etc.

Du reste, le pouvoir du magnétiseur sur l'être magnétisé est très réel, très intense, portant aussi bien dans le domaine de l'ordre moral que dans celui de l'ordre matériel, et même va jusqu'à produire, tout comme le fait la force psychique des spiritualistes, des phénomènes d'attraction ou de répulsion et de lévitation.

Rappelons-nous à ce propos les prétentions des fakirs dont nous parlions à l'instant même.

D'ailleurs, tous les expérimentateurs ont constaté l'action mécanique de l'opérateur sur leur sujet qui subit dans certains cas une attraction telle que celui-ci prend des positions en apparence contradictoires avec les lois normales de l'équilibre, et même, ainsi que le rapporte M. Ricard dans le *Journal du Magnétisme* (n° de novembre 1840), peut être entièrement soulevé dans l'espace.

Comment expliquer de semblables phénomènes ?

Tout bonnement en rapportant la production des forces nécessaires à ces actions, à la force fluïdique

psychique si l'on veut, que possède en plus ou moins grande abondance le magnétiseur.

Sur les individus sensibles, l'aimant produit une action analogue à celle du corps humain. M. de Rochas a observé chez deux de ses sujets, Paul P. et Emile B., des phénomènes particuliers d'attraction, *seulement* quand ces sujets avaient la face tournée à l'Est ou à l'Ouest (1).

La suggestion transmise au sujet peut également concourir à la production du fait, et elle y concourt en réalité fréquemment.

L'influence fluidique, cependant, est sans conteste prépondérante.

Du reste, en dehors des phénomènes d'orientation venant favoriser la production des effets de l'aimant sur le sujet, il est d'autres observations, — celles de Reichenbach sur l'*od* et les *effluves odiques*, — qui concourent pareillement à appuyer cette présomption.

Ces découvertes du savant viennois se rattachent directement à la question de la polarité humaine que divers expérimentateurs ont fort étudiée en ces dernières années.

D'après Reichenbach, il s'échappe des extrémités du corps humain, notamment, des effluves d'un fluide particulier qu'il appelle *od*, et que certaines personnes douées d'une *sensitivité* spéciale et qu'il nomme des *sensitifs* perçoivent dans l'obscurité sous l'aspect d'une lueur colorée. Les quantités de ce fluide varient avec l'état du sujet à un moment donné.

(1) A. DE ROCHAS, *les Forces non définies*, in-8, Masson, Paris, 1887, p. 114.

Or, des effluves semblables se constatent à la surface des barreaux aimantés.

Voilà, n'est-il pas vrai, qui jette un jour singulièrement précis sur l'observation de M. de Rochas relative à l'orientation du sujet.

Si l'effluve odique, en effet, est assimilable au fluide magnétique, ou même n'est avec lui qu'une seule et même chose, il est naturel de concevoir que les sensitifs, qui perçoivent si facilement cette effluve odique, soient influencés par l'action du magnétisme terrestre tout comme peut l'être un aimant.

Reichenbach l'admet sans hésitation : « Une personne sensitive doit, pour pouvoir dormir tranquillement, ou seulement se trouver bien, être placée de telle sorte qu'en dormant elle ait la tête au nord et que lorsqu'elle est assise, lorsqu'elle marche, qu'elle se promène en voiture, son visage soit dirigé vers le sud (1) ». Et, quelques lignes plus loin, complétant sa théorie, il écrit : « Le globe terrestre agissant comme un grand aimant, émet de puissantes effluves qui partent de ses pôles.

« Or, nous avons vu que toutes les effluves qui viennent de nous, d'une part, ont une tendance vers le sud, et, d'autre part, que les pôles magnétiques ont une telle action sur les effluves des pôles isonomes, qu'à grande distance déjà ils les repoussent. C'est donc le pôle nord de la terre qui agit jusqu'à notre 48° de latitude et impose à tous nos effluves cette in-

(1) REICHENBACH, *Résumé des études expérimentales sur les effluves odiques*, traduction de M. A. de Rochas, *Revue d'hypnologie*, n° d'octobre 1890, p. 298.

clinaison de 10 à 15° vers le sud, que perçoivent partout nos sensitifs.

« Les esprits éclairés parmi les médecins admettent depuis plus de cent ans le fait que, dans beaucoup de maladies nerveuses, des passes dites mesmériques soulagent dans beaucoup de cas les malades et leur procurent assez souvent une guérison radicale; les passes, nous le savons maintenant, sont tout simplement des effluves que le médecin déverse de ses doigts sur le malade. Eh bien ! c'est un pareil courant odique, mais plus faible, que le pôle terrestre déverse sur la terre et les hommes; ce courant se dirige vers le sud, traverse constamment nos habitations et nous met ainsi sous l'influence continuelle de légères passes. Les non sensitifs ne ressentent pas ce perpétuel courant, au milieu duquel ils se trouvent; mais il en est autrement pour les sensitifs, et cela d'autant plus que leur excitabilité est plus grande (1). »

M. l'abbé Fortin n'a-t-il pas imaginé un appareil, le magnétomètre (2), qui semble enregistrer les manifestations fluidiques de nature odique et, dans une certaine mesure, donne la démonstration expérimentale de la réalité de l'hypothèse de Reichenbach.

Au surplus, il est d'autres observations qui viennent appuyer la présomption d'une parenté intime, sinon d'une identité complète, entre la nature des fluides odiques et des fluides électriques ou ma-

(1) REICHENBACH, *loc. cit.*, p. 298 et 299.

(2) Voir A. FORTIN, *le Magnétisme atmosphérique*, 1 vol. in-16, Georges Carre Paris, 1890.

gnétiques. M. de Rochas a établi que chez un individu suggestionné alors qu'il était plongé en état somnambulique, c'est-à-dire sous l'influence fluidique de son magnétiseur, la suggestion pouvait être détruite par un courant voltaïque : « Je donnai à Benoit, en état somnambulique, la suggestion d'être Henri au réveil. J'avais alors une pile de deux éléments ; je fis passer le courant de droite à gauche sur la nuque, le sujet ayant la tête tournée au midi ; j'évoquai ainsi l'idée de Benoit, puis, au bout de quelques instants, la suggestion fut complètement détruite (1). »

Après une expérience semblable, n'est-on pas fondé à admettre la réalité des courants odiques et, au besoin, à voir dans leur existence même la raison toute naturelle des actions dynamiques du magnétisme, jusque et y compris les phénomènes de lévitation : « Il n'est point absurde de supposer que l'organisme humain peut développer, dans certains cas, sous certaines latitudes, des courants qui, parallèles au grand courant terrestre et de sens contraire, en seraient repoussés avec une force suffisante pour contrebalancer le poids du corps (2). »

La chose, en somme, n'est pas en soi plus extraordinaire que cette orientation nouvelle que le magnétisme imprime aux cellules cérébrales du magnétisé et qui produit chez ce dernier, à la volonté de l'opérateur, une transformation si complète de sa personnalité qu'il oublie absolument la notion de son identité propre pour revêtir celle d'un autre individu,

(1) A. DE ROCHAS, *les Forces non définies*, p. 226.

(2) A. DE ROCHAS, *loc. cit.*, p. 364.

et cela alors même qu'il a cessé d'être plongé dans le sommeil.

Mais, n'est-ce point là tout simplement, transportée dans la vie pratique, l'expérience que réalisent endormis les médiums à incarnation.

Chez les sujets suggestibles, le magnétiseur joue le rôle de guide du médium, et son influence est parfois si grande que l'on a pu prétendre, non sans apparence de raison, que le libre arbitre de l'individu suggestionné était annihilé au point de le rendre incapable de résister à l'ordre reçu, même fût-il criminel.

En dépit de certains tribunaux qui ont admis cette dernière façon de voir, le plus grand nombre des savants et des magnétiseurs estiment, il est vrai, qu'il n'en est rien, mais que le sujet n'obéit entièrement à la suggestion qu'autant que cela lui convient.

« La suggestion criminelle est très problématique. On a confondu avec elle certaines *impulsions irrésistibles morbides* — vols aux étalages des boutiques par de riches mondaines hystériques, assassinats par des épileptiques.... — Tout au plus, la suggestion hypnotique répétée pourrait-elle aider au développement de ces tendances chez les dégénérés. On a encore confondu avec elle l'influence du fort sur le faible. Ce mélange bizarre de notions différentes rend *vraisemblable* (??) cette fabuleuse et récente histoire du tribunal d'Helsingborg où tous les témoins étaient suggestionnés — pourquoi pas les juges? — ce qui est tout bonnement absurbe (1). »

(1) D^r FOVEAU DE COURMELLES, *le Magnétisme devant la loi*, in-18, chez Georges Carré, Paris, 1890, p. 40.

Ces justes critiques formulées publiquement, voici quelques mois, par le D^r Foveau de Courmelles, devant les membres du Congrès magnétique international, sont la meilleure des réponses à ces affirmations des hypnotiseurs qui se prétendent les maîtres absolus de leurs sujets.

Le temps n'est plus, en effet, où l'on croit à la puissance indéfinie du magicien asservissant, grâce à sa science néfaste, ou mieux grâce à la puissance de son fluide magnétique, l'individu dont il veut faire son esclave.

A l'heure présente, nous connaissons la raison vraie du mystère, et nous en avons exactement mesuré la grandeur.*

IV

Quel est, maintenant, le problème de la vie?

« C'est, répond sans hésitation M. Louis Lucas, le mouvement, le dynamisme.

« Le MOUVEMENT libre, simple, fait la base de notre organisation. Il n'y a pas si petite partie de ce mouvement qui ne puisse s'ajouter l'une à l'autre ; puis se condenser, se tendre ; en manifestant à nos sens, non seulement les trois grandes phases distinctes, apparentes, de l'électricité, chaleur, lumière ; mais encore des phases importantes, quoique intermédiaires, dont nous ne savons bien, ni reconnaître ni constater la valeur organique. De même qu'un corps quelconque, animé ou non, revêt des couleurs pour nos sens ; de

même un organisme revêt les phases apparentes du MOUVEMENT élémentaire libre; qui sont appelées et classées par nous sous le nom d'électricité, chaleur, lumière (1). »

Comme Hippocrate, M. Louis Lucas est persuadé qu'à la base de la vie, présidant à tous les actes physiques et psychiques de l'être humain, se trouve la force, toujours de même essence, toujours une, comme la matière elle-même, suivant les alchimistes et bon nombre de nos modernes savants. Ce qui caractérise l'état de *vie*, c'est la *tension* du mouvement accumulé dans l'organisme, et, ajoute-t-il encore, « la puissance animale suit la puissance de la *tension*, en des limites déterminées par l'équilibre de ces organismes. Voilà pourquoi un simple coup d'épée, la balle d'un pistolet; dont les ouvertures présentent quelquefois si peu d'importance, suffisent pour laisser épancher au dehors cette tension singulière qui nous donne la vie (2) ».

De telles théories, pour subtiles qu'elles paraissent à un premier examen, ne laissent pas de se pouvoir défendre avec des arguments réellement séduisants.

Dans *Essai de physiologie synthétique* (3), M. Gérard Encausse, qui lui aussi estime avec M. Louis Lucas que « l'organisme est un ensemble de machines spéciales, convergeant vers un but commun, auxquelles se trouve jointe la tension centrale qui est la base de l'existence des êtres vivants (4), s'est attaché à re-

(1) LOUIS LUCAS, *la Médecine nouvelle*, 2 vol. in-18, Paris, 1863 chez Savy, t. I, p. 84.

(2) LOUIS LUCAS, *la Médecine nouvelle*, t. I, p. 121.

(3) Un vol. in-8. chez Georges Carré, Paris 1891.

(4) LOUIS LUCAS *Medecine nouvelle* p. 126, t. I.

chercher les lois simples du fonctionnement vital, et aussi à démontrer que partout, dans l'être humain, les processus biologiques sont les mêmes.

« Nous sommes amenés à déterminer dans l'homme, écrit-il, l'existence de diverses *circulations* qui répondent toutes à un schéma unique. La circulation du sang, la circulation de la lymphe, la circulation du fluide nerveux présentent entre elles des rapports d'identité curieux, rapports qui se retrouvent jusque dans les circulations adjointes comme la circulation de l'air, celle des aliments et toutes les circulations excrétoires.

« Partout nous voyons un centre de fabrication, un centre de condensation et des conduits centripètes et centrifuges (1). »

D'après lui, en effet, — et des idées analogues ont également été professées par un médecin viennois, Jean Malfatti de Montereccio, qui a exposé sa doctrine dans un livre aujourd'hui rarissime, la *Mathèse* (2), — dans la partie active de l'organisme humain, il existe trois grands centres, possédant chacun ses membranes particulières propres : le Ventre, la Poitrine, la Tête, et qui présentent des degrés divers de différenciation.

Au Ventre, revient le rôle de fabriquer la *Matière* nécessaire à l'organisme général.

Dans la Poitrine, s'élabore la *Force* qui sera elle-même dynamisée par le cerveau.

(1) *Revue de physiologie synthétique*, in-8, chez Carré, Paris, 1839, p. 1.

(2) JEAN MALFATTI DE MONTEREGGIO, la *Mathèse*, Paris, 1839, in-8, traduit par Ostrowski.

« Fabriquer et mettre en réserve la Matière en bas, condenser et mettre en réserve la Force en haut ; enfin répandre, par l'action des organes situés au centre, cette Matière et cette Force partout : voilà, résumées en quelques lignes, les fonctions principales des trois grands segments humains. Ajoutez une division supplémentaire située dans les caves (portion extra-péritonéale) pour la vidange des matériaux usés ou inutiles et pour la reproduction de l'être, et vous aurez une idée complète, quoique générale, de la question (1). »

Mais, n'est-ce pas là une application manifeste à la physiologie de cette *loi du ternaire* si chère aux occultistes ?

Il en est justement si bien de la sorte que récemment, dans *l'Initiation*, M. Papus appliquait à cette même conception ternaire de l'organisme les lettres du tétragramme sacré יהוה (*iod, hé, vau, hé*).

« En haut, *le monde de l'Idée*, comprenant le cerveau et ses ganglions, le cervelet et la circulation psychique. Ce monde correspond à la lettre *iod* (י).

« Au milieu, *le monde de la Vie*, comprenant les poumons, le cœur, les organes de circulation avec le grand sympathique comme centre de réserve du *corps astral* (fluide nerveux mis en réserve). Ce monde correspond à la lettre *vau* (ו), qui veut dire lien.

« En bas, entre le diaphragme supérieurement et le péritoine inférieurement, *le monde de la Matière* comprenant les organes situés dans l'abdomen et les

(1) GÉRARD ENCAUSSE, *loc.cit.*, p. 109.

réservoirs matériels de l'organisme. Ce monde correspond à la lettre hé (ה) (1). »

Et, quant au second hé, ajoutait l'auteur de la remarque que nous venons de rapporter, il représente les centres de transition, de *génération* d'un monde à l'autre, soit, dans l'être humain, les organes extra-péritonéaux, la division supplémentaire, accessoire de l'individu.

Il n'y a pas à aller contre, cette fois, la science mystérieuse et le savoir académique communiennent sous de mêmes espèces et le physiologiste appelle à son secours le prêtre de Moïse.

Puissent-ils tous deux, quelque jour, nous montrer grande ouverte la porte cachée du superbe Inconnu, nous dévoiler enfin le secret de la Vie et de l'Être.

V

Les études les plus diverses, nous le voyons donc, suivent à l'occasion une marche parallèle, et, souvent aussi, elles sont susceptibles de se prêter un mutuel appui.

Aussi, est-ce bien avec juste raison que M. de Saint-Yves d'Alveydre a pu dire : « *Il n'y a pas de sciences occultes, il n'y a que des sciences occultées !* »

(1) PAPUS, *La Science occulte*, appliquée aux sciences expérimentales. (*Initiation*, 3^e année, n^o 1 octobre 1890, p. 15.)

Le hasard, le merveilleux, non plus que le surnaturel n'existent.

Souvent, la cause prochaine des choses nous échappe, et c'est alors que nous crions au miracle.

L'étude prudente des phénomènes ramène les faits sous leur angle véritable.

Entre la *Science des Initiés* et le *Savoir des Dignitaires Académiques*, il y a une barrière moins élevée qu'on ne serait à un premier aspect tenté de croire.

La Vérité, c'est que toutes les Sciences, quelles soient-elles, sont bien sœurs.

L'avenir se chargera de démontrer leur indéniable parenté...

G. VITOUX.

ALCHIMIE

Depuis que l'unité de substance a été admise comme une réalité indiscutable par les savants les plus autorisés, depuis que Claude Bernard a pu dire : « Les phénomènes dans les corps bruts et dans les corps vivants ont pour conditions les mêmes éléments et les mêmes propriétés élémentaires. C'est la complexité de l'arrangement qui fait la différence »; Helmholtz : « Tout, dans la nature extérieure, se réduit à un changement de forme dans l'agrégation des éléments chimiques éternellement invariables », et M. E. Varenne : « Comprimez de l'hydrogène jusqu'à deux

cent mille atmosphères et vous aurez un lingot d'or pur », la théorie alchimique a reconquis auprès des esprits équitables la considération dont elle est digne. Il est vrai que le *Grand-Œuvre* doit être entendu aux sens symboliques d'épuration psychique et de perfection spirituelle, et alors il a la même signification que la *Toison d'Or* de la hiéologie antique, le *Rameau d'Or* de la tradition virgilienne, le *Graal* de l'initiation celtique, et la *Branche d'Acacia* du culte maçonnique; c'est la *Gnosis* alexandrine et la *Bodhi* indoue. Mais du moment que tous les corps prétendus simples ne sont que des cas particuliers de l'agglomération de molécules absolument identiques, et puisque le magnésium est fabriqué aujourd'hui couramment et que Sainte-Claire Deville a fait de l'aluminium, il ne subsiste plus aucune raison valable de tenir pour mythiques l'existence et l'efficacité de la pierre philosophale; historiquement d'ailleurs, il est prouvé, même par les maladroites critiques de Louis Figuier, comme l'a victorieusement démontré Papus, que beaucoup de personnages célèbres dans les annales de la science ont fait de l'or; et chimiquement, Chevreul et Berthelot ont établi la possibilité *logique* de cette « création », et il n'est pas certain qu'ils n'en aient pas expérimenté la possibilité *objective*. Enfin, il n'est guère admissible que le procès évolutif, reconnu aujourd'hui, aussi définitivement qu'il se peut, pour présider à la phénoménalité universelle, souffre la moindre exception; le végétal, l'animal, la sphère astrale, le monde, deviennent, il faut donc que les propriétés du minéral aillent se modifiant incessam-

ment, au point que tous les minéraux ne soient que le minéral unique immobilisé à des âges différents de son développement. Les ouvriers des placers l'ont appris par la pratique, et il est habituel de leur entendre dire, lorsqu'ils examinent du minerai : « Ceci est bon, est mûr; cela est mauvais et n'est pas encore passé à l'état d'or parfait. »

On doit donc féliciter M. Jules Lermina de réserver aux études alchimiques la place majeure dans la *Bibliothèque des Sciences hermétiques* dont il a pris l'initiative, et où lui-même a donné d'autre part, avec une préface de Papus, son conte *A Brûler*, inséré au préalable dans *l'Initiation*. Cette collection, éditée par le très aimable bibliophile H. Chacornac, un voisin de Léon Vanier sur ce quai Saint-Michel qui a décidément la spécialité des bouquinerie sympathiques, est fort avenante dans sa forme: couverture, format, papier, caractère, tout est d'un bon goût impeccable.

Le premier volume publié est dû à M. G. Théodore Tiffereau. Après une introduction judicieuse de M. Jules Lermina et la réimpression d'une étude à peu près complète, excessivement soignée et doctement mesurée, de M. Adolphe Franck, sur *Paracelse et l'Alchimie au XVI^e siècle*, l'auteur a réuni six mémoires présentés par lui en 1853 et 1854 à l'Académie des Sciences sur ses travaux de transmutation, et une conférence lue en 1889, sur le même sujet, devant plusieurs journalistes convoqués spécialement.

M. Tiffereau a été en 1840 préparateur de chimie à

L'École professionnelle supérieure de Nantes, et il a séjourné six ans aux placers de l'Amérique Centrale dans le but exclusif, dit-il, d'étudier le minerai aurifère à l'état brut, ses variétés et leurs exactes situations géologiques. Depuis son retour en France, en 1848, il a dépensé une conscience vénérable, une ténacité étonnante, et une fortune plusieurs fois reconquise à grands labeurs dans le commerce, à prouver que par des procédés rigoureusement scientifiques il est possible de faire de l'or et que lui-même en a fait, et à solliciter, pour l'aider à perfectionner sa découverte et à l'appliquer dans l'industrie, l'appui des corps savants, de la presse et des capitalistes. Malheureusement, il appert du détail loyal qu'il donne de ses expériences, que les résultats de celles-ci n'ont jamais été absolument satisfaisants ; M. Tiffereau ne parvient pas à détruire l'objection constante qui lui a été présentée, que les métaux sur lesquels il opérait, l'argent par exemple, déterraient dans leur composition d'indégageables parcelles d'or ; les essais tentés à la Monnaie sur sa demande et par lui-même ont tous échoué piteusement, et l'analyse sollicitée de chimistes-experts pour son or artificiel a démontré que des différences notables existaient entre celui-ci et l'or naturel. D'ailleurs, le procédé eût-il réussi, il n'a abouti qu'à la production de quantités si infinitésimales du métal précieux, et de plus il est si long, si compliqué, si coûteux, si dangereux même, que l'or artificiel obtenu de cette manière reviendrait, je ne dis pas moins cher, mais au même prix que l'or naturel, seulement à la condition d'opérer sur des masses rela-

tivement énormes de métaux vils. Enfin, le récit de tels travaux offrait peu de chances d'être accueilli avec enthousiasme, d'abord parce qu'il était formulé d'une façon pénible et confuse, sans trace d'aucune méthode, ensuite et surtout parce que l'auteur s'évertuait avec une prolixité par trop ingénue à dérouler devant ses auditeurs un tableau des innombrables et formidables périls auxquels, selon lui, la société serait fatalement exposée, dès la mise en pratique journalière de la transmutation des métaux.

M. Tiffereau, lui-même du reste l'avoue, ne connaissait que par les légendes courantes et les dédains et dénigrements des coteries « bien pensantes », la tradition alchimique que nous ont transmise pure à travers les âges les plus troublés de l'évolution occidentale, un petit nombre d'occultistes souvent géniaux. Simplement dans la lecture du troisième volume de la *Bibliothèque des Sciences hermétiques*, il a pu trouver depuis la base qui manquait à ses recherches. En ce petit livre, M. Albert Poisson a réuni les cinq traités capitaux sur la Pierre philosophale : le *Semita Semitæ* d'Arnauld de Villeneuve, la *Clavicula* de Raymond Lulle, le *Speculum Alchemiæ* de Roger Bacon, le *Thesaurus Thesaurorum Alchimistorum* de Paracelse, et le *Compositum de Compositis* d'Albert le Grand (1). C'est la première tradition française qui soit donnée de ces merveilles à peine trouvables aujourd'hui, et, bien que scrupuleusement littérale, elle est fort claire; d'ailleurs un glossaire explique les

(1) 1 vol. in-8 relié, 5 fr.

vocables dont les profanes pourraient ne dégager le symbolisme qu'avec difficulté. Chaque œuvre est précédée de la biographie de son auteur et de la reproduction du frontispice apposé à la première édition de l'original; enfin, une interprétation de la *Table d'Émeraude*, accompagnée d'une notice, et une préface saillante, complètent le volume au point qu'il peut être considéré comme un parfait manuel d'alchimie.

AUGUSTIN CHABOSEAU.

L'ÉGYPTOLOGIE SACRÉE

(Suite)

CHAPITRE IV. — DEUIL, FUNÉRAILLES, EMBAUMEMENTS.

LES MOMIES ET LEURS CERCUEILS

Au sujet du deuil, des funérailles et de l'embaumement des corps chez les Egyptiens, voici ce que nous apprend Hérodote (1) : « Ils observent, dans les deuils et dans les funérailles, diverses cérémonies singulières. Quand un homme quelque peu important vient à mourir, tout ce qu'il y a de femmes dans la maison se couvrent la tête et même la figure de boue (2); ensuite, abandonnant le corps du défunt, elles sor-

(1) Histoire, Livre II, *Euterpe*, LXXXV.

(2) Cet usage est tellement enraciné qu'encore aujourd'hui, les femmes coptes ont l'habitude dans le deuil de se barbouiller la figure de boue.

tent pour parcourir la ville, le haut de leurs robes replié dans la ceinture, le sein découvert, et se frappant la poitrine ; toutes les parentes du mort se joignent à elles. Les hommes font la même chose de leur côté, avec leurs vêtements également relevés dans la ceinture, et, après cette première cérémonie, portent le corps à embaumer. »

Ce récit d'Hérodote constituait chez les Egyptiens la scène dite *Première manifestation de la douleur*, après laquelle le corps du défunt était livré aux embaumeurs, artisans qui appartenaient à la classe sacerdotale ; c'étaient les *Clochytes*, les *Paraschites* et les *Taricheutes* ; ils occupaient un rang inférieur dans la hiérarchie sacerdotale, nous l'avons vu précédemment.

Les *Taricheutes* lavaient et nettoyaient le corps, les *Paraschites* ouvraient le ventre pour en extraire les viscères et les intestins ; enfin les *Clochytes* terminaient la préparation de la momie et plaçaient les dernières bandelettes, les yeux en émail et le masque s'il y avait lieu.

La famille du défunt traitait avec ces artisans du prix de l'embaumement, car, suivant la simplicité ou la magnificence de celui-ci, le prix étaient extrêmement variable. — Le procédé le plus simple consistait à purger, avec des drogues à bas prix, l'intérieur du ventre, à le vider, à faire dessécher le corps entier pendant soixante-dix jours en le plongeant dans le *natron*. Ensuite on enveloppait le corps dans un linceul de toile grossière cousue à grands points autour du cadavre desséché qui était alors déposé dans les cata-

combes publiques. Cet embaumement rudimentaire ne représentait guère que la fosse commune de nos jours. Parfois, on étendait le même cadavre sur une planche de sycomore enveloppée également d'une toile.

Pour un embaumement supérieur, on employait l'huile de cèdre pour vider et nettoyer l'intérieur du cadavre; c'était avec du *natron* qu'on le desséchait. Puis on entourait chaque membre de bandelettes imprégnées d'huile de cèdre et le corps était ensuite enfermé dans une caisse à momie ou cercueil plus ou moins historié suivant le prix que les parents voulaient y mettre.

Lorsque le mort est remis aux prêtres, nous dit Hérodote (1), « ils présentent à ceux qui l'apportent des modèles, en bois peints, de corps arrangés de diverses façons. Ils leur montrent d'abord la façon la plus parfaite employée pour celui dont il ne m'est pas permis de prononcer le nom (2); ensuite, ils font voir la seconde manière plus simple, puis la troisième plus simple encore, et demandent quelle est celle que l'on veut qu'on emploie pour préparer le mort. Quand les parents ont convenu du prix, ils se retirent. Les embaumeurs procèdent alors à la préparation : je vais décrire la plus parfaite.

« Ils commencent par se servir d'un fer recourbé pour retirer par les narines la cervelle, qu'ils font sortir entièrement soit par ce moyen, soit en versant quelques drogues pour la faire écouler. Puis les inci-

(1) Histoire, Livre II, *Euterpe*, LXXXVI.

(2) N'étant pas tenu à la même réserve, nous le dirons ce nom : c'est celui d'*Osiris*.

seurs (*Paraschites*) fendent avec une pierre d'Éthiopie très aiguë le ventre vers la partie des îles, et retirent par cette ouverture la totalité des intestins. Ils nettoient avec grand soin la cavité abdominale, la lavent avec du vin de palme et l'essuyent avec des aromates pilées; ils la remplissent ensuite le plus complètement possible avec de la myrrhe très pure et broyée de cassie (1) et de toute sorte de parfums, excepté de l'encens; puis ils cousent la peau pour fermer l'ouverture pratiquée par l'incision. Ce travail accompli, ils placent le corps pour le dessécher dans une saumure de *natron*; le corps y séjourne soixante-dix jours (2) il n'est pas permis de l'y laisser plus longtemps. Après ce laps de temps, les embaumeurs lavent de nouveau le corps et l'enveloppent de bandelettes de byssus, trempées dans une sorte de gomme que les Égyptiens emploient au lieu de colle (3). Les parents viennent alors recevoir le corps et font faire une caisse affectant la forme humaine, dans laquelle ils placent la momie. Après avoir fermé cette caisse à clef, ils la déposent précieusement dans la chambre sépulcrale de la famille où ils la rangent debout le long du mur. »

(1) La cassie est la fleur d'un mimosa très odorant (*acacia farnesiana*) qu'on dénomme encore aujourd'hui en Provence *cassie*; elle fleurit d'octobre à janvier.

(2) Hérodote commet ici une erreur évidente. — Nous savons en effet qu'un mode d'embaumement consistait à laisser le corps dans un bain de natron pendant soixante-dix jours, or ce laps de temps suffisait pour détruire complètement les chairs et la graisse et ne laisser subsister que la peau sur les os. Les opérations de l'embaumement du corps du patriarche Jacob ne durèrent d'après la Genèse (ch. L, 3) que *quarante jours* et les Égyptiens en firent leur deuil *soixante-dix jours*. — Évidemment ce chiffre de soixante-dix ne se rapporte qu'à la durée du deuil.

(3) Cette sorte de gomme était du *bitume de Judée*.

Au chapitre LXXXIX, Hérodote nous dit :

« Quant aux femmes mariées à des hommes d'une classe distinguée, on ne les livre pas immédiatement après la mort, mais on attend trois ou quatre jours avant de les livrer aux embaumeurs, et l'on observe le même délai pour celles qui ont quelque réputation de beauté. Cette précaution a pour but d'empêcher les embaumeurs d'en abuser, et elle a été prescrite depuis que l'on en a surpris un, outrageant le corps d'une femme morte récemment. Son crime avait été découvert par un de ses compagnons de travail. »

Le récit d'Hérodote n'est pas suffisamment explicite en ce qui concerne tous les détails de l'embaumement. Aujourd'hui, grâce aux études et aux recherches égyptologiques, nous pouvons fournir à nos lecteurs des renseignements beaucoup plus complets et par suite plus intéressants.

Voici comment on procédait pour embaumer les corps des grands personnages, des hauts fonctionnaires de l'Etat.

Les embaumeurs avaient chacun des attributions spéciales ; les *taricheutes*, après avoir lavé le corps, nous l'avons vu, étaient chargés d'extraire entièrement le cerveau par les narines ; ils employaient à cet effet un fer recourbé ou de toutes petites pinces courbes fabriquées pour cet usage.

Les mêmes embaumeurs sortaient également les viscères et les intestins au moyen d'une incision pratiquée sur le côté (flanc gauche). Ajoutons que cette incision pour l'extraction des entrailles n'était pas de rigueur pour les embaumements de première classe ;

en effet de riches momies n'en montrent aucune trace, tandis que parfois des embaumements très ordinaires montrent cette incision dans leur momie.

Le scribe avait eu soin de tracer à l'encre la place et la longueur de cette incision, qui était pratiquée par le Parachite (opérateur), au moyen d'une pierre d'Éthiopie tranchante (1).

Le Taricheutes qui était chargé de retirer les entrailles et les intestins du cadavre, était revêtu du costume symbolique; il avait la tête coiffée par celle d'un chacal, emblème d'Anubis, gardien de l'hémisphère inférieur; il plongeait son bras droit dans le bas ventre et la poitrine pour en retirer les intestins qui recevaient ultérieurement une préparation et étaient placés dans des vases (*canopes*); mais, avant de les y placer, l'un des Taricheutes, en élevant ces entrailles vers le soleil, prononçait une prière que nous a conservé Porphyre (2). Le mort en s'adressant au soleil disait dans cette prière que sa vie avait été exempte de crimes, et que s'il avait péché en quelque chose, en mangeant et en buvant, c'était par cette partie de lui-même sortie maintenant de son corps. D'autre fois, suivant Hérodote, les entrailles du cadavre étaient enfermées dans un coffret qu'on jetait dans le Nil; c'est ce qui explique que beaucoup de tombes ne renferment point de canopes. Pour opérer leurs travaux, les embaumeurs étendaient le cadavre sur un banc de bois dont les pieds et le dossier affectaient la forme des jambes et de tête de lion. Ils commençaient

(1) Hérodote, II, 86.

(2) *De abstinentiâ*.

par épiler minutieusement le corps; ils le lavaient à grande eau et le soumettaient ainsi préparé à l'action de sels chimiques, dont nous ne connaissons guère que le principal: le nitre (*natron*), qui avait la propriété de dessécher les muscles et la chair. Avant de pratiquer cette dessiccation, on introduisait dans les cavités de l'abdomen et de l'estomac de la myrrhe, de la cannelle et d'autres aromates; on injectait dans la boîte crânienne du bitume liquide très chaud qui durcissait en se refroidissant. Ces diverses opérations accomplies, on plongeait le corps dans un bain de *natron*, puis on badigeonnait tout le corps avec du bitume liquide, afin de le soustraire aux variations de température et surtout à l'humidité. C'est après ces dernières opérations que les *Chlochytes* commençaient à poser les bandelettes qui baignaient avant leur emploi dans un liquide odoriférant et insecticide. Ils enveloppaient d'abord chaque doigt des pieds et des mains, après avoir recouvert d'une couche d'or les ongles.

Parfois même les doigts des mains étaient enfermés dans de véritables étuis d'or; puis ils posaient les bandelettes aux pieds, aux mains, aux jambes, aux bras, aux cuisses, sur tout le corps enfin. De ces bandelettes, quelques-unes mesuraient plusieurs mètres de longueur; elles enveloppaient de leurs circonvolutions le corps tout entier, et, par leur épaisseur distribuées avec art, elle rétablissaient les formes du corps détruites par la dessiccation. Les momies thébaines se distinguent des autres par un entrelac de bandelettes fort bien agencé.

Généralement les embaumeurs paraissent avoir

attaché une grande importance aux bandelettes ; c'étaient elles, en effet, qui devaient préserver le plus efficacement les momies contre la destruction par suite de leur immersion dans des liquides insecticides.

Aussi voit-on des momies, et des plus riches, enveloppées d'un si grand nombre de bandelettes que la forme du corps disparaît entièrement ; ce n'est plus qu'une sorte de pyramide quadrangulaire tronquée.

L'étoffe employée pour les bandelettes ne mesurait pas moins, pour une seule momie, de 250 à 300 mètres carrés, et la longueur des bandes, de 7 à 8 centimètres de largeur, atteignait 380 mètres ; le poids total de la momie ainsi empaquetée pesait 106 kilogrammes (1).

Dans les sépultures de la XXI^e et de la XXII^e dynastie, on trouve placées sur la poitrine des momies, au-dessus des bandelettes des *étoles* ou *bretelles* en cuir gaufré. — Souvent les couvercles des cartonnages et des caisses à momies portent des figures ou reproductions de ces bretelles ; on les voit, soit croisées sur la poitrine, soit formant sous l'aspect d'un ruban flottant une sorte d'appendice au pectoral, qui encadre quelque représentation religieuse, au centre desquelles se trouvent souvent un scarabée ; celui-ci est en terre cuite ou en pierre émaillée (2).

(1) Caillaud, voy. à Meroé, t. VI. — Cf. égal. Letronne, observ. crit. sur l'objet des représ. zodiacales, p. 44 et suiv.

(2) Les momies renferment des scarabées en grand nombre, soit comme chaton de bagues, soit comme colliers ; souvent, à la place du cœur, on retrouve de gros scarabées en pierre dure sur lequel était gravé le chapitre XXX du *Livre des morts*, ainsi conçu : « Mon cœur qui me vient de ma mère, mon cœur nécessaire à mon existence sur terre, ne te dresse pas contre moi, ne témoigne pas en adversaire contre moi parmi les divins chefs au sujet de ce que je fais devant les Dieux ; ne te sépare pas de moi devant le dieu grand seigneur de l'amenti. Salut à toi, ô cœur d'Osiris, résident de l'Ouest ; salut à vous, entrailles,

Ces bretelles de momie sont en relation évidente avec *khem*, le dieu de la génération, puisque les dessins estampés sur leur cuir montrent constamment des scènes d'adoration et d'offrande à cette divinité ithyphallique, dénommée également *Ammon-générateur*, comme nous l'avons vu déjà.

Parfois des yeux d'émail cerclés de bronze étaient placés dans l'orbite des yeux de la momie ; la figure était entièrement dorée ou portait un léger masque d'or.

Ajoutons qu'on retrouve souvent sur les momies des masques en cartonnages (toiles agglutinées), en cire, en verroterie, en bois peint ou en bois noirci avec des yeux de verre. On cherchait même à donner à ces masques, si nous nous en rapportons à de Rougé, la ressemblance du défunt. Cetauteur ajoute (1) : Les cercueils du roi Antew montrent que, dès la plus haute antiquité, quelques-uns de ces masques furent dorés et ornés d'yeux incrustés en émail. L'usage des masques composés d'une feuille d'or remonte au moins à la XVIII^e dynastie. Les masques en cartonnage doré furent usités dans tous les temps. Les masques auxquels on a donné à la peau une couleur rose sont beaucoup plus récents ; plusieurs masques de femmes de cette couleur sont coiffés d'ornements étrangers à l'Égypte ; ce sont des monuments gréco-égyptiens, ainsi que les masques en cartonnage doré

salut à vous, dieux à la barbe tressée, augustes par votre sceptre, etc. Ce qui explique la fréquence de scarabées parmi les momies, c'est que cet insecte est considéré comme le symbole de la transformation ; du reste, en écriture hiéroglyphique, le scarabée représente le *kheper* qui signifie *devenir, prendre forme*. Les anciens Égyptiens voyaient dans cet emblème la négation de la mort. C'est ce qui explique les énormes quantités de scarabées trouvés au milieu des momies.

(1) *Notice sommaire des monuments du Louvre.*

du même style. Des portraits peints remplacèrent les masques à l'époque romaine.

Les masques de momies étaient parfois recouverts de plusieurs doubles d'une fine toile de lin ; le dernier était agglutiné sur la peau même de la face à l'aide du bitume ; les autres morceaux étaient collés au-dessus les uns des autres ; cette superposition avait pour but de renforcer les traits de la momie amoindris par la dessiccation. Du reste, au-dessus de ces toiles superposées, on modelait souvent au moyen du plâtre la figure du défunt. Quand la momie est celle d'un homme, on voit une barbe tressée attachée au menton ; quand la momie au contraire est celle d'une femme ou d'un adolescent, naturellement elle ne porte pas de barbe.

Beaucoup de momies ont des colliers, des bagues aux mains et des bracelets aux bras ; elles sont entourées de scarabées en terre cuite vernissée ou émaillée, en *porcelaine*, en améthyste, en jade ou autres pierres précieuses, enfin en or et en argent. Les Égyptiens nommaient ce dernier métal *or blanc* ; il reçut aux basses époques des dénominations diverses (1). — Sur les riches momies les colliers sont généralement en or ; sur les momies de conditions ordinaires, ces mêmes colliers sont composés de grains et de cylindres de verroteries, d'ambre, le tout entremêlé de scarabées ou de figures de divinités en terre cuite émaillée.

La position des bras de la momie était déterminée par une règle à peu près constante, ce qui permet de

(1) En sanscrit le nom de ce métal signifie *blanc* ; son nom grec ἄργυρος vient d'ἀργός.

reconnaître encore à première vue le sexe de la momie ; les hommes et les jeunes enfants avaient assez généralement les bras placés le long des flancs et la bouche entr'ouverte ; les femmes d'un certain âge avaient les bras croisés sur la poitrine, ou bien un bras replié sur la poitrine (le bras gauche) et le bras droit allongé le long du corps ; les bras des jeunes filles, des vierges étaient étendus sur le ventre, les mains croisées au-dessus du pubis. — Les mains des momies sont assez souvent allongées, c'est-à-dire ouvertes, mais, quand l'une des mains est fermée, elle renferme presque toujours des amulettes.

Les momies dans leur boîte ou gaine ont le cou appuyé sur un chevet ; c'est une sorte de demi-carcan monté sur un pied. Ces chevets sont encore en usage dans bien des contrées orientales notamment à Alexandrie, au Caire et dans bien des régions africaines.

La momie ainsi conditionnée était placée dans un cartonnage en forme de gaine, lequel cartonnage était fait au moyen de papier (papyrus) et de toile recouverts de plâtre blanc, sur lequel on appliquait de la peinture et de la dorure ; les représentations peintes ont trait aux obligations de l'âme, à ses visites aux divinités, à ses pérégrinations dans les champs de l'Amenti, etc., etc. Sur le milieu de la boîte se trouve souvent une inscription hiéroglyphique perpendiculaire, qui contient le nom du défunt accompagné quelquefois de celui de son père et de sa mère ou de sa femme, ainsi que des titres ou qualités du mort. Le cartonnage enveloppe au-dessus la momie tout entière, et au-dessous une cordelette ou lacet rapproche et maintient les extré-

mités du cartonnage. Ainsi disposée, la momie était placée dans un cercueil. Ceux-ci sont ordinairement en bois de cèdre ou de sycomore ou souvent en simple cartonnage très épais ; ils sont faits en deux pièces : le fond et un couvercle. Des peintures intérieures et extérieures les décorent ; elles représentent des scènes funéraires dans lesquelles le nom du défunt se trouve fréquemment écrit. On y voit aussi l'âme faire des offrandes à la divinité. Ces cercueils sont enfermés dans un second et parfois dans un troisième de grandes dimensions ; ils sont tous recouverts d'inscriptions et décorés de peintures. La momie ainsi triplement enfermée était placée dans une chambre sépulcrale, et parfois celle des rois ou autres grands personnages dans un sarcophage de granit ; mais, dans tous les cas, on plaçait auprès de la momie des offrandes et parfois des insignes de la dignité ou les instruments de la profession du défunt : des coudées pour les architectes ou les géomètres, des palettes ou des écritoirs pour les scribes, etc.

Dans le cercueil de la reine *Aah-hotep*, Mariette-Bey a découvert une barque en or massif dont il donne la description que voici : « Portée sur un chariot à roues de bronze, sa forme rappelle celle des caïks de Constantinople et des gondoles de Venise. Les rameurs sont en argent massif. Au centre se tient un petit personnage armé d'une hache et d'un bâton recourbé. A l'arrière est le timonnier qui dirige la barque au moyen d'un gouvernail ; à l'avant un chanteur debout règle la cadence des rameurs. » Cette barque était un symbole destiné à rappeler le voyage que le

défunt devait accomplir par eau dans l'autre monde. On plaçait également dans les cercueils des vases et des figurines, principalement des figurines de *répondants*. On nommait ainsi ou *figures d'ommission*, des représentations de diverses matières de l'image d'un mort enveloppé dans sa momie. On déposait ces emblèmes également dans les tombeaux comme compensation des cérémonies, prières et offrandes que la famille avait négligé d'accomplir à l'égard du défunt. Quand ces figures sont de petites proportions, on n'y lit que le nom et la profession du défunt accompagné souvent de la formule mystique : *Illumination de l'Osiris N* ou bien que l'Osiris N devienne bientôt pur esprit. Ces figurines sont parfois en terre cuite émaillée d'un beau bleu vert (pers) et parfois rose très pâle; les premières peuvent remonter à une très haute antiquité.

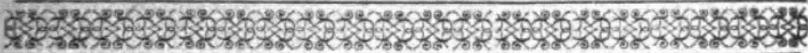
Quand ces figures sont au contraire d'assez grandes dimensions, on y lit souvent ce fragment du chapitre VI du *Livre des Morts*, qu'on trouve également inscrit sur certaines gaines des représentations d'Isis qui chasse les mauvais esprits : « O Répondants que voici, comptez en faveur de l'osiris N pour toutes les offrandes qui n'ont pas été faites dans le tombeau. Ne punissez pas les fautes de chacun jusqu'à sa confusion. Permettez que je vous parle et que je vous prie, toujours de bonne volonté ; ne changez pas en poussière des champs et en herbe des eaux les libations, tout en détournant l'encens de l'Occident à l'Orient. Permettez que je vous parle en faveur de l'Osiris N. Mais il nous faut ajouter que cette formule varie suivant l'exemplaire du *Livre des Morts* ; ainsi,

dans la^e traduction faite par M. Pierret, on lit dans le même chapitre VI : « O métamorphosés ! Si cet Osiris N est jugé digne de faire dans la région inférieure tous les travaux qui s'y font, alors lui est enlevé tout principe mauvais comme à un homme maître de ses facultés. Or moi je vous dis : Jugez-moi digne pour chaque journée qui s'accomplit ici de fertiliser les champs, d'inonder les ruisseaux, de transporter le sable de l'Ouest à l'Est ; or je vous dis cela, moi l'Osiris N. »

J. MARCUS DE VÈZE.

(A suivre.)





PARTIE LITTÉRAIRE

LA TRISTESSE DES SAPINS

*Sous le ciel obscurci d'un soir brumeux d'hiver
Les hauts sapins, derniers survivants du bois sombre,
Murmurent tristement en agitant dans l'ombre
Leur feuillage luisant et dur comme du fer.*

*Tout est mort autour d'eux : Ormes, marronniers,
[chênes
Tordent, secs et noircis, leurs longs bras décharnés,
Et semblent, sous le froid et le vent acharnés,
Perdre jusqu'à l'espoir des floraisons prochaines.*

*Et pourtant les sapins disent : ils sont heureux !
Ils ont, quand revient Mai, des nids dans leurs
[ramures,
Et leurs dômes feuillus s'emplissent des murmures
Et des gazouillements des oiseaux amoureux.*

*Mais, pour nous, à quoi bon la verdure éternelle
Sous le ciel de l'hiver ainsi qu'aux plus beaux jours,
Si nos mornes rameaux, même au temps des amours,
Ne frémissent jamais sous le frisson d'une aile ?*

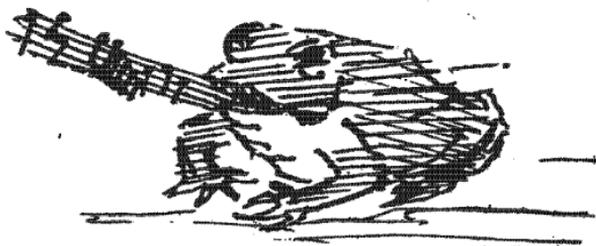
*Et voici que, soudain, des nuages épais
Qui de l'horizon bas assombrissaient les lignes,
Des flocons blancs pareils au blanc duvet des cygnes
Aux arbres attristés apportèrent la paix :*

*Un long frémissement courut de branche en branche
Sous un vol doux, léger, tourbillonnant sans bruit,
Car sur les noirs sapins frissonnant dans la nuit
Se posait lentement la Neige à l'aile blanche.*

CHARLES DUBOURG.

BATRACIEN MÉLOMANE

I



Le maçon qui venait de desceller une des grosses pierres formant le cintre du soupirail recula avec une stupéfaction quasi-épouvantée. Un crapaud de taille phénoménale, sautant entre ses jambés, était tombé le ventre en l'air. Ce monstrueux batracien se débattait maladroitement en agitant ses lourdes pattes et

cherchait à retrouver son équilibre, tandis qu'au plein soleil brillait son ventre blanchâtre, gonflé, tout hérissé de tubercules.

Je le retournai du bout de ma canne.

Avec ses gros yeux saillants, son dos rugueux, la bête me parut d'aspect invraisemblablement monumental, quasi-antédiluvien.

Ma fille Hélène, surmontant une première impression d'horreur, la regarda attentivement.

— C'est une vieille connaissance, un ami de la maison. Nous l'entendions chanter tous les soirs sous le parquet du salon ; sa voix nous arrivait intermittente, monotone et lointaine comme à travers un cristal. Quand je me mettais au piano il paraissait vouloir me répondre. Sa note unique, un sol dièze, jetée à intervalles réguliers, si plaintive et si triste, me faisait songer au gémissement d'une âme en peine. Voyez donc si ces gros yeux cerclés d'or n'ont pas l'expression de la souffrance résignée. Je lui trouve quelque chose d'humain...

Le crapaud avait disparu pendant que la sentimentale Hélène se livrait à ses divagations, et, chose bizarre, il avait disparu sans laisser aucune trace sur le sable de l'allée.

J'allai me reposer dans l'orangerie où je m'étendis sur un banc.

Devant moi se dressait un gros *agave americana* que je considérai machinalement en sentant arriver la torpeur qui précède le sommeil.

Ces feuilles marginées s'agrandirent et je les vis s'agiter tandis que l'ourlet d'un blanc sale qui les

borde se transformait en un reflet d'argent poli et que les nervures médianes passaient du vert à un beau jaune d'or ; elles flamboyaient comme les épées d'archange.

Elles s'écartèrent pour laisser passer une tête chevelue couverte d'un béret de velours rouge auquel était fixée une plume de paon.

J'entendis distinctement les paroles suivantes :

— Ah ! Déa ! vecy messire Jacques, le maistre de céans, en ce tant plaisant retraits. Hez ! hez ! messire !

Ce fut, sans doute, sans trop savoir ce que je faisais et par la force de l'habitude que je répondis :

— Hé bien ! entrez... que diable ! On pourrait me laisser faire un quart d'heure de sieste sans me pourchasser jusqu'ici.

Personne n'entra et, loin de disparaître, l'hallucination, ou le personnage quel qu'il fût, sauta lestement à bas du gradin, s'approcha, salua d'une façon gracieuse et dit avec une volubilité excessive :

— Chier sire, grant mercy à vous et par ispécial à gente damoiselle Héléne, qui, par signalés couraige et vertu, m'a tiré hors l'enveloppe de ceste tant orde et puante beste.

Poinct ne cuyderais troubler si chier et digne repos ; mais emprins de joye, il me convient bailler notices et raconter comme quoi en cest hostel je fus traistreusement féru d'amour par la grande ire de messer Cupido comme vous orrez cy après plus à plain...

— Ta, ta, ta, ta ; tout cela est bel et bon, mon jeune ami. S'il s'agit d'une plaisanterie, comme je le crois,

abrégez-la, et, si vous avez quelque chose à me dire, employez le langage moderne ; il m'est plus familier que celui de Froissart.

— Vous en parlez à votre aise, mon bon monsieur, mais, rompant brusquement un silence de quatre cents ans, j'ai quelque peine à parler un idiome qui s'est beaucoup transformé depuis le règne de Louis XI. Je ferai de mon mieux ; vous m'excuserez si je retombe dans le vieux style. Il sera intéressant pour vous d'apprendre par quelle étrange aventure un garçon pas trop mal tourné, comme vous pouvez le voir, a été métamorphosé en batracien.

Me faisant de la main un signe courtois pour m'engager à rester étendu, le visiteur s'assit au bout du banc.

Je le regardai avec une curiosité inquiète.

Une physionomie jeune et imberbe, de longs cheveux blonds qui, taillés carrément, lui retombaient en bloc sur le cou, des yeux vifs d'un bleu tirant sur le vert, surmontés de sourcils nets et bien arqués, tels sont les traits que je saisis du premier coup d'œil. Je remarquai surtout l'extrême douceur d'un regard profond, un peu triste et langoureux.

Cette figure m'était absolument inconnue ; elle ne fit surgir aucune réminiscence dans mon esprit.

Le jeune homme portait un élégant surcot de velours cramoisi bordé de fourrure. Les manches, très larges, flottaient derrière lui à chaque mouvement et laissaient passer par une fente ses bras serrés dans l'étoffe jaune d'une étroite tunique qui lui couvrait le buste sous le vêtement de velours. Des chausses rouges lui

modelaient les jambes aussi sévèrement que les culottes en peau de daim de nos écuyers. Ses pieds reposaient dans de longs souliers pointus, et à sa ceinture pendait une escarcelle résillée de fils d'or en compagnie d'une dague élégamment historiée.

Me croyant la victime d'un cauchemar, je voulus faire un effort pour hâter le réveil et je secouai mes jambes.

Le visiteur venait de s'asseoir au bout du banc ; celui-ci était si court que mes pieds en touchaient l'extrémité. Cependant je ne sentais pas le poids du corps de l'intrus évidemment assis sur moi.

Il conservait son regard calme et doux. Alors de ma canne je lui assénai ou crus asséner plusieurs coups dans le dos. La canne, décrivant un demi-cercle, passa à plusieurs reprises à travers le corps. Je sentis quelques gouttes de sueur me mouiller les tempes.

L'homme dit avec un sourire condescendant.

— Poinct ne vous adirer ne eschauffer, biau sire, comme soulerait faire ung villain de mince couraige et chétive discrétion.

Puis se reprenant avec effort pour parler le français moderne :

— Allons, mon bon monsieur Jacques Debray, je sais que vous êtes un bourgeois enrichi auquel les choses extra-matérielles sont étrangères. Je pardonne votre vivacité, si ridicule qu'elle soit. J'existe et le corps que vous voyez est la reproduction exacte de celui que mon âme habitait sous Louis XI ; mais ce n'est qu'une forme inaccessible à vos coups de bâton, une image que vous ne sauriez atteindre, pas plus que

vous ne pourriez vous suicider en vous tirant un coup de pistolet dans votre miroir. Mort pour vous et vivant, en pleine lumière, de la vie spirituelle, je reconstitue ma forme antique pour entrer en rapport avec vous ; mais les molécules organiques qui composaient mon corps sont éparpillées à l'infini et servent à de nouvelles combinaisons. Mon temps est limité ; je ne suis pas venu vous donner des leçons d'occultisme auxquelles vous ne comprendriez rien ; vous me paraissez trop épais pour cela. J'ai hâte de raconter mon aventure.

Comme je ne répondais rien, le personnage, ôtant sa toque de velours, se passa à plusieurs reprises la main dans ses cheveux ; puis, levant les yeux comme pour recueillir et fixer ses souvenirs, il parla ainsi :

— Oyez donc, oyez sans plus donner empeschement ne destourbier à mon dessein, la dolente et véridique aventure qui, à mon grant meschief, me bailla torment de corps et d'âme.

Si vous étiez un peu plus versé en archéologie, vous auriez dès l'abord appris, en voyant mon costume, que je suis issu de noble race. J'avais nom Jehan de Trinquemar. Mon père, dans sa seigneurie, possédait basse et moyenne justice, étang, moulin et four banal ; il jouissait même, dans un de ses fiefs, du droit d'occire à coups de bâton les volatiles des basses-cours. Vous comprenez bien qu'il s'agissait d'une simple redevance... Vos historiens ont si burlesquement travesti notre féodalité que vous avez à son sujet les plus stupides préjugés... mais passons. Malgré notre belle généalogie peinte et rimée, nous étions d'assez minces

hobereaux de Picardie ; en ma qualité de cadet, j'étudiai pour être clerc ; il me fallut revêtir la longue robe fendue et les souliers montants. J'aurais préféré endosser la cui rasse de mon frère aîné, mais notre père ne pouvait pas nous équiper tous deux.

Je fus vite dégoûté des doctrinaux, des institutions grammaticales, des florilèges, des fleurs de la latinité et surtout des coups de lanrière de l'écolâtre ; un beau jour je m'enfuis tout affriandé de soleil et de liberté.

En maigre équipage, chétif et seulet, j'errais dans la campagne lors que je rencontrai plusieurs chars traînés par des bœufs. Ils étaient pleins de personnages bizarrement accoutrés qui chantaient en chœur un virelai tiré du *Miracle d'Amis et Amille*. C'étaient les confrères de la Passion allant jouer à Sens pour les fêtes de Paques.

Je m'arrêtai tout esbaubi sentant d'un coup que Dieu m'avait fait naître musicien. La flexibilité et la pureté des jeunes voix qui jaillissaient dans l'air comme fusées d'harmonie puis allaient mourir dans le lointain, pareilles au murmure du ruisselet sous la feuillée, me remuaient d'une étrange sorte. J'avais cru voir le ciel s'ouvrir et les angelets du bon Dieu pencher vers moi leurs rosés visages.

Pour abréger les propos, je vous dirai que, dès lors, mettant en oubli et nonchaloir le premier métier entrepris et si mal gouverné, je demeurai bien sur le chemin, depuis la basse nonne jusqu'à la vesprée, songeur et aiguillonné par diverses imaginations.

Plus de vingt fois je redis le rondeau chanté par

saint Michel dans le miracle, celui qui le dernier me sonnait aux oreilles. Et je m'écoutais moi-même chanter comme si un autre eût poussé les sons ; j'éprouvais cette admiration pleine de désir et de trouble que dut ressentir Narcissus rencontrant son image au fond de la claire fontaine.

Pour lors la musique fut ma chère occupation, la douce maîtresse de mes loisirs.

Je m'appliquai donc par ispécial à la perfection et parachèvement de cette science que je sentais tenir par le haut bout. J'appris à l'école de Josquin de Cambrai et bientôt connus mieux que pas un comment se dirigent musette, flûte et rebec.

R. DE MARICOURT,

(A suivre.)

BIBLIOGRAPHIE

Nous ne saurions trop conseiller à nos lecteurs de se procurer pour la minime somme de 0 fr. 50 franco le travail que vient de publier M. H. LEFORT sur l'*Erreur latine*. L'Occultisme fournit, on le sait, des données toutes nouvelles sur l'histoire ; cette étude sera d'un précieux secours à cet effet. On trouvera du reste tous les renseignements nécessaires sur la couverture.

Parmi les faits caractéristiques de ces derniers temps, il importe de relever l'attention inquiète que le grand public s'est mise à accorder aux sciences occultiques.

L'étude des connaissances mystérieuses, aujourd'hui, n'est plus considérée comme un passe-temps uniquement frivole, et chacun veut connaître ce qu'il peut y avoir de vrai réel au fond de cet inconnu troublant que n'ont point dédaigné d'explorer scientifiquement des savants de premier ordre comme MM. Crookes, L. Lucas, Chevreul, Docteur Gibier, de Rochas, Flammarion, etc., etc.

Dans l'*Occultisme scientifique*, une élégante plaquette que M. Georges Vitoux vient de publier à la librairie du *Merveilleux*, 29, rue de Trévis (envoi franco contre 1 fr. en timbres-poste), sont étudiés avec une impartialité parfaite et une autorité réelle les rapports de la science occultique avec la science officielle, rapports beaucoup plus étendus et beaucoup plus intimes qu'on ne pourrait croire à un superficiel examen.

C'est-à-dire que l'*Occultisme scientifique* est un petit livre à lire et dont la place est toute marquée dans la bibliothèque de quiconque tient à se tenir au courant du mouvement intellectuel contemporain.

La fraude et la médiumnité

Quelle singulière chose que la médiumnité!

Eglinton, un des plus forts médiums connus, obtient des phénomènes étonnants à la cour de Russie et est pris en flagrant délit de fraude quelque temps après.

Slade produit des expériences qui semblent irrécusables et se fait prendre écrivant avec son pied par Camille Flammarion.

Un médium, tout comme un sujet, cherchera donc toujours à remplacer par la supercherie les phénomènes qu'il est incapable de produire le jour où la séance a lieu. Dans plusieurs de nos études nous avons parlé de

ces difficultés à établir la Vérité dans les phénomènes médianimiques et chaque jour, dans nos hôpitaux, nous avons à lutter contre les simulations possibles des sujets.

Le Groupe indépendant d'Etudes ésotériques, n'étant inféodé à aucune école, fait des expériences en essayant de s'entourer de toutes les garanties possibles ; mais, comme ce ne sont là que des *expériences*, il doit rechercher la Vérité avant tout, quelle qu'elle puisse être.

Or il résulte de témoignages nombreux, émanant de personnes dont l'honorabilité ne saurait être mise en doute un seul instant, que, malgré les minutieuses précautions prises par nous, nous avons été trompés par l'un de nos médiums.

Tant qu'il ne s'agissait que d'avertissements vagues, ou même d'articulation plus précises, mais malheureusement incomplètes, nous ne pourrions que redoubler de précautions pour éviter la tromperie. Mais, après une enquête des plus sérieuses que nous venons de faire, le doute n'est plus permis.

Déjà, depuis plusieurs séances, les phénomènes physiques avaient diminué d'intensité, ce qui montre la validité des précautions prises. Cependant les phénomènes d'apports et de lumière avaient toujours continué.

S'agit-il d'un cas de fraude de tous les instants ? S'agit-il au contraire d'un véritable médium faisant ce qu'ont fait ses précédents confrères ?

Il appartient à l'enquête de le décider. Dans ces questions, en effet, il faut éviter les emballements. La fraude étant dûment établie, il s'agit de passer en revue l'un après l'autre les phénomènes produits surtout quand on connaîtra les procédés de tromperie employés. Il faut procéder scientifiquement et bien voir s'il s'agit d'un vrai médium, faisant de la prestidigitation quand ses forces étaient nulles, ou d'une tentative de tromperie de tous les instants.

Il est aussi important pour les expérimentateurs de connaître les procédés de fraude possible, que les phénomènes réels ; aussi ne manquerons-nous pas de tenir nos lecteurs au courant des résultats de l'enquête pour-

suivie par un comité de quatre membres chargé d'éclaircir cette affaire (1).

D'autre part, nous annoncerons aussi à la suite de ce rapport les décisions prises par la commission des finances. Les expériences nous ont coûté, mais le Groupe doit être seul à supporter ces frais. Le peu de temps qui nous est donné pour faire cette note ne nous permet pas d'aborder tous ces détails.

Nous ne reculerons devant aucune crainte. Notre but à nous tous, membres du Groupe, est de rechercher la Vérité dans cet amas d'expériences à allure extra-scientifique. Nous n'y faillirons pas. Nos personnalités importent peu devant les résultats à obtenir ; aussi nous croyons du devoir de tout expérimentateur consciencieux d'avouer hautement et publiquement qu'il a été induit en erreur quand cet aveu peut être utile à tous ceux qui s'occuperont des mêmes études.

Généralement on laisse les médiums libres de leurs mouvements. Dans nos expériences, le médium a été attaché, cacheté, isolé, et cependant ces précautions n'ont pas encore suffi. Que dire alors des résultats obtenus dans les Groupes où aucune précaution n'est prise ?

La *Société des Recherches Psychiques* de Londres, s'est acquise une universelle réputation de probité en ne craignant pas de divulguer les tromperies dont elle avait été longtemps victime de la part de sujets peu scrupuleux. Nous ne saurions agir autrement.

Nous aurions pu taire ces faits, arrêter nos séances et étouffer toute trace de la constatation faite, mais, encore une fois, notre devoir est de rechercher la Vérité et de la proclamer hautement. Ces expériences sur la force psychique ne constituent qu'une infime partie de notre champ d'études, et nos membres doivent être prévenus qu'ils trouveront toujours parmi nous, à défaut d'autre qualité, la sincérité dans nos recherches. Nous nous donnons assez de peine et nous risquons assez d'ennuis pour que chacun puisse profiter de nos découvertes,

(1) Il est inutile d'ajouter que toutes les séances d'études où ce médium était employé sont suspendues dès à présent.

quelles qu'elles soient, bonnes ou mauvaises pour telle ou telle école. L'Indépendance et la Vérité avant tout.

PAPUS.

GROUPE INDÉPENDANT

D'ÉTUDES ÉSOTÉRIQUES

CONFÉRENCES. — Les conférences ont lieu tous les quinze jours, le vendredi. Pour le mois de février, elles auront lieu les vendredis 6 et 20 et pour le mois de mars les vendredis 6 et 20 également, chacun des mois commençant par un dimanche.

BRANCHES. — Une nouvelle branche qui promet d'être très prospère vient d'être créée à *Carcassonne* (Aude).

LES SUCCÈS MATÉRIELS. — Le *Voile d'Isis* double de volume. Il aura désormais huit pages au lieu de quatre sans augmentation de prix. Ce résultat est dû au nombre d'abonnements existant à l'heure actuelle.

Nous rappelons que ce journal, qui forme le complément de l'*Initiation*, ne coûte que 5 fr. par an et est hebdomadaire.

Il commencera bientôt la publication de l'étude de *Fabre d'Olivet* sur la doctrine des pythagoriciens.

REVUE DES REVUES

OCCULTISME

Le *Voile d'Isis* (hebdomadaire) s'occupe particulièrement des séances d'études pratiques poursuivies au Groupe. Le succès de cette publication permet dès aujourd'hui de doubler le format du journal sans augmentation du prix : 5 fr. par an, 29, rue de Trévisé.

Le *Voile d'Isis* commencera dans son prochain numéro l'*Affaire de la S. T.* qui sera suivie de la publication *in extenso* de l'ouvrage de FABRE D'OLIVET : *Les Vers dorés de Pythagore*.

* *

L'*Union Occulte Française* publie dans son dernier numéro une étude sur le Spiritisme et l'Occultisme montrant que tout occultiste doit savoir le Spiritisme, tandis que la réciproque n'est pas vraie.

* *

L'*Anti-Clérical* de l'abbé Roca contient de bonnes définitions de termes techniques de l'ésotérisme, peut-être trop surchargées de citations des livres saints.

* *

L'*Etoile* donne dans le numéro de février 1891 une bonne étude de M. JHONEY sur le *Christ ésotérique*, à rapprocher de la très savante conférence d'EMILE MICHELET. La partie littéraire de cette revue est fort bien tenue.

* *

L'*Eclaireur* continue à propager l'occultisme sous l'habile direction de M^{me} Paul Janick.

SPIRITISME

Les succès croissants obtenus par les doctrines de l'occultisme sont l'objet de commentaires variés de la part des divers organes spirites.

Le *Spiritisme* traite les questions d'une façon vraiment magistrale par la plume de M. GABRIEL DELANNE qui se place sur le terrain strictement scientifique. Attendons, pour donner nos objections à cette étude, les données de l'auteur sur les médiums à incarnation et à matérialisation qui rentrent surtout dans le cadre des phénomènes hypnotiques.

La *Revue Spirite* a chargé M. DUFILHOL de traiter la question. Quelle différence avec M. Gabriel Delanne ! Les attaques remplacent les arguments. A signaler seulement le médium *facultatif* présenté par l'auteur comme type des médiums pour prouver que ceux-ci sont conscients et l'idée que la *nécromancie* est l'évocation par les rites de la magie noire. Je ne parle que pour mémoire de l'idée que Pythagore enseignait la *transmigration des âmes dans les corps des animaux* ; il n'y a que le Larousse ou les livres d'histoire à l'usage des classes primaires qui soutiennent encore cette thèse ; *ab unâ disce omnes*.

* *

Le *Moniteur Spirite et Magnétique* est surtout remarquable par les correspondances parisiennes de B. SYLVAIN, qui traite cette fois de l'influence de l'éther dans les phénomènes spirites.

* *

Dans la *Lumière*, M^{me} LUCIE GRANGE prophétise la fin de la Science par l'avènement du Spiritisme piétiste. L'évocation de Melchisedech remplacera les découvertes de Pasteur et les travaux de Kant. Enfin !

* *

L'*Avenir de l'Humanité* (à Douai) donne quelques études sérieuses sur le Spiritisme.

MAGNÉTISME

Les deux revues magnétiques tombent d'un commun accord sur le volume résumant les travaux du CONGRÈS MAGNÉTIQUE.

Il paraît que certains travaux ont été écartés par les auteurs du volume ; de là de vives protestations.

L'affaire Eyraud - Bompard préoccupe la *Chaîne Magnétique*.

Le *Journal du Magnétisme* dirigé par M. DURVILLE est de mieux en mieux fait. Le dernier numéro contient une bonne étude d'Oswald Wirth sur la médecine occulte et une étude bibliographique pas mal faite.

DIVERS

La Religion Universelle. — Excellente étude sur le dernier livre de M. Léon Denis par CH. FAUVETY ; suite des articles de M. F. COURTÉPÉE.

L'Alliance scientifique. — *Le Nirvana Bouddhique*, par JACQUES TASSET, étude savante et bien comprise ; réfutation des fausses idées qu'on se fait sur le Nirvana.

Philosophie générale des Etudiants Swedenborgiens libres. — *L'Aurore de la Vie*, par LECOMTE. — *Recherches sur l'Interne* (anonyme), article bien curieux que nous recommandons à la méditation des rédacteurs de la *Revue Spirite*.

La Tradition. — *Etudes diverses*.

Nous consacrerons une étude spéciale aux périodiques étrangers à partir du prochain numéro. Nous prions nos confrères qui désirent faire l'échange ou être analysés d'envoyer les journaux, 14, rue de Strasbourg, Paris, à la Direction de l'Initiation.

NOUVELLES DIVERSES

L'*Initiation* est heureuse d'annoncer à ses lecteurs l'entrée de trois nouveaux rédacteurs : *M. Lemerle*, ancien élève de l'école polytechnique; *Camille Chaigneau* l'écrivain spirite si justement estimé, et *M. Alexandro Dorado*, qui sera chargé de l'analyse de la presse espagnole à partir du mois prochain.

..

Nous nous faisons un plaisir de publier la lettre suivante :

Mon cher Papus,

Soyez donc assez aimable pour dire dans la prochaine *Initiation* que j'ai été la première, sinon la seule à rendre compte dans la presse parisienne de l'ouvrage *Phantasms of the Living* dont il va paraître une traduction réduite. J'y ai consacré dans la *Nouvelle Revue* du 15 mai 1889 un article très étudié, de dix pages, et j'ai le plaisir de voir que le Dr Richet dit dans sa préface des choses que j'avais dites moi-même dans cet article intitulé *Hallucinations et fantômes*. En le mentionnant vous ferez plaisir à Mme Adam, qui me l'avait spécialement demandé et à votre amie.

MARIE-ANNE DE BOVET.

*
*

Le *Journal du Magnétisme*, organe de la SOCIÉTÉ MAGNÉTIQUE DE FRANCE, paraît maintenant deux fois par mois. Le prix de l'abonnement est porté à 10 fr. par an pour toute l'union postale. Ce prix est remboursé en livres ou par les aimants du professeur H. DURVILLE.

A titre de PRIME EXCEPTIONNELLE, le *Journal du Magnétisme* sera encore donné gratuitement à tous nos nouveaux abonnés pendant la durée de leur abonnement,

Pour obtenir cette prime, envoyer sa quittance d'abonnement à la Librairie du Magnétisme, 23, rue Saint-Merri.

*
* *

AUGER FERRIER : *Jugements astronomiques sur les nati-
vités.* — Rarissime, un exemplaire relié, parfaitement
conservé, 40 fr. Librairie du Merveilleux.

VARIÉTÉS

TRAITEMENT DE LA TUBERCULOSE

Le professeur Trousseau prétendait arriver à la guérison rapide des affections de la poitrine, si on lui fournissait un bon appareil d'inhalations. Il est mort sans voir réaliser sa demande.

Lorsqu'un médecin veut agir sur le poumon par les procédés habituels, il doit faire une des deux choses suivantes :

1° Ou s'efforcer d'introduire dans le sang, grâce aux voies digestives ou à l'injection sous-cutanée, des substances médicamenteuses qui ne viendront agir sur le poumon qu'après avoir subi plusieurs transformations ;

2° Ou déposer sur le pharynx des substances aromatiques dont quelques parcelles seront entraînées, grâce à leur état gazeux, par la respiration.

Il est évident que si l'on peut agir sur le poumon comme on agit sur les mains malades, porter directement le baume sur la plaie sans aucun intermédiaire, on réalisera, au point de vue de la rapidité du traitement, de sérieuses réformes.

*
* *

Telle est l'idée qui a inspiré le directeur de la maison médicale, M. L. Encausse, dans la nouvelle installation qu'il vient de faire, 16, rue Rodier, à Paris.

Le salon où se fait le traitement des voies respiratoires contient une très grande table chargée d'appareils d'un type entièrement nouveau, construits d'après les nouveaux brevets de 1890, pris par l'inventeur.

Au milieu de cette table se dresse, tout étincelant dans son enveloppe de nickel, l'appareil destiné à fournir la vapeur à toute la salle. Cet appareil n'a pour but que de donner à la vapeur, qui arrive d'autre part, une pression absolument constante. C'est l'analogie des accumulateurs électriques pour l'électricité.

De cet appareil la vapeur se rend dans des récipients également nickelés d'où elle ne peut ressortir sans sa surcharge de médicaments. Sortie des récipients, elle gagne les « humateurs », petits appareils en forme de larges entonnoirs sur lesquels est placée la bouche du malade. Un système particulier permet à l'air expiré de ne jamais se mélanger au médicament inspiré.

Le traitement des poumons est ainsi direct. Les résultats étonnants obtenus depuis deux mois sont plus puissants que toutes les théories.

Déjà, en 1869, les rapports les plus élogieux furent adressés à l'Institut, à l'Académie de médecine et au Ministre de l'Intérieur sur le générateur de L. Encausse. Un nouveau travail est actuellement en préparation sur les nouveaux travaux de l'inventeur infatigable.

Outre les « humateurs », des vaporisateurs à haute pression permettent de traiter les maladies du pharynx, de la langue et de la bouche.

Mais le plus curieux de tous les nouveaux appareils, c'est sans contredit celui destiné au traitement de la phthisie par les humations d'alcool pur, additionné d'une substance qui est encore le secret de l'inventeur. L'alcool est un des plus puissants antiseptiques connus et a de plus l'avantage d'être admirablement supporté par le poumon sur lequel il vient s'appliquer directement.

Avant de formuler une conclusion quelconque, M. L. Encausse attend toujours le résultat de nombreuses expériences scientifiquement conduites. C'est ainsi que lorsqu'il affirma, en 1869, l'absorption cutanée des médicaments au moyen de son générateur, la Commission officielle nommée par le Ministre ne put que certifier du

tout au tout son affirmation en lui décernant des éloges bien mérités. Tout permet de croire qu'il en sera de même aujourd'hui.

On voit donc qu'il s'agit d'un travailleur « sérieux » dont les efforts ont été l'objet d'encouragements officiels. Aussi attendons-nous avec impatience le résultat de ses recherches sur l'amélioration de la phtisie.

(Extrait du journal *La Défense politique*.)

Voy. RABUTEAU, *Traité de Thérapeutique*, p. 10.

OUVRAGES REÇUS

M. DESBEAUX a su rendre attrayantes les données les plus techniques de la physique dans son ouvrage *la Physique populaire*. Ce que nous admirons surtout, c'est la disposition donnée au volume et la réaction contre la routine qui fait commencer tous les traités de ce genre par des données générales suivies, toujours par ordre, de l'étude de l'acoustique, de la chaleur, de la lumière, etc. L'auteur débute par les instruments les plus perfectionnés : phonographes et téléphones, et c'est à propos de leur construction et de la théorie de leur action qu'il passe en revue les données communes de la physique.

Le Fluide du Magnétiseur, précis des expériences du baron de Reichenbach sur ses propriétés physiques et physiologiques classées et annotées par le lieutenant-colonel DE ROCHAS D'AIGLUN, administrateur de l'École Polytechnique. 1 vol. in-8° ; prix : 5 fr. (*Compte rendu prochainement*.)

LIGUE NATIONALE**CONTRE L'ATHÉISME**

M. Franck, de l'Institut, président.

32, rue Ballu, 32, Paris

M

Fidèle au but de généreuse lutte et de salutaire propagande qu'elle se propose, la Ligue Nationale contre l'Athéisme vient de donner à son activité une organisation appropriée à la nature du mal qu'elle poursuit.

Elle a constitué dans son sein un corps de conférenciers choisis dans les rangs les plus élevés de l'Enseignement, du Barreau, de l'Administration et des Lettres.

Elle leur a confié la tâche de combattre successivement dans des conférences publiques, non seulement l'Athéisme, mais tous les systèmes qui y conduisent directement ou indirectement, à savoir : l'évolutionisme, le pessimisme, le déterminisme, le positivisme, le matérialisme, la morale indépendante, c'est-à-dire la morale sans Dieu.

La première de ces conférences, faite par le président de la Ligue, M. Ad. Franck, de l'Institut, aura lieu très prochainement, dans la salle de la Société de Géographie ; vous serez prié, par avis ultérieur, d'y assister.

Nous comptons aussi sur votre zèle et votre libéralité pour faciliter à la Ligue l'accomplissement de sa tâche morale, sociale et éminemment patriotique.

La Ligue n'a pas d'autres interprètes que les documents directement émanés d'elle ou publiés avec l'approbation de son comité directeur. Le journal *La Paix*

Sociale, distribué pendant quelque temps sous son patronage, lui est devenu complètement étranger.

Recevez, M. , l'assurance de notre considération distinguée.

Pour le Comité directeur, .

Le Président :

AD. FRANCK.

Paris, le 1^{er} février 1891.

Pour les adhésions et les versements, s'adresser à M. Juncker, Trésorier de la Ligue, 6, rue Boursault, Paris.



Le Gérant : ENCAUSSE.

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET C^{ie}, RUE DE LA PRÉFECTURE, 6.

AVANT-PROPOS

A Monsieur PAPUS, directeur de l'*Initiation*, auteur du *Traité méthodique de Science occulte*.

PRÉFACE DU TRAITÉ DE SCIENCE OCCULTE

MONSIEUR,

Avant de livrer au public votre *Traité méthodique de science occulte*, vous avez bien voulu le soumettre à mon jugement en me priant de vous dire ce que je pense de l'esprit général de ce livre et de celui de vos autres travaux à moi connus, dans le cas où vos opinions ne me paraîtraient pas contraires à l'idée que je me fais des conditions et des exigences de la science philosophique dans l'état actuel de la pensée humaine.

Je n'ai aucune raison de me refuser à la satisfaction de votre désir, pourvu que vous me permettiez de fixer avec précision les limites et l'intention dans lesquelles je me plais à vous l'accorder.

Je ne crois pas à l'existence d'une science occulte distincte par essence de la science ordinaire, affranchie des conditions imposées à celle-ci et qui devrait cependant être considérée comme l'origine, la source

et la base permanente de toutes nos connaissances. Cette idée, quoiqu'elle ait trouvé dans le passé et qu'elle compte encore dans le présent de nombreux partisans, est absolument irrationnelle, c'est-à-dire antiscientifique. C'est une pure idole dont le culte appartient aux temps fabuleux.

Mais si, sous le nom de science occulte, vous entendez parler des premiers efforts et des premières découvertes de la science, de ces découvertes qui reposent sur l'analogie plutôt que sur le raisonnement et sur l'analyse, qui ont été provoquées par l'intuition qu'a l'homme de l'ordre universel de la nature et par la similitude des lois de l'univers avec celles de sa propre pensée, je vous donne complètement raison. Ces lois dont nous parlons, étant toujours les mêmes, ont été soupçonnées et, si l'on peut parler ainsi, réclamées avant d'être démontrées. Puis la tradition s'en est emparée et les a transmises de siècle en siècle en son propre nom. C'est ainsi que la plus haute antiquité a possédé ces notions vraies de physique, d'astronomie, d'histoire naturelle, d'agriculture, de métallurgie, de mathématiques, d'architecture, de chimie même et de médecine. C'est ainsi, exemple mémorable entre tous, que les pythagoriciens ont reconnu la rotation de la terre et des autres planètes, non pas autour du soleil, mais autour d'un feu central.

Toutes les lois de la pensée, comme toutes les lois de la nature, existent à la fois, les unes dans la pensée, les autres dans l'univers, mais plus ou moins développées, plus ou moins claires et toujours unies,

toujours mêlées entre elles dans la proportion de la connaissance dont elles sont l'objet.

Ce qu'il faut répudier absolument, c'est une manière de comprendre le progrès qui tend à détruire l'unité de l'esprit humain et celle de l'humanité elle-même. C'est cette idée chère aux positivistes, soutenue comme un dogme par Auguste Comte, que l'esprit humain est d'abord absorbé tout entier par les conceptions théologiques, que de la théologie il passe à la métaphysique qui l'envahit à son tour et qu'enfin ce n'est que dans les temps modernes, sans doute à partir du xix^e siècle, qu'il s'élève à la possession et même à la notion de la science.

En réclamant en faveur de la science antique, en attestant les connaissances et l'expérience féconde des âges les plus reculés de notre espèce, vous avez, Monsieur, fait justice d'une des erreurs capitales du positivisme, d'une des prétentions les plus obstinées de l'esprit moderne. Je regrette seulement que, à titre de garants de la science de l'antiquité, vous citiez habituellement des écrivains dont l'érudition est plus aventureuse que solide.

Mais vous ne prenez pas seulement sous votre protection la science des anciens, vous croyez aussi à l'existence d'un sens caché, ou, pour me servir de votre langage, d'un sens ésotérique des faits, des textes vénérés des livres religieux et de la nature elle-même prise dans son ensemble et dans ses détails; en un mot, vous êtes un défenseur du mysticisme. Il faut que vous sachiez que je ne suis pas mystique quoique j'aie écrit le livre de la Kabbale. Mais le mysticisme

m'a toujours inspiré, dès mes premières années de réflexion, et m'inspire surtout aujourd'hui, dans un âge très avancé, le plus profond respect, j'oserai même dire un culte mêlé de tendresse. C'est qu'il est à mes yeux une protestation éloquente et absolument justifiée en principe contre tous les systèmes qui rétrécissent l'intelligence et font descendre l'âme de sa hauteur originelle. Ces systèmes, je n'ai pas besoin de les nommer, ils règnent presque en maîtres dans le temps où nous vivons, ils règnent principalement sur l'esprit de la jeunesse, qui, n'osant ni choisir entre eux, ni les admettre tous à la fois, parce qu'ils se contredisent, se trouve réduite à une sorte de nihilisme spéculatif. Heureusement que le cœur, dans ces nouvelles générations, vaut mieux que la tête et neutralise en partie les effets des mauvaises doctrines. Mais qu'est-ce que le cœur sinon une des formes, tout au moins un des élémens du mysticisme, c'est-à-dire le sentiment et les intuitions spontanées, jusqu'à un certain point irrésistibles de la conscience? « Dieu sensible au cœur » ; quel sens profond dans cette parole de Pascal ! C'est que, en effet, si Dieu ne nous touche pas, ne pénètre pas en nous, n'est pas le moteur secret de nos pensées et de nos actions, il n'est pas ce que la Bible appelle si bien le Dieu vivant. Il se réduit à une formule algébrique ou logique telle que l'Inconnaissable de Herbert Spencer, l'Inconscient de Hartmann ou même les Postulats de la raison pure inventés par Kant.

Cependant la protestation plus ou moins vague, plus ou moins flottante du sentiment contre l'athéisme,

le positivisme et le pessimisme me paraît insuffisante. On ne connaît pas Dieu, et si je puis parler ainsi, on ne le possède pas et l'on n'est pas possédé par lui tant qu'on ne va pas au fond des choses, dont il est non seulement l'auteur et le législateur, mais la suprême réalité, la dernière essence, dans lesquelles il réside et qu'il enveloppe en nous enveloppant nous-mêmes. C'est dans ces profondeurs que vous et vos collaborateurs de *l'Initiation*, en appelant à votre aide toutes les formes du mysticisme, celles de l'Orient comme celles de l'Occident, celles de l'Inde comme celles de l'Europe, vous aimez à vous abîmer ! Ces profondeurs ont leurs ténèbres et leurs dangers : je ne serais pas sincère si je vous disais que vous réussissez toujours à les éviter et que notamment la liberté humaine n'est jamais compromise avec vous ni les exigences de la vie et de la science proprement dite. Mais je préfère de beaucoup ces audacieuses spéculations à la myopie du positivisme, au néant de la science athée et au désespoir plus ou moins hypocrite du pessimisme. Elles sont à mes yeux comme un appel énergique au sérieux de la vie, au réveil du sens du divin. Elles me représentent un salutaire réulsif pour l'âme humaine engourdie, menacée de s'éteindre.

Je ne puis donc que vous engager, sous les réserves que je viens de faire, à persévérer dans la voie que vous parcourez avec tant d'ardeur, où malgré votre jeunesse vous avez déjà acquis tant d'autorité.

Mon intention est de vous y suivre avec un intérêt toujours croissant.

Ad. FRANCK.

Paris, le 12 février 1891.



PARTIE INITIATIQUE

LA LUMIÈRE ASTRALE ET L'OD

DE REICHEMBACH

La Science occulte se présente au premier abord comme constituée uniquement par une série d'affirmations plus ou moins logiques sur l'Homme, sur l'Univers et sur Dieu. Ces théories avancées sont, de plus, inconnues le plus souvent des contemporains.

La Science occulte ne saurait toutefois être séparée de la Science ordinaire, ainsi que le remarque si justement M. Ad. Franck dans sa lettre ci-jointe. En apparence l'occultisme diffère des connaissances courantes par sa conception de l'Univers et des forces qui y sont en action.

Quand nous disons *diffère* nous devrions dire *différait*; car chaque jour la Science en arrive à démontrer par la méthode expérimentale les données de l'éotérisme, contre lesquelles elle s'élevait avec tant d'ardeur la veille.

S'est-on assez moqué des alchimistes et de leurs rêveries ? Quatre éléments ! Quelle naïveté.

La chimie a pris naissance, montrant que les quatre éléments étaient des corps composés. De progrès en progrès on est parvenu à créer quatre *types* généraux constituant la tête de quatre séries générales : l'Hydrogène monoatomique, l'Oxygène di-atomique, l'Azote tri-atomique et le Carbone tétratomique.

On a repris depuis les livres des alchimistes et l'on a constaté ceci :

Les quatre éléments sont considérés par eux comme des *êtres*. Les propriétés de ces éléments sont les *fonctions* de ces êtres.

On a pris un de ces êtres, l'eau, on l'a *disséqué*, on a montré ces organes constituants : l'Oxygène et l'Hydrogène, qu'on a mis dans des bocalx séparés. On a fait l'*anatomie* du règne minéral, chose que les hermétistes n'avaient pas fait.

Mais quand, sous le nom de « Philosophie de la Chimie » on a voulu faire la *physiologie* de ce règne minéral... on a découvert que les alchimistes connaissaient parfaitement cette physiologie, qu'elle avait été la seule préoccupation de leurs grands maîtres.

Qui a fait surtout cette découverte ? M. Berthelot, un de nos plus prodigieux savants.

Il est ainsi pour tout. Il serait naïf de dénier à la Science actuelle ses progrès considérables dans l'analyse, dans le perfectionnement des appareils. Les Chinois connaissaient depuis de longs siècles la poudre, la boussole, mais ils n'ont rien *perfectionné*. La Science actuelle peut être considérée vis-à-vis de la

Science occulte, comme un ingénieur européen vis-à-vis d'un ingénieur chinois.

Celui-ci connaît des forces, des appareils que *ne connaît pas encore* celui-là; mais, du jour où l'Européen découvre un instrument, le génie analytique de l'Occidental s'empare de cette découverte et la conduit à des résultats inconnus du Chinois et souvent, si nous en croyons les dernières guerres, nuisibles pour lui.

Le but de la Science occulte ne doit plus être de garder ses secrets, conduite digne d'un autre âge; mais de les livrer sans crainte aux adeptes de la Science expérimentale et, par cette alliance, de créer un ensemble de connaissances vraiment synthétique.

Les alchimistes parlent, dans tous leurs traités, d'un *feu* qui ne brûle pas, d'un *feu humide*. Ils insistent bien pour qu'on ne croie pas que ce feu est fait avec du bois ou du charbon ou toute autre substance qui brûle.

Les maîtres en philosophie hermétique, initiés à la Kabbale, disent que ce feu est répandu entre les astres et vient animer tous les êtres vivants; ils l'appellent AOUR (le véritable OR des alchimistes) et prétendent qu'il se manifeste sous deux polarisations :

La polarisation positive ou OD.

La polarisation négative ou OB.

Martinez Pasqualis et Saint-Martin ont désigné ce

feu sous le nom de *Lumière astrale*, terme employé depuis par Éliphas Lévi.



Cette question de la *Lumière astrale* est capitale en occultisme. Aussi nous permettra-t-on d'insister un peu sur ce point.

Afin de ne pas nous embrouiller, prenons la définition donnée par la *Table d'émeraude d'Hermès*, document auquel on ne peut refuser une grande antiquité, qu'on en place l'origine au second siècle avant notre ère, ou dans la civilisation primitive de l'Égypte.

LE SOLEIL EN EST LE PÈRE, LA LUNE EN EST LA MÈRE,
LE VENT L'A PORTÉ DANS SON VENTRE, LA TERRE EST SA
NOURRICE ; LE PÈRE DE TOUT, LE THÉLÈME DE TOUT LE
MONDE EST ICI.

Pour bien comprendre cette génération de la Lumière astrale, nous allons essayer de procéder le plus logiquement possible.

Le véritable *Athanor*, c'est l'homme. En lui gît cette force universelle qui se trouve partout où il se trouve (*Le Thélème de tout le monde est ici*). Si votre médecin, sceptique, vous demande où est condensée cette force, vous pouvez lui répondre sans crainte : « Dans les ganglions de mon grand sympathique. » C'est elle aussi qui circule dans tout mon être portée par les globules sanguins.

Mais d'où vient-elle ?

L'organe est baigné par le sang ; le sang contient deux principes, l'un visible : la substance ; l'autre *invisible*, occulte : la force, la vie.

L'organe puise sa vie dans le sang. Mais l'homme, où puise-t-il la sienne ?

Dans quelque chose où il est baigné aussj, dans l'*air atmosphérique*.

L'air est pour l'Homme ce que le sang est pour les organes; l'air contient, invisible, le principe de la vie (*le vent l'a porté dans son ventre*).

L'air baigne tous les êtres situés à la surface de la Terre. L'air agit pour ces êtres comme le sang pour les organes. *L'air est le sang de la Terre*. Mais le sang tire son principe dynamique d'un autre milieu; pour la Terre comme pour l'Homme il doit y avoir un élément différent, générateur de la force contenue dans celui-ci.

L'air, comme certaines forces physiques connues ici-bas, est un produit de la Terre, comme le sang, matériellement parlant, est un produit de l'Homme. A ceux qui douteraient de ce fait, encore inconnu de la science, nous montrerons que les hautes montagnes, même sous l'équateur, c'est-à-dire les endroits de la Terre les plus *rapprochés* du Soleil, sont couvertes de neige. A mesure qu'on monte vers le soleil le froid augmente, à mesure qu'on descend dans la Terre la chaleur augmente. Faut-il être grand clerc pour voir que la chaleur est produite par la Terre et non *par le Soleil*, remarquez que je me garde bien de dire *sans le Soleil*. Il en est de même de l'atmosphère terrestre qui ne dépasse pas sa nourrice de quelques lieues en hauteur (*la Terre est sa nourrice*).

Si l'air baigne la Terre, comme le sang baigne les organes, quelque autre chose doit envelopper la

Terre, comme l'air enveloppe l'homme. Et de même que l'air qui entoure l'homme est le centre commun où tous les êtres de la Terre puisent les forces diverses qui leur sont nécessaires, de même ce quelque chose doit entourer tous les êtres semblables à la Terre, c'est-à-dire les astres. Ce quelque chose, c'est la *Lumière solaire* dans laquelle baignent tous les astres de notre système et d'où ils tirent leurs forces.

Le Soleil est donc l'origine réelle de cette force répandue partout dans le Monde.

Le Soleil en est le Père.

Cette force solaire vient baigner la Terre qui la transforme en air atmosphérique.

La Terre est sa nourrice.

Cet air atmosphérique est le milieu nourricier où puisent tous les êtres de la Terre qui respirent.

Le Vent l'a porté dans son ventre.

C'est le Père de tout.

Cet air respiré par l'homme vient vivifier le milieu intérieur et renouvelle *la vie*.

Le Soleil est donc bien le Père de la Vie humaine ; mais on sait à la suite de quelles transformations :

Le Thélème de tout est ici.

..

Mais j'ai oublié la *Lune*.

J'ai gardé cette action pour la fin, car c'est une des plus curieuses que nous puissions déterminer.

Elle a rapport à la fonction occulte des satellites, que je voulais ne révéler que dans le « *Traité* » ; mais l'occasion se présente et, ma foi, je ne m'y soustrairai pas.

Dans l'homme (1) deux systèmes nerveux existent, agissant séparément : Le système de la conscience et celui de l'inconscient inférieur.

Quand nous dormons, le système de l'inconscient reste éveillé et dirige la marche de notre cœur, règle notre respiration, préside aux sécrétions diverses, répare les organes usés et fait croître ceux qui doivent grandir.

Ainsi quand un enfant grandit, c'est le système de l'inconscient qui agit, de même que quand une de nos dents pousse.

Mais ce système, où prend-il la force nécessaire à son action ?

Dans le système nerveux conscient d'une part, dans le sang d'autre part (les racines du grand sympathique prennent presque exclusivement leur origine dans la moelle antérieure). Ce système est donc un *reflet* du premier, une sorte de centre d'accumulation et de réserve chargé de présider à la *croissance*.

Tel est le rôle de la Lune par rapport à la Terre. Entrant en action quand l'influence du Soleil cesse de se faire sentir, la Lune est l'organe de condensation des forces végétatives ; c'est de là que descend le courant d'*involution*, c'est la porte qui conduit à l'incarnation sur Terre.

La Lune préside à la croissance de tout ce qui pousse sur notre planète. C'est le ganglion du grand sympathique de notre système, c'est elle qui condense, qui préside à la croissance, à l'embryonnant

(1) Il faut toujours expliquer la Nature par l'Homme et non l'Homme par la Nature (*L. Cl. de Saint-Martin*).

des forces solaires; c'est la *Mère*; aussi Hermès dit-il :

La Lune en est la Mère.

On voit par cette considération comment on peut déduire l'activité vitale d'une planète du nombre de ses satellites.

Telle est l'origine de la Lumière astrale.

Telles en sont les grandes spécifications.

∴

Revenons à l'homme.

La Science expérimentale, avons-nous dit, vient prouver et développer les affirmations faites par l'éso-térisme.

M. Berthelot a montré cela pour l'alchimie. Un autre savant, *M. le colonel de Rochas*, s'est acquis une réputation justement méritée en reprenant et en développant les études faites sur la Lumière astrale fixée dans l'homme.

Dès longtemps les Kabbalistes enseignaient que cette force, condensée dans l'homme, irradiait incessamment autour de lui et pouvait être perçue dans des conditions spéciales. Cette idée de l'*aura* magnétique a été exposée par Paracelse comme base de sa théorie des sympathies et des antipathies.

Mais c'était là en somme, une de ces affirmations dont sont coutumiers ces bons occultistes et rien ne pouvait en démontrer la valeur scientifique.

Vers 1853 un docteur en philosophie viennois, le baron *de Reichembach* entreprit une série d'expériences dans le but de vérifier l'existence de cette force fluïdique à laquelle il donna le nom d'*Od*. Je ne sais

si Reichembach dit quelque part où il a pris ce nom ; mais il est curieux de constater qu'il répond au mot hébreu qui désigne une des polarisations de l'AOUR.

Reichembach fit une série d'expériences admirablement bien conduites ; mais ces travaux n'eurent guère de retentissement ; à peine pouvons-nous citer en France *Ragon* qui résuma la théorie de l'od à la fin de son « initiation hermétique » et *Cahagnet* qui traduisit en l'abîmant un fragment de l'ouvrage original.

Il fallait donc rendre à Reichembach la justice qui lui était due en vérifiant au besoin ses expériences. C'est là l'œuvre entreprise et menée à bonne fin par le colonel de Rochas qui vient de publier un premier travail à ce sujet (1).

Nos lecteurs connaissent déjà M. de Rochas et ses nombreux travaux. Son ouvrage sur *les Forces non définies* l'a de suite classé parmi nos savants aux idées les plus larges, ses études sur *les États profonds de l'hypnose* dénotent un expérimentateur du premier ordre, enfin ses recherches sur la *Science de l'antiquité*, les *Théories chimiques au XVII^e siècle*, le *Phonographe au XVII^e siècle* et les *Rêveries scientifiques* nous révèlent une érudition du meilleur aloi.

Dans l'ouvrage qui vient de voir le jour, la personnalité de M. de Rochas n'apparaît que dans quelques notes, fort intéressantes du reste. Mais nous allons aire une horrible trahison en révélant à nos lecteurs que les expériences de Reichembach ont été répétées ;

(1) *Le fluide des Magnétiseurs*. Précis des expériences du baron de Reichembach sur ses propriétés physiques et physiologiques, classées et annotées par le lieutenant colonel de Rochas d'Aiglun, administrateur de l'École polytechnique. 1 vol. in-8. Prix : 4 fr.



la plupart du temps avec plein succès, par notre auteur.

En quoi consistent essentiellement ces expériences ?

Placer des sujets sensitifs dans un état spécial, ou dans des milieux particuliers, de manière à permettre à ces sujets de décrire les lueurs, les couleurs, les effluves qui s'échappent de divers objets et surtout du corps humain.

Nous reproduisons en frontispice une des planches insérées dans le volume de Reichembach (p. 153). Cette image montre, dessinées par un voyant, les lueurs qui sortent des aimants, de cristaux divers, d'une main et d'une tête. Pour un occultiste c'est une description du plan astral, pour un profane c'est le résultat d'états névropathiques spéciaux.

Mais à propos de ces fluides, comme à propos de phénomènes spirites, les affirmations des médiums sont loin de valoir les empreintes enregistrées par des appareils mécaniques. Reichembach avait recherché des preuves de ce genre et était parvenu à en obtenir : la lumière de l'aimant impressionnait après une longue pause, le chlorure d'argent.

M. de Rochas est parvenu à un résultat encore plus beau. Il a pu photographier ce que nous appelons l'*image astrale* d'un minéral. Il serait indélicat de ma part d'en dire davantage, voulant laisser toute liberté à ce sujet au consciencieux expérimentateur. Ainsi ce domaine de « l'Astral » commence à s'éclaircir de par la science expérimentale. Les travaux de Reichembach ne s'intéressent qu'au côté physique de la question. Tout le côté psychique, celui qui a rapport aux élémentals, à la fusion des élémentals et

des idées des hommes pour constituer des êtres à vitalité éphémère, à l'action des élémentaires sur les vivants, tout ce domaine inexploré n'a été abordé encore avec méthode que par les travaux de Carl du Prel en Allemagne. C'est là un champ d'études ouvert à tous les chercheurs. Les expériences sur le fluide se multiplient du reste suffisamment. Je tiens à remercier particulièrement M. de Rochas de la mention qu'il a faite de *l'Initiation* à propos des études de MM. Horace Pelletier, V. Fernandez, Yvon le Loup et Louis Fayard (p. 159).

Les encouragements venus de la part d'esprits aussi éminents que M. Ad. Franck ou M. de Rochas suffisent amplement à nous montrer que nous sommes dans la bonne voie et qu'une œuvre sérieuse répond mieux que toutes les discussions aux attaques de ceux « qui sifflent bien, mais ne chantent pas », suivant la juste remarque du fabuliste.

PAPUS.

Jeanne d'Arc victorieuse ⁽¹⁾

PAR SAINT-YVES D'ALVEYDRE

Les lecteurs de *l'Initiation* connaissent déjà cette dernière œuvre du marquis de Saint-Yves; ceux qui

(1) 1 vol. in-8, à la Librairie du Merveilleux.

n'ont pas encore eu le plaisir de la lire en ont du moins l'idée par la critique animée de notre cher directeur (voir le n° 11 d'août 1890). Il ne s'agit donc pas ici d'une appréciation qui n'est plus à faire, mais seulement d'un bref commentaire cherchant à refléter en les rassemblant les principaux enseignements plus ou moins dévoilés dans ce livre si rempli.

Bien que ce ne soit ni comme œuvre littéraire ni comme œuvre sociale que nous ayons à envisager cette « épopée nationale destinée à retracer la vocation « céleste de la prophétesse, et la mission terrestre de « l'héroïne », il va falloir cependant la suivre dans sa triplicité pour en faire ressortir l'ésotérisme, car elle en est entièrement pénétrée, dans le choix du sujet comme dans la forme, dans les théories générales comme dans les détails de l'exécution.

Une épopée ! à la fin du XIX^e siècle ! Voilà qui peut paraître au moins hardi. Étudiez-la comme elle le mérite, et vous y reconnaîtrez bientôt le couronnement logique, harmonieux de l'œuvre entreprise par le marquis de Saint-Yves : après avoir relié, par la chaîne d'abord restaurée de la tradition la plus antique, les progrès d'un avenir idéal aux réalités du passé, après nous avoir montré tout ce que le christianisme offre de promesses et de réalisations à l'activité positive de notre siècle ; après nous avoir révélé par l'histoire ésotérique la forme sociale propre au cycle que rempliront nos neveux, il était naturel que M. de Saint-Yves profitât de l'attention sympathique du public pour nous faire entrevoir encore l'art, réveillé jusque dans son âme au souffle vivifiant de la science religieuse.

On va voir avec quel talent cette belle tâche a été remplie.

Toute grande épopée, dit Renan, sort d'une mythologie. Celle-ci se fonde sur la tradition universelle; à la lumière du christianisme ésotérique, à travers la poétique enveloppe de toutes les mythologies synthétisées dans l'Église universelle, elle nous en fait apparaître la métaphysique la plus nette et la plus grandiose que le génie humain ait jamais conçue.

« La seule épopée possible de nos jours, a dit encore Lamartine, est la sublime association de la vérité et de la poésie, le chant communicatif de l'âme au lieu du chant déclamatoire de l'imagination. » Celle-ci est vraie jusqu'à la rigueur scientifique, soit dans les principes qui l'animent, soit dans les faits historiques qu'elle retrace. Son merveilleux, tout moderne, est bien et dûment constaté dans toutes les règles positives que peut requérir notre exigeante critique.

Elle ne nous dit pas seulement la délivrance providentielle d'un peuple appelé par la suite à de plus hautes destinées, ou la première éclosion des principes qui doivent le faire le réalisateur de la pensée chrétienne : l'armée populaire et la Patrie, premiers germes de la Fraternité; montant plus haut encore, le poème de *Jeanne d'Arc victorieuse* nous fait assister à la lutte éternelle du Bien et du Mal, éclairée à la lumière supérieure qui resplendit dans toutes les épopées célèbres, à savoir la Rédemption par les Messies de l'homme égaré dans son libre arbitre.

Cette œuvre remplit donc rigoureusement tous les caractères que les règles classiques imposent à son

genre, sans contrarier les exigences de notre siècle positif. Aussi rassemble-t-elle toutes les classes distinguées dans les poèmes épiques : Épopée philosophique, cosmogonique, théogonique, religieuse par conséquent, elle est en même temps héroïque et conforme à l'histoire. Je me trompe, il est un genre qui lui manque, c'est celui héroï-comique ; son sujet le rappelle cependant, en nous fournissant la plus belle revanche que pût désirer la France pour racheter à la fois l'infâme tentative de viol posthume de la *Pucelle*, et les fadeurs postiches de la *Henriade* !

En un mot, c'est ici l'*Epopée Sacrée*, et, même comme telle, elle se caractérise spécialement par une particularité qui la fait toute moderne, c'est qu'elle nous récite les exploits non d'un héros, mais d'une femme, d'un Messie guerrier et féminin !

Toutefois la portée de ce poème n'apparaît pas sans quelque réflexion, bien que l'auteur nous ait mis à même de l'apprécier et dans une préface écrite avec cette ampleur dont il a le secret et dans les sommaires de chaque chant qui constituent un véritable cours d'ésotérisme.

Examinons-le donc attentivement.

*
*
*

Voyons d'abord la forme :

Jeanne d'Arc victorieuse est écrite en vers.

On a dit et répété que la poésie est la langue des peuples enfants, qu'elle ne convient pas à la maturité de la science. Ce jugement est à peu près aussi fondé que l'appréciation des génies classiques par tout ado-

lescent échappé des bancs du collège ; tous deux ont la même origine. La vérité est que la poésie est le langage des enseignements primordiaux, des *Principes*. La raison en est que sa concision harmonieuse n'est qu'un effort vers la simplicité vibrante du *Verbe* auquel elle aspire et par le Nombre et par la puissance du Symbolisme.

C'est parce que la poésie est la langue sacrée qu'elle domine à l'enfance des peuples, car la Religion est, de par la loi naturelle, leur première tutrice. Elle s'efface à l'âge où les peuples condamnés aux efforts réalistes de la maturité se plongent dans les labyrinthes de l'analyse ; mais toutes fois qu'il leur est possible de revenir aux grandeurs de la synthèse, toutes les fois que le sublime reparaît dans l'Univers, fût-ce à travers tous les méandres de la science la plus rigoureuse, la langue sacrée reparaît avec lui, et s'impose.

Jeanne d'Arc victorieuse est donc écrite en vers et de plus en vers libres, mais astreints à des formes qui, loin d'en faire une licence, prêtent à ce poème une animation toute particulière. Les combinaisons rythmiques variées avec un art où le musicien se révèle, mais uniformes dans chaque chant, s'encadrent en outre dans la symétrie de strophes plus ou moins rapides. Par ce moyen, le langage revêtu de modifications mélodieuses, mais soumis aux cadences de l'harmonie, s'anime de toutes les émotions du Verbe vivant sans rien perdre de la majesté qui lui convient.

Sans nous étendre davantage sur ce détail littéraire, signalons encore l'artifice, inspiré de l'occulte,

qui consiste à opposer les chants propres au mode céleste à ceux où parlent les Esprits rebelles, au moyen de rythmes analogues, mais exactement inverses. Comparez par exemple le xvii^e chant (*Jeanne d'Arc à la cour*), avec le xvi^e (*Satan chez le Dauphin*) ou le xix^e avec le xviii^e, ou ceux xx^e et xxi^e.

La forme de cette épopée offre encore une autre particularité fort intéressante à notre point de vue ; c'est la disposition de ses 25 chapitres. Papus l'a signalé déjà, d'après l'auteur lui-même (1) ; ils correspondent aux 25 lettres de l'alphabet, lesquelles sont à la fois « 25 anges du verbe (indiqués par leurs noms), 25 « arcanes de la Parole, et 25 mystères de nombres ». C'est dire en termes couverts que les lames du Tarot ont servi de guide à la suite du récit, tant par leur ordre général (le Nombre) que par leur symbolisme spécial (la Parole) (2).

La place manque pour montrer autrement que par une rapide vue d'ensemble cette concordance que le lecteur retrouvera du reste aisément. Signalons seulement la lame IX, symbole de la Prudence en face des mystères de l'Infini et du fluide astral, avec le chapitre XI, *les Voix* de tous ordres qui viennent éclairer et encourager Jeanne anxieuse.

La lame XIII, *la Mort*, avec le chapitre XIII, *Orléans sans Jeanne*, où se prépare l'agonie dernière de la France, et avec elle la délivrance, l'entrée dans

(1) Voir le n^o 11 d'août 1890 de *l'Initiation*, p. 398.

(2) Voir le *Tarot*, par Papus, et le rapprocher des sommaires de chapitres de Jeanne d'Arc en ayant soin de rassembler les chapitres 21 à 24 comme représentant dans leur série la lame O du tarot.

la vie nouvelle, le nœud du drame gigantesque dépeint dans cette épopée.

Puis la série alternante des lames :

XIV (les 2 fluides), et XV, Typhon ;

XVI, la Tour foudroyée et XVII, l'Etoile flamboyante ;

XVIII, la Lune ; XIX, le Soleil ; avec les alternatives de succès du Bien et du Mal dites par les chakras ;

XIV, Ordres de l'archange, et XV, Jeanne à Fierbois (les partis chez le roi, tentative d'assassinat) ;

XVI, Satan chez le Dauphin, et XVII, Jeanne à la Cour ;

XVIII, Sagesse Mondaine, et XIX, Jeanne au Conseil, triomphante de toutes les résistances.

Voyez surtout la marche d'ensemble :

Dans le Tarot les lames I à XIII nous disent l'involution de l'Esprit jusqu'au fond de la matière où règne la mort ; celles XIV à XIX nous peignent l'action de l'Esprit en lutte dans la matière pour la dissoudre et la subtiliser ; les lames XX et XXI sont le symbole du triomphe de l'Esprit ; le O enfin nous représente la réalisation terrestre immédiate et les créatures qu'elle abandonne sur le monde planétaire pour les travaux futurs de l'humanité.

Dans le poème, le marquis de Saint-Yves nous dit lui-même les grandes lignes de son récit :

Du Ciel à Domrémy (chants I à XIII) ;

De Domrémy à Orléans (chants XIV à XIX) ;

D'Orléans à Reims (chants XX et XXV).

Le O, produit terrestre, est représenté par le qua-

ternaire réalisateur des chapitres XXI à XXIV, qui racontent les exploits guerriers de l'héroïne, l'accomplissement matériel de sa mission, suivie de la réaction terrestre du Destin, point de contact de la Providence et de la liberté humaine (chapitre XXIV, *Dieu et Satan à Reims*).

Et quel superbe commentaire de la XXI^e lame (couronne des Mages) que ce XXV^e chapitre où Jeanne reçoit la bénédiction des trois Églises du Verbe, synthèse sublime de toutes les pensées humaines dans l'unité de la Pensée divine, solution majestueuse de la Fraternité terrestre !

Il faudrait maintenant suivre ce parallèle dans les subdivisions trinitaires du poème, mais laissons-en le plaisir au lecteur, et passons aux remarques principales que suggère le choix même du sujet.

∴

L'étonnante figure de la Pucelle se dresse simple et majestueuse au seuil de nos temps modernes comme un sphynx vivant qui semble en défier l'esprit critique. La religion, l'art, la science, épuisent inutilement leurs efforts pour l'interpréter. Ni les hypothèses avilissantes de la science matérialiste, ni le ressort patriotique que veut lui attribuer la philosophie prudhommesque, ni les hésitations de l'Église catholique qui cherche à béatifier celle qu'elle a fait brûler, n'ont pu justifier encore les merveilleux étonnements que l'art ne réussit pas à traduire. Il y faut la vaste synthèse et les clartés lumineuses de l'ésotérisme dont Jeanne venait, en des circonstances exceptionnelles,

révéler les mystères en les réalisant. « La Sainte
 « vivait double, grâce à sa pureté ; au ciel, dans les
 « mystères ; sur terre, dans leur témoignage... La
 « Poésie sacrée doit respecter ces deux vies et les faire
 « revivre telles qu'elles vécurent en elle, l'une dans
 « l'autre. »

C'est ainsi que l'auteur justifie et le plan et le choix de son sujet. On reconnaît la profondeur de cette pensée qui a su, en toute occasion, pénétrer du premier élan au cœur, au centre vivant de tous les mystères, afin de les forcer à se révéler : par Moïse dans la *Mission des Juifs*, par les Templiers dans la *Mission de la France*, par Jeanne d'Arc pour nous rendre la poésie sacrée avec la science religieuse.

Dans l'ordre politique, Jeanne crée le patriotisme et l'armée démocratique, tout en sauvant par l'un et par l'autre la France que l'anarchie féodale laissait périr en son berceau.

Dans l'ordre social, elle couronne les miracles de sa stratégie et de sa bravoure en remettant, au nom du *Dieu* qui l'inspire, entre les mains du *Roi* sacré sous sa bannière, le *Peuple* qu'elle vient d'élever à la vie nationale, premier degré de la vie universelle. Elle fonde ainsi la hiérarchie synarchique au sein même de l'anarchie la plus complète.

Au point de vue religieux, sa Sainte Magie se révèle à chaque instant :

Son réveil de prêtresse à douze ans ! quel mystère !
 Ses voix, quels appels éclatants !
 Prophétesse à la cour ! à Poitiers ! quels oracles !
 Thaumaturge de Blois jusqu'à Reims ! quels miracles !

Et cependant on ne voit rien en elle des efforts sur-humains de nos initiés ; l'Invisible est son élément. Elle vient sur la terre en missionnaire céleste pour arracher aux mains implacables du Destin un peuple égaré dont la tâche n'est pas accomplie et dont les erreurs intéressent l'Humanité tout entière.

Comment, dans quelle mesure, par le ministère de quels êtres supérieurs, en vertu de quelles lois sublimes cette intervention devait-elle s'accomplir ? c'est ce qu'il faut faire ressortir des enseignements de cette épopée gigantesque, et comprendre cette exclamation de son début :

Quelle Terre, quel Ciel Jeanne d'Arc nous révèle !
Tout l'avenir du Monde est dans la Foi nouvelle
De cet Ange des chevaliers !

..

La particularité qui donne sa grandeur à ce poème épique, récit rigoureusement historique de faits merveilleux, c'est qu'il nous fait entrevoir les principes transcendants dont ces événements sont l'expression. C'est dans ce but, nullement en vue d'une fiction poétique devenue banale, que l'action se passe en grande partie dans les sphères de l'Invisible. C'est par là que, selon l'expression de l'auteur, cette épopée, en dépeignant la sainte héroïne dans la totalité de sa vérité vivante, « n'est plus seulement une œuvre d'art, elle « est une *Incantation*. Il a fallu que le poète ne voie « pas seulement dans les mystères un ressort d'art, « mais le Verbe vivant de sa parole, le Divin, et qu'il « s'en embrase pour embraser. »

Ce Divin apparaît par un ensemble de doctrines que les œuvres antérieures du marquis de Saint-Yves ne présentaient pas aussi ouvertement : les rapports du terrestre et du supraterrestre, la hiérarchie des êtres célestes, l'influence providentielle dans la vie des nations.

A ce point de vue, *Jeanne d'Arc victorieuse* est comme un intermédiaire entre la *Mission des Juifs*, livre des principes suprêmes, et la *Mission des Souverains avec la France vraie*, livres de démonstrations et de réalisations sociales. Son enseignement principal est dans la nature et la vie des Êtres invisibles qui relie l'homme à Dieu, des Anges.

F. CH. BARLET.

(A suivre.)





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

L'ERREUR LATINE (1)

A LA MÉMOIRE
DU REGRETTÉ SÉNONAIS ÉDOUARD CHARTON.

I

Une controverse instructive se poursuit depuis longtemps sur l'enseignement du latin ; cette question ne présente pas seulement un caractère pédagogique, elle est encore d'intérêt social, et l'avenir même de notre pays dépend de sa solution. Des publicistes de toutes les opinions sont tout d'abord entrés en lice ; puis, à leur tour, des philosophes sont descendus dans cette arène d'un nouveau genre. Ne nous en plaignons pas, le débat y a gagné de s'élargir de plus en plus, et la querelle, en somme, aura soulevé dans les esprits une agitation féconde.

C'est en France que les coups les plus rudes ont été

(1) L'ouvrage de M. Lefort est, à notre avis, si important à connaître pour nos lecteurs que nous avons pris la liberté d'en demander la reproduction à l'auteur. Nous le remercions d'avoir accédé si gracieusement à notre désir.

portés à l'enseignement classique; on se souvient du succès qu'a remporté M. Frary. C'est également en France que le latin a trouvé ses plus convaincus défenseurs. L'un d'eux, philosophe éminent, définit aujourd'hui le point important du débat (1); on ne peut qu'admirer la sûreté de ses déductions quand il montre l'erreur commise en ce sujet par l'Ecole anglaise: Herbert Spencer croit que dans le choix des objets d'étude on ne doit se régler que sur l'évolution humaine. « Si tel doit être le but idéal auquel tend l'éducation, répond M. Fouillée, il ne faut pas oublier qu'entre l'Individu et l'Humanité il y a la Patrie. L'homme est lié à une double [fatalité physiologique et psychologique; dans le milieu social, il développe les énergies qu'il a héritées et les transforme en équivalents d'ordre supérieur; et, comme il a à la fois une vie individuelle et collective, l'évolution individuelle doit être en conformité avec l'évolution nationale. » On ne saurait mieux dire.

Sur ce terrain, M. Fouillée doit réunir tous les suffrages, et beaucoup de bons esprits trouveront qu'il n'a pas tort non plus, quand il nous met en garde contre les conséquences d'un enseignement utilitaire, si celui-ci venait à prendre la place de notre système d'éducation libérale, car il importe de faire de nos enfants des hommes, avant d'en faire des gens de métiers. Dressés au rôle étroit de producteurs, absorbés par leur seule tâche professionnelle, que deviendraient, au milieu d'une société ne relevant plus que

(1) A. Fouillée, voir *Revue des Deux-Mondes*, du 15 août 1890 à décembre.

des appétits matériels, ceux que leurs aspirations désintéressées font les plus puissants ouvriers du progrès ? Que deviendrait la société elle-même ?

Mais ce n'est pas là tout le profit qu'on peut retirer de la clairvoyante étude de M. Fouillée. Celui-ci met encore en évidence un point capital lorsqu'il fait remarquer, au sujet de l'évolution des sociétés, qu'il y a concurrence entre le passé, le présent et l'avenir, et que le problème de l'éducation consiste proprement à concilier ces trois points de vue dans la « préparation de l'Idéal de l'Humanité future. »

Ce sont là de très judicieux aperçus qui ne sauraient manquer d'être accueillis dans notre société démocratique et progressiste. Arrivé à cette hauteur, le débat ne doit plus en descendre ; la discussion doit porter désormais sur ce qu'il convient de faire pour pressentir cet idéal. Notre philosophe nous met encore sur la voie : la préparation de l'avenir devra se modeler sur la conscience que nous avons de nos idées héritées et de nos aptitudes de race.

En résumé, la synthèse historique nationale doit nous éclairer sur le sens de notre progression et, par conséquent, sur l'éducation la plus capable de favoriser notre ascension vers le but idéal qu'elle indique. Il nous semble évident, en effet, que si nous étudions notre patrie dans le plus profond du passé, pour bien connaître ses origines, ses éléments générateurs, et suivre sa formation, aux prises avec les vicissitudes séculaires ; si nous analysons ses *courbes*, dirait un mathématicien, et si nous appliquons à cet examen la parfaite méthode qu'il exige, il est évident, disons-

nous, que nous trouverons des clartés sur le sens et l'amplitude de notre évolution prochaine.

Mais l'histoire telle qu'elle est enseignée pourra-t-elle nous rendre ce service ? ou faudra-t-il compléter, rectifier même, les indications que nous donnent nos traités historiques ? Voilà ce qu'il convient d'examiner d'abord, et c'est ici que nous nous séparons à regret des conséquences tirées par M. Fouillée de ses excellentes prémisses ; il a cru, tant est général le préjugé que nous venons combattre, que la question se trouvait résolue par les idées courantes ; après un magnifique essor, il tombe dans le champ des opinions banales en posant en axiome que nous sommes des *néo-latins* et que, par suite, l'étude du latin est un facteur nécessaire de notre éducation *nationale*.

Nous voudrions, en ces courtes pages, appeler l'attention sur cette expression de « races néo-latines » qu'on emploie de nos jours couramment et fort à la légère ; elle est vague et prête à de dangereuses équivoques sur lesquelles le temps est venu de s'expliquer.

II

C'est surtout depuis 1858 que la croyance à la consanguinité de la France, de l'Espagne et de l'Italie a fait fortune... chez nous. Il semble bien, après trente ans d'une expérience assez décevante, qu'elle aurait mérité de perdre quelque peu de sa faveur ; on le constate, en effet, sur le terrain de l'action politique où l'on est contraint, et pour cause, à y regarder de plus près ; mais dans le monde enseignant, dans le monde ad-

ministratif et même dans les milieux artistiques et savants, on est, en France, beaucoup plus qu'on ne saurait croire, conservateurs de ces étiquettes vaines et commodes qui ont, du moins, le mérite d'épargner les efforts d'attention. Les conceptions précises ne trouvent pas toujours la formule qui facilite et qui généralise leur acception; et, le plus souvent, on s'accommode d'une opinion *reçue*, même quand elle est déjà reconnue fautive. Au point de vue de l'ethnologie, la notion de « races latines » n'a vraiment aucun sens : il n'y a pas de races latines. Le Latium n'a pas été le berceau d'une race, mais seulement le point de contact, le champ de bataille de races à aptitudes contraires ou différentes. Soutiendra-t-on que cette désignation est plus vraie au sens de l'évolution morale; que, nourris des lettres et de la civilisation des Latins, par l'effet d'un redressement de nous-mêmes et par l'acquisition de leurs qualités spécifiques, nous serions devenus leurs héritiers directs? Nous n'y souscrirons pas. Ce n'est qu'un préjugé fort dangereux, contredit par les indications les plus certaines des traditions, de la philologie (1) et de l'histoire. A ce dernier point de vue, nous aurons les preuves que ce préjugé fautive notre sentiment national, que non seulement il amoindrit chez nous l'idée de patrie, mais encore qu'il a conduit notre pays à une progression irrationnelle contraire à ses instincts de race.

(1) PHILOLOGIE. — Parce que la plupart des mots de notre langue ont un radical latin, on a grand tort de conclure inconsidérément qu'elle est latine. Sa structure, son génie sont en opposition avec la structure et le génie du latin. Les caractères de race se reflètent dans l'instrument de la pensée: le langage.

L'usage presque exclusif du latin comme instrument d'éducation nous a depuis longtemps donné le change sur notre vraie nature. Les *latinisants* ont constitué une sorte d'Église dans l'État. Un concours de circonstances favorables, le monopole de l'instruction resté pendant de longs siècles entre les mains de ces spécialistes, l'histoire écrite par eux, pour une caste conquérante, tout a contribué trop longtemps à nous tromper sur nous-mêmes. Il n'a plus été tenu compte de nos vrais facteurs nationaux, de nos idées de race indéfectibles, les plus importantes et les plus générales.

Nous sommes des CELTES, au moins pour les dix-neuf vingtièmes de ce que nous sommes. Il importe au plus haut point de le démontrer et de bien reconnaître le cercle vicieux dans lequel se débat notre personnalité nationale.

Nous appelons ERREUR LATINE la fausse conception de nos tendances. Cette erreur nous semble le nœud même de l'équivoque qui s'est élevée entre les partisans et les adversaires de l'enseignement du latin. La liberté de notre évolution est si bien entravée par elle que rien ne devrait nous arrêter pour la combattre et la détruire. Qu'importe, en vérité, si l'argument décisif derrière lequel se retranchent en dernière analyse les latinistes tombe de lui-même ! Ce n'est alors qu'un argument spécieux. Nous n'aurons rien à regretter. N'aurons-nous pas fait beaucoup si nous consentons à laisser à nos aptitudes intimes la place qu'elles méritent dans nos conceptions d'avenir ? Peut-être, même, entrerons-nous dans une voie assez large

pour retirer aux adversaires du latin leurs plus sérieux griefs? Ils sont surtout fondés sur l'étroitesse de la route universitaire. Peut-être, après avoir fait place à la Gaule, pourrions-nous circonscrire la part que mérite le latin parmi les facteurs utiles de notre éducation? Nous chercherons alors le rôle qui lui convient. Débarassés du latinisme, nous trouverons quels instruments d'éducation il serait sage d'adopter pour étayer l'étude des langues mortes, et pour constituer enfin notre enseignement public national.

Il s'agit d'acheminer sans heurt nos générations françaises vers un idéal d'humanisme *issu de notre propre nature* et terme dernier de nos aspirations.

III

M. Fouillée nous cite avec admiration l'Allemagne: celle-ci a su imprimer aux études latines une impulsion vigoureuse, et, puisque nous sommes des néo-latins, nous aurions, dit-il, beaucoup plus de raisons de conserver et de développer chez nous les études classiques, qu'il considère comme l'agent nécessaire de notre évolution. C'est l'argument auquel il revient de préférence, mais il est facile d'y répondre: n'est-ce pas précisément parce que notre instinct de race se sent menacé par la prépondérance du latinisme que tant d'opposition se produit contre le système en vigueur?

Les Allemands sont si loin de Rome par l'esprit (1)

(1) « Tandis que l'Allemagne représente le tempérament mystique avec toute la rigueur fatale, implacable du principe absolu, en France le tempérament dominant est celui du principe intelligible avec le sentiment

et, pour le plus grand nombre d'entre eux, par la religion, qu'ils redoutent beaucoup moins que nous-mêmes l'absorption par le génie latin. D'ailleurs, M. Gaston Boissier nous l'affirme, ils tiennent à grand honneur aussi l'étude de leurs origines germaniques ; ils se passionnent pour leurs ancêtres les plus problématiques, les Arminius, les Conradin ; ils cultivent le remède à côté du mal, ou plutôt ils corrigent par des études historiques intensives l'insuffisant apport des notions littéraires. On sait d'ailleurs qu'ils entretiennent des universités nombreuses qui s'appliquent passionnément à développer leurs traditions, à faire fleurir leur décentralisation intellectuelle si particulariste.

Il n'en est pas de même en France, où l'université, toute centralisée, ne s'est guère préoccupée jusqu'à présent de retrouver et d'exalter nos traditions lointaines. Il semble chez nous que le monde enseignant ne connaisse la Gaule que par les écrits de César et de Posidonius ; encore ces deux auteurs sont-ils le plus souvent interprétés dans le sens le moins favorable à notre race. Il n'est pas d'abrégé d'histoire mis entre les mains des jeunes Français qui ne traite de *barbares* les Gaulois. Ici, le latinisme nous révèle absolument sa main mise ; on sait que cette épithète grecque et latine perd en français son sens étymologique, qu'elle s'aggrave du tout au tout ; par elle, les latinistes, inconsciemment peut-être, mais à coup sûr inconsidérément, ont introduit dans nos ouvrages classiques,

qui lui correspond, celui de la justice et de la philanthropie ; ici le cœur, retenu seulement par l'intelligence, non gouverné par l'intérêt comme en Angleterre, ne s'égarera pas dans le mystère. Ce sera l'intellectualité bornée, toute humaine, mais artistique et généreuse. » (Barlet, *la Philosophie moderne.*)

répandu jusque dans nos écoles de hameau une notion de sens équivoque, injurieuse pour nos ancêtres et, par conséquent, pour nous-mêmes. Qu'on le veuille ou non, la Gaule, c'est encore la patrie, et traiter ainsi les Gaulois, c'est un crime, c'est tout au moins une maladresse.

Nous n'exagérons rien ; qu'on lise ces manuels, on verra combien, au sens national, ils réclament de corrections ; on verra par exemple qu'aucun ne néglige d'accumuler d'absurdes assertions données comme des détails de mœurs authentiques ; et tous ces lieux communs qui sont en vérité, controuvés, il est facile de les reconnaître comme d'origine latine. La Gaule aurait-elle perdu en première instance le procès de tendance que lui ont intenté autrefois les obscurs instaurateurs du latinisme ? Il est temps d'en appeler. Il faut passer au contrôle sévère de la raison et du savoir ces assertions suspectes. Toutes, elles tendent à faire croire que, décidément avant César, la Gaule n'était qu'un ramassis de tribus sauvages et sanguinaires, et c'est une grave erreur. Ceci jette sur nos origines un voile d'obscurités et de contradictions (1), par conséquent une froideur répulsive qui déconcerte les esprits. Il n'est pas surprenant, dès lors, que l'action persistante d'une telle aberration nous ait jusqu'ici privés de notre épopée nationale. Nous l'envisageons avec raison à des nations moins maltraitées par leur enseignement dirigeant ; mais ce n'est là qu'un

(1) On sait, en effet, que du témoignage des Grecs et des découvertes archéologiques concordantes, nous possédons la preuve de la splendeur morale et philosophique de la Gaule. Les triades galloises ont fixé tous les doutes à cet égard.

point secondaire, nous verrons plus loin que le latinisme a entraîné notre pays à de plus funestes erreurs. Commençons par constater son influence sur des points généraux touchant à l'enseignement.

IV

L'enseignement classique universitaire s'est fait un lit de doctrines et de préjugés surannés ; il se berce si doucement et depuis si longtemps de l'erreur latine. qu'engourdi par elle, il n'a pu constituer encore la synthèse historique nationale. Un professeur à bon droit réputé nous en donne un bien involontaire témoignage : dans une *Vue de l'histoire politique de l'Europe*, M. Lavissee avoue implicitement l'impuissance de l'Ecole à donner une raison scientifique de la formation des nations modernes ; or la Gaule est à peine nommée dans cet essai, qui ne tient pas un compte suffisant de l'action sur les faits des caractères de race. Cette action décisive dérive précisément de la force mystérieuse à laquelle la science moderne a donné le nom d'*atavisme* ; celui-ci imprime sa marque indélébile sur les races aussi bien que sur les individus. L'historien qui n'en tient pas compte nous donne ici la mesure des idées fausses qui enrayent les progrès de l'université, car, dans le cas présent, sa méprise n'est-elle pas uniquement due au milieu dans lequel il vit ? Il s'en faut de ces influences, au moins dans ce qu'elles ont d'excessif, que ce puissant esprit ne nous ait donné, cette fois encore, toute la mesure de sa valeur.

Le procédé tout moderne de la division du travail a permis de subdiviser à l'infini les branches du savoir humain et d'explorer en tous sens le champ de l'inconnu ; l'Université n'a pas encore fait son profit des sciences créées par lui. Si toutes les vérités recueillies sont encore éparées, elles peuvent être facilement rapprochées, et le temps est venu où l'analyse doit céder le pas à la synthèse et où des vues précises peuvent être formulées sur notre évolution nationale. Il serait fort avantageux d'en faire l'essai surtout quand nous voyons que plusieurs sciences qui s'y rapportent paraissent aboutir à des conclusions concordantes ; il est certain qu'une méthode peut, tout d'abord, être formée à l'aide de ces aboutissants et que beaucoup d'erreurs courantes seraient en même temps redressées. C'est ainsi que la géologie, l'ethnologie et l'archéologie préhistorique, rapprochées, devraient nous mettre en garde contre l'erreur constamment commise en ce qui concerne l'action du temps sur les évolutions de races. Ces sciences nous incitent à penser que le caractère national se conserve à travers de nombreuses générations (1). Quand la race est compacte, son génie se maintient vivant et se fait sentir très longtemps au milieu des plus extraordinaires vicissitudes. D'où l'on peut conclure à priori que la France est restée gauloise.

Les lois générales du monde physique ne sont pas moins certaines si on les applique, par analogie, au monde moral ; ce que M. de Varigny vient d'écrire dans une excellente étude sur la *théorie du nombre*,

(1) Quarante générations à peine nous séparent de la conquête de César.

parue dans la *Revue des Deux-Mondes*, n'infirmes en rien cette opinion. Les lois universelles appliquées à une science bien stérile en apparence, la *Statistique politique*, appuient ce que nous venons de dire sur la persistance des caractères générés. Qu'importent les modifications superficielles ? Qu'importe l'étiquette politique d'un pays ? Le caractère d'une race étendue et nombreuse ne se manifeste-t-il pas surtout par la durée ? La Chine, l'Inde, en raison seule de leurs masses profondes, nous le prouvent, en opposant au changement une invincible résistance. Elle durent, et si leur civilisation a pris, pour cette raison, un aspect de leur plus étendue qu'intense, la Grèce si petite a pu jeter, pendant quelques siècles à peine, un éblouissant éclat, mais elle n'a pas duré.

(A suivre.)

H. LEFORT.

OCCULTISME PRATIQUE

Madon, le 23 février 1891.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Je ne saurais dire quel rang la postérité assignera à notre siècle, si elle le placera au-dessus ou au-dessous des grands siècles. Notre siècle a cependant ses petits mérites dont le moindre est d'être le siècle des

chercheurs, des fouilleurs. Chercher, fouiller est passé à l'état de manie, tous plus ou moins nous sommes chercheurs, fouilleurs, nous cherchons, nous fouillons, et toujours et toujours. Mais quelle précieuse manie ! Que de trésors, que de richesses nous avons découverts à force de chercher et de fouiller et qui profiteront certainement aux âges futurs ! L'autre jour en fouillant dans l'ouvrage de M. Jules Lermina, *la Magie pratique*, parmi une multitude de riches bijoux j'en ai rencontré un dont j'ai voulu faire mon profit. Il s'agit d'une boussole d'un genre tout nouveau inventée par M. Lemoine-Moreau, auteur dramatique qui, lui aussi, est un chercheur, un fouilleur. Cette boussole consiste en une petite mèche de cheveux de cinq à six centimètres de longueur et de la grosseur d'une forte épingle. On l'entoure d'un fil quelconque pour la maintenir en forme d'aiguille et on la suspend par son centre à un fil de coton qui lui permette de tourner librement dans tous les sens. Lorsqu'on la laisse s'orienter, on lui présente les doigts d'une main, et ceux-ci exercent sur elle une influence attractive. Si, ensuite, on présente les doigts de l'autre main, il y a un effet de répulsion. Cette expérience fort jolie et fort intéressante a excité vivement ma curiosité. J'ai construit à mon tour une boussole en me conformant exactement aux indications ci-dessus, et je l'ai mise à l'épreuve et le succès a été complet. Chaque fois qu'un de mes sensitifs approchait à une faible distance les doigts d'une main, le fluide dégagé par l'extrémité des doigts attirait l'aiguille. Rien que l'approche de la main aussi-

tôt que l'aiguille était orientée la faisait osciller, elle déviait tantôt à droite, tantôt à gauche, puis les doigts l'attirant sa pointe allait heurter leur extrémité.. Le sensitif retirait-il les doigts de sa main pour les remplacer par les doigts de l'autre, un effet contraire avait lieu. Il n'y avait plus attraction, il y avait répulsion et une répulsion très accentuée. J'ai voulu remplacer mes sensitifs que j'avais soumis à l'épreuve à tour de rôle : pas d'attraction, pas de répulsion. L'aiguille orientée, bien orientée, ne bougeait pas, n'oscillait pas. Pas ombre de déviation, immobilité absolue. J'ai voulu persister, j'ai attendu longtemps, j'ai déployé toute la patience désirable, la boussole a persisté dans son état d'inertie. J'ai cédé la place à un sensitif, tout aussitôt la boussole a donné signe de vie, dès qu'il approchait sa main elle se mettait à dévier, à osciller, puis elle se précipitait en quelque sorte à la rencontre des doigts, le succès était complet. Maintenant pourquoi cette même boussole qui se comporte si bien à l'égard de mes sensitifs me fait-elle l'injure de rester immobile, comme morte lorsque je lui présente mes doigts? C'est que je ne suis pas sensitif, c'est-à-dire qu'il n'y a pas en moi d'excès de fluide vital suffisant pour agir sur la boussole. On pourrait comparer le corps humain à une sorte de pile électrique. Quand il y a électricité en excès, elle extravase en quelque sorte, il y a certaines parcelles du courant qui s'écartent de l'électrode et ses parcelles agissent sur les corps légers environnants et leur communiquent le mouvement à distance. Notre fluide vital extravase également, il se

répand autour de nous et agit pour les déplacer sur les objets plus ou moins légers qui nous environnent et les obligent de se mouvoir. Quand il y a chez nous un débordement extrême de fluide vital, il y a déplacement non seulement d'objets plus ou moins légers mais aussi d'objets lourds et massifs, tables, fauteuils, buffets, etc. C'est ainsi que des médiums qui ont surabondance de fluide vital, ou de force psychique, produisent ces effets de déplacement de meubles qui pour être mis en mouvement exigent une énorme dépense de force. D'après ma théorie que je ne donne que sous réserve et pour ce qu'elle peut valoir, les sensitifs seraient ceux qui ont du fluide vital ou force psychique en excès et les non-sensitifs seraient ceux qui n'ont que le nécessaire, ou dont le fluide vital reste concentré dans l'intérieur de leur corps. M. Lemoine-Moreau, l'inventeur de cet ingénieux appareil qui a su produire sur lui des effets d'attraction et de répulsion si merveilleux, est vraisemblablement à son insu, un sensitif, c'est-à-dire une personne qui a surabondance de fluide vital. Je me demande comment l'Académie a pu laisser passer inaperçue une semblable découverte qui a été confirmée postérieurement par d'autres découvertes analogues. O aveuglement ! ô cécité incurable !

Recevez, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments bien dévoués.

HORACE PELLETIER.

L'ÉGYPTOLOGIE SACRÉE

(Suite)

Par suite d'une regrettable erreur de mise en pages, les pages ci-après, qui auraient dû paraître dans le numéro de février 1891, ont été omises.

Elles prennent rang après la page 256 (numéro de décembre 1890, 9^e vol. n^o 3).

Prière au lecteur de vouloir bien rétablir ainsi que nous venons de l'indiquer.

(N. D. L. R.)

Il arrive en effet sur les bords du fleuve infernal qui le sépare des champs Elysées ; ici, un nouveau piège l'attend. Un nautonier, envoyé par Set, est embusqué sur son passage et il essaie, par des paroles insidieuses, de l'attirer dans sa barque, afin de l'égarer et de l'emporter à l'Orient, c'est-à-dire à l'opposé de sa course, où il doit rejoindre le Soleil infernal (XCIII). Le défunt sort vainqueur de cette épreuve, il démasque la perfidie du nautonier et il le repousse en l'accablant d'injures. Alors il arrive devant une autre barque ; celle-ci est la bonne, c'est celle qui le conduira sûrement au port (XCVIII) ; mais, avant de prendre place dans cette barque, il faut qu'on sache s'il est réellement en état d'y monter et s'il est capable d'y naviguer, s'il possède, en un mot, à un suffisant degré, la

science indispensable à son salut. Le nautonier divin lui fait subir un examen ; cet interrogatoire est une sorte d'initiation. Le défunt passe l'examen de capitaine (XCIX), et, fait curieux, chaque partie de la barque paraît successivement s'animer pour demander le nom qu'elle porte et quel est le sens mystique de son nom.

« Dis-moi le nom du piquet pour amarrer la barque ? — Le Seigneur des mondes, dans son enveloppe, est ton nom. — Dis-moi le nom de la corde ? du nœud attaché au piquet ? — Anubis, dans les circonvolutions du lien, est ton nom. — Dis-moi le nom du maillet ? — L'adversaire d'Apis est ton nom, etc., etc. »

Le défunt ayant soutenu victorieusement cet examen peut alors s'embarquer ; il traverse le fleuve infernal et prend pied sur l'autre rive, de l'autre côté de l'eau, et il arrive dans les champs Elysées, au sein de la vallée d'Aarou ou de Balot, dont voici la description : « Est cette vallée de Balot à l'Orient du ciel de 370 perches en longueur et 140 coudées en largeur. Est un crocodile, seigneur de Balot, à l'Orient de cette vallée; dans sa demeure divine au-dessus de l'enceinte est un serpent en tête de cette vallée, long de 30 coudées, le corps gros de 8 coudées de tour (CVIII)... Au midi est le lac des principes sacrés, et le Nord est formé par les eaux de la matière primordiale... (CIX).

Un grand dessin montrant cette vallée ouvre le chapitre CX; on y voit l'Osiris se livrer aux travaux des champs, labourer, semer, moissonner et récolter dans ces champs divins une ample provision de ce

blé de la science qui va lui devenir d'une nécessité absolue, car plus l'osiris (le défunt) avance, plus il a besoin de science. Il ne lui reste plus qu'une épreuve à subir, mais c'est aussi la plus difficile, la plus terrible. — Conduit par Anubis, il traverse le labyrinthe et, à l'aide d'un fil conducteur qui le guide dans les vastes dédales du labyrinthe, il arrive enfin à pénétrer dans le prétoire où l'attend Osiris assis sur son trône et entouré de ses quarante-deux assesseurs. C'est le moment solennel, où va être prononcée la sentence définitive qui admettra l'Osiris dans la béatitude où l'en exclura pour toujours (CXXV). Alors commence le dernier et le plus solennel interrogatoire. Il lui faudra montrer une dose de science assez considérable pour lui donner le droit de partager le sort des âmes glorieuses. Chacun des quarante-deux juges portant un nom mystique va interroger le défunt, et à chacun il doit dire son nom et sa signification ; il doit ensuite rendre compte des actes de toute sa vie, et cette confession commence par être négative. Le mort en effet, s'adressant tour à tour à chacun de ses juges, doit lui dire et lui déclarer hautement qu'il n'a pas commis tel ou tel autre méfait ; cette confession contient tout le code de la conscience égyptienne.

« Je n'ai pas commis de fautes, s'écrie le défunt, je n'ai pas blasphémé ; je n'ai pas trompé ; je n'ai pas volé ; je n'ai pas divisé les hommes entre eux par mes ruses. Je n'ai traité personne avec cruauté. Je n'ai excité aucun trouble. Je n'ai pas été paresseux. Je ne me suis pas enivré. Je n'ai pas fait de commandements injustes. Je n'ai pas eu une curiosité indis-

crète. Je n'ai jamais bavardé. Je n'ai frappé personne. Je n'ai causé de crainte à personne. Je n'ai jamais médité d'autrui. Je n'ai pas rongé mon cœur (c'est-à-dire je n'ai pas eu à me repentir de quelques mauvaises actions). Je n'ai mal parlé ni du roi, ni de mon père. Je n'ai pas intenté de fausses accusations. Je n'ai pas pratiqué d'avortement. Je n'ai pas retiré le lait de la bouche du nourrisson, etc., etc. »

On voit par cette dernière citation que les vices infâmes de Rome étaient expressément réprouvés en Égypte.

Le défunt poursuit et dit : Je n'ai pas fait de mal à mon esclave en abusant de ma supériorité sur lui (1). Enfin le défunt arrive à énumérer le bien qu'il a fait pendant sa vie.

« J'ai fait aux dieux les offrandes qui leur étaient dues. J'ai donné à manger à celui qui avait faim ; j'ai donné à boire à celui qui avait soif ; j'ai fourni des vêtements à celui qui était nu..., etc. »

L'Osiris s'étant pleinement justifié, son cœur étant placé dans la balance avec la justice comme contre-poids, il n'a pas été trouvé plus lourd ; alors les quarante-deux juges ont reconnu au mort la science nécessaire. Osiris rend la sentence sur l'osiris (le défunt) ; Thoth, comme greffier du tribunal, l'inscrit sur le registre et le mort entre dans la béatitude.

C'est ici que s'ouvre la troisième partie du *Livre*

(1) Une inscription d'un tombeau à Beni-Hassan dit : « Aucun orphelin n'a été maltraité par moi ; aucune veuve n'a été violentée par moi ; aucun mendiant n'a été bâtonné par mes ordres ; aucun père n'a été frappé par moi ; aucun chef de famille n'a été opprimé par moi ; je n'ai pas enlevé ses gens à ses travaux. »

des morts ; c'est la plus belle de l'œuvre et la moins comprise, parce que son mysticisme est tout à fait obscur pour les archéologues qui ne connaissent pas un mot de l'ésotérisme égyptien. — Nous voyons en effet l'osiris identifié au Soleil ; avec lui il parcourt les diverses demeures du ciel et le lac de feu, source de toute lumière. — Nous nous arrêterons là, nous réservant de faire un jour une étude toute spéciale de cette partie du livre, car nous trouvons qu'elle mérite une étude très approfondie, qui serait certainement ici hors de propos par son développement, et nous insistons sur ce fait que l'osiris s'identifie avec le Soleil, c'est-à-dire devient un corps lumineux, une *âme-lumière*.

III. — *L'Âme-lumière.*

L'âme, étant immatérielle, n'a pas de forme tangible ; cependant un grand nombre de psychologues admettent que l'âme rayonne comme une lampe, un corps lumineux.

Les Égyptiens admettaient également ce fait, puisqu'ils représentaient l'âme comme un disque lumineux porté par des ailes ; celles-ci symbolisent sa marche rapide à travers l'espace. Cette lumière est parfois dénommée *flamme*, comme dans le passage suivant : « Parle-moi, Amsat, dieu des ténèbres ! Chaque démon, chaque ombre qui habite le monde souterrain doit obtenir que ceux qui sont morts s'éveillent à ma voix : certaines âmes pour vivre, les autres pour respirer ! Cette conjuration doit faire

jaillir la *flamme* aujourd'hui éteinte qu'appelait la conjuration de la grande Isis, alors que par *Sa* elle assignait son époux, que par *Sa* elle réclamait son frère..... Parle, ô toi... Un million de fois, je t'en conjure ! Tu as parlé au petit enfant (Horus). Dis ce qu'elle a commandé. Parle-moi : loin de moi ténèbres ; viens à moi, ô lumière ! » Un peu plus loin nous lisons : « Maintenant fais bien attention, et, jusqu'à ce que les dieux apparaissent pour te parler, ne cesse pas de recommencer (la conjuration). »

Il nous faut ajouter ici que dans ce mot *flamme* il faut toujours voir un synonyme de lumière, et non la flamme qui se dégage au-dessus des tombes pendant la chaleur de l'été et qui n'est que le résultat de gaz se dégageant de la décomposition cadavérique, gaz qui s'enflamment au contact de l'air. Ce n'est ici qu'un phénomène physique dénommé, par le vulgaire, *feux-follets*. « Rien autre que des miasmes putrides que les tombes exhalent, dit Reichenbach (1), et qui montent au-dessus d'elles dans l'air, où le vent joue avec eux, et dont la peur change le tournoiement dans le courant d'air en danses d'esprits vivants. C'est du carbonate d'ammoniaque, de l'hydrogène phosphoré et d'autres produits connus et inconnus de la putréfaction, qui, par l'évaporation, développe de la lumière odique. Quand la putréfaction est à la fin, les lueurs cessent, les morts sont réconciliés, » c'est à-dire entièrement en poussière. Tout autre est la lumière provenant d'une âme.

(1) *Lettres odiques-magnétiques*, publiées par Cahagnet, p. 51.

L'idée que nous émettons ici n'est pas nouvelle : indépendamment des Egyptiens, nous pourrions citer les Babyloniens, les Chananéens, les Perses qui professaient la même croyance.

Les Juifs, eux aussi, dans la Kabbalah, font le rapprochement suivant entre l'âme et la lumière :

« Les kabbalistes disent que l'âme se partage en étincelles et que par chaque partie, il en est exactement de même que lorsqu'on allume une lumière à une autre ; que de même chaque étincelle peut se communiquer à un corps autant de fois qu'il se trouve de corps pour recevoir une âme (1). »

Eliphas Lévi est plus explicite encore ; il dit (2) : « Car nos âmes séparées de nos corps ressemblent à des étoiles filantes : ce sont des globules (3) de lumière animée qui cherchent toujours leur centre pour retrouver leur équilibre et leur mouvement ; mais elles doivent avant tout se dégager des étreintes du serpent, c'est-à-dire de la lumière astrale non épurée qui les entoure et les captive (4) tant que la force de leur volonté ne les élève pas au-dessus. L'immersion de l'étoile vivante dans la lumière morte est un affreux supplice, comparable à celui de Mézence. L'âme y gèle et y brûle à la fois et n'a d'autre moyen de se dégager que de rentrer dans le courant des formes extérieures et de prendre une enveloppe de chair, etc., etc. »

(A suivre.)

J. MARCUS DE VÈZE.

(1) Einsenmenger, II, p. 954.

(2) Tome 1^{er}, DOGME, *l'Astrologie*, p. 319 (2^e éd.), 1861.

(3) Il faut attacher à ce mot le sens de *petit globe*.

(4) Il faut attacher à ce terme le sens de *captiver, prendre*.

PARTIE LITTÉRAIRE

Le Jardin de Bérénice⁽¹⁾

Maurice Barrès livre au public son troisième roman. Après l'âpreté des pages douloureuses de *Sous l'œil des barbares*, l'ardente ironie et la logique serrée d'un *Homme libre*, voici qu'un délicieux roman d'amour, *le Jardin de Bérénice*, complète et clôt la série.

Sous l'émotion d'une lecture récente, saurai-je exprimer le charme indicible, le sentiment d'ineffable douceur qu'inspire cette figure de Bérénice, frêle et délicate comme une jolie fleur sauvage, plaintive et résignée comme une pauvre petite bête malheureuse, avec sa foi naïve d'enfantelette, toute d'instinct et incapable par suite de songer aux misères de la vie, d'opposer la moindre résistance au choc imprévu des épreuves, si vibrante pourtant du plus léger souci ? Pareille à l'une des saintes enluminées sur nos vieux missels, soudain ressuscitée de nos jours et fanée par l'air vicié des boulevards, « elle avait de ces images

(1) Un vol. in-12, par Maurice Barrès. Perrin, éditeur, 35, quai des Grands-Augustins. Prix : 3 fr. 50.

leur finesse un peu souffrante, mais sans raideur gothique, plutôt mouillée de grâce. Il semblait parfois que les faiblesses sensuelles de son âme avaient transpiré sur son tout jeune corps et en baignaient les contours. »

Élevée au château de Joigné, dans le *musée du roi René* dont son père était gardien, Bérénice y grandit, « seule parmi ces beautés finissantes qu'elle vivifiait de sa jeune énergie et qui lui composaient une âme chimérique », jusqu'au jour où, devenue orpheline, elle habita Paris, pour être ballerine à l'Eden. En vérité ce musée — nous renvoyons nos lecteurs au volume où une admirable description en est écrite — était merveilleusement fait pour encadrer cette petite fille, qui en devint visiblement l'âme projetée : d'imagination trop ingénieuse et trop subtile, comme les vieux fonds de complications gothiques de ces tableaux ; de sens bien vivant, comme ces essais de paysages et de copie de la nature où la Renaissance apparaît dans ces œuvres du quatorzième siècle.

« Cette petite femme traduisait immédiatement en émotions sentimentales toutes les choses d'art qui s'y prêtaient. Les grandes tapisseries de Flandre et les peintures d'Avignon formèrent sa conscience ; les orfèvres de Limoges, les chaudronniers de Dinant lui faisaient une maison parée, où elle vécut sans camarade et apprit les rêveries tendres qui sont choses exquises dans un décor élégant. »

A Paris, Bérénice s'attacha très sincèrement à un jeune homme, François de Transe, qui, pour isoler

leur amour, installa sa maîtresse à la villa de Rosemonde, près d'Aigues-Mortes.

Aigues-Mortes ! quel inoubliable décor forment au récit ses paysages sublimes de désolation et de gravité !

La vie qu'ils menaient là déplut à la famille de François ; on le somma de faire le tour du monde. Les derniers jours que passèrent ensemble ces deux jeunes gens furent la fièvre la plus triste. Bérénice mena son amant à la gare, mais ne se sentit pas le courage d'aller jusqu'à Marseille, trop brisée pour supporter la solitude du retour.

Une semaine après leur séparation, elle apprit d'un ami de M. de Transe que celui-ci était mort, victime d'un sot accident, et lui légua sa villa de Rosemonde comme un pieux souvenir.

Ici se place un bien touchant épisode :

« M. de Transe aimait beaucoup sa grand'mère et lui racontait toutes ses préoccupations vives, sûr de trouver chez elle de l'affection et une pointe d'admiration pour tout ce qui le concernait. Comment se serait-il retenu de l'entretenir d'un amour dont il était tout rempli ? Cette excellente personne accueillit ses confidences avec indulgence : aucun de ceux qui aimaient son petit-fils ne pouvait être sans vertu à ses yeux, puis elle savait que cette jeune fille avait remis à François une médaille sainte qu'elle portait à son cou, en lui demandant de ne quitter jamais ce petit signe où se rejoignaient leur piété et leur amour.

« De son côté, Bérénice, sur la foi de son amant, s'était prise d'un respectueux attachement pour cette

vieille dame qu'elle ne connaissait pas, mais considérait un peu comme sa protectrice.

« Or, un jour, à Nîmes, deux mois après ses gros chagrins, Bérénice, toujours pâle de douleur, étant montée dans un tramway, se trouva assise en face d'une personne âgée, qu'à la couleur de ses yeux, à la douceur de sa bouche, à mille traits qui l'émurent, elle n'hésita pas à reconnaître pour la grand'mère de M. de Transe. Sans nul doute François avait montré à sa vieille confidente un des chers portraits qu'il portait toujours sur lui, car Bérénice vit bien qu'elle était reconnue. Les deux femmes ne se parlèrent point, « mais, me disait Bérénice, la vieille dame baisait les paupières pour que je pusse la regarder tout à mon aise, et c'était la figure même de M. de Transe que je revoyais, puis moi-même je détournais mon regard pour qu'elle me fixât sans gêne. Ainsi nous fîmes jusqu'au bout notre chemin, et j'ai bien vu qu'en descendant elle avait les yeux pleins de larmes. »

Des semaines se succèdent. Bérénice vit maintenant enveloppée par l'adoration respectueuse et fervente d'un ancien ami, longtemps perdu, retrouvé par hasard à Arles; et c'est durant leur intimité que Philippe formule pour la fillette l'analyse de ses principes de vie : méthode, plaisirs et devoirs :

« La passion dont tressaille votre petit corps vous a fait vivre parallèlement à l'univers. Vous n'avez pas mis dans une formule, comme les Marc-Aurèle et les Spinoza, ces sublimes raisonneurs, l'âme du monde, mais on voit s'agiter en vous la force même qui mène

le monde. Et vos inquiétudes passionnelles, qui précisément ne vous laissent pas prendre conscience de l'univers, m'aident à entendre la réclamation des simples fleurs, des pauvres animaux qui souffrent comme vous pour avoir entrevu un état plus heureux, et, comme vous, comme nous tous, veulent monter dans la nature.

« Ton rôle, ma Bérénice, est de faire songer aux mystères de la reproduction et de la mort, ou, plus exactement, il faut qu'en toi tout crie l'instinct et que tu sois l'image la plus complète que nous puissions concevoir des forces de la nature. Rien de plus, mais quelle tâche délicate...

« Ton plaisir, ma chère Bérénice, c'est d'être enveloppée par la caresse, l'effusion et l'enseignement d'Aigues-Mortes, de sa campagne et de la tour Constance... Tu te mêles à Aigues-Mortes; tes sensations, tu les as répandues sur toutes ces pierres, sur cette lande desséchée. C'est toi-même que te restitue la brise qui souffle de la mer contre ta petite maison, c'est ta propre fièvre qui te monte le soir de ces étangs.

« Et, pourtant, cette rêverie où vous vous abandonnez, Aigues-Mortes et toi, nete suffit pas. Ton âme dispersée sur cette terre, ta souffrance émiettée, tu aurais plaisir à t'y recueillir, à en déguster chaque détail. Aigues-Mortes reste trop dans les généralités; tu as besoin d'un confident plus intime et aussi plus explicatif. Ta petite âme suave, si frémissante à toutes les solidarités de la nature, précisément parce qu'elle est neuve, obscure, a peu conscience d'elle-même; toi

qui t'accordes profondément avec cette contrée, tu t'inquiètes pourtant, tu te crois isolée; tu aspirés à rentrer dans le personnel. C'est pourquoi je projette que tu jouisses, que nous jouissions ensemble des voluptés de la confession.

« En te révélant à moi, tu oublieras ta solitude : tu t'épancheras, et donneras ainsi la gaieté des eaux vives aux douleurs qui croupissent en toi.

« Tu as des devoirs, Bérénice. Il ne suffit pas que tu sois une petite bête à la peau tiède, aux gestes fins, et une enfant qui se confesse avec naïveté; tu dois être mélancolique... C'est dans nos tristesses que nous désirons le plus posséder la vérité pour qu'elle nous soit un refuge, et c'est par l'amour que nous la trouvons, car elle n'est pas chose qui se démontre...

« Les souffrances d'amour marquent ceux qui les supportent, au point que quelques-uns en sortent méconnaissables: elles décantent nos sentiments, fécondent des cellules jusqu'alors stériles de notre moelle, et nous poussent aux émotions religieuses. »

Sur ces entrefaites, le sénateur opportuniste d'Aix, se sentant mourir, mande Bérénice à son chevet, déclare qu'il la tient pour sa fille, lui lègue cent mille francs, et lui conseille d'épouser un certain Charles Martin, l'adversaire de Philippe aux élections, un homme qui tenait pour droiture parfaite chacune de ses pensées et de si grossière énergie qu'il la mettait perpétuellement en opposition avec chaque parcelle de l'univers.

Docile aux sollicitations de son entourage, à celles

de Philippe lui-même, résignée toujours, Bérénice consent à ce mariage de convenance; mais défaillante bientôt de lassitude et de tristesse, sortie de son instinct dont elle a froissé les volontés mystérieuses, elle souffrit comme souffrirait la nature entière si elle était soumise à des lois particulières. Les choses allèrent plus vite qu'il n'eût été raisonnable de le prévoir, on ne douta plus de sa fin prochaine.

Philippe l'assista à la minute suprême :

« Peut-être se sentait-elle trop de faiblesse pour parler, et je n'avais d'elle que ses doigts qui caressaient doucement ma figure, mais je compris soudain avec épouvante qu'elle me regardait pour me voir une dernière fois. Depuis combien de temps cette pensée en elle ? Ah ! ces regards où de pauvres hommes et de pauvres bêtes nous avouent le bout de leurs forces ; regard tendre et voilé de ma Bérénice qu'affligeait la peur de la mort ! Il me parut plus pitoyable qu'aucun mot désolant qu'elle eût inventé pour se plaindre. Je lui parlai des promenades que nous ferions encore dans la campagne, et elle se mit à pleurer sans répondre.

« Je ne crois pas qu'elle ait eu de graves souffrances physiques. La sœur qui l'assistait et à qui par délicatesse de femme elle confiait toutes ses misères, m'a dit : « Si elle a beaucoup souffert, c'est de quitter sa beauté, ses souvenirs et toutes ses choses de sa villa. » Elle eut un délire de petite fille, et à moi, qu'elle avait fait asseoir au bord de son lit, cela paraissait si impossible que cette enfant participât d'un mystère sacré comme est la mort que je croyais parfois à un jeu de fiévreuse.

« J'ai vu mourir Bérénice ; j'ai senti les dernières palpitations de son cœur qui n'avait été ému que de l'image d'un mort. Elle était couchée sur le côté, comme ces pauvres bêtes dont elle eut toute sa vie une si grande pitié. Sans doute elle sentit la mort la posséder, car son visage gardait une terreur inexprimable. Et moi je cherchais un moyen de lui témoigner la plus tendre sympathie, d'adoucir ce passage misérable ; j'embrassais ces yeux où roulaient les derniers pleurs...

« Elle eut la mort d'un pauvre animal qui pour finir se met en boule dans un coin de la maison de son maître, mais un maître dont il est aimé. »

..

Aux côtés de Bérénice se dessine une seconde figure non moins attachante, plus curieuse encore, celle de Philippe, familière déjà aux lecteurs de *Sous l'œil des Barbares* et d'*Un Homme libre*.

Maurice Barrès explique comment un homme d'étude, un *égotiste*, peut arriver à se passionner pour les masses.

« L'égotisme est une propriété close, c'est vrai ! mais où nous cultivons et nous jouissons. L'égotiste admet bien plus de formes de vie ; il possède un grand nombre de passions, il les renouvelle fréquemment ; surtout il les épure de mille vulgarités qui sont les conditions de la vie active. »

Un dialogue sur le général Boulanger, échangé entre MM. Renan et Chincholle, avait brusquement éclairé Philippe sur son besoin d'activité et sur les

moyens d'y satisfaire. Ayant fait les démarches convenables et discuté avec les personnes qui savent le mieux la géographie, c'est la circonscription d'Arles qu'il choisit.

Mais quelle ligne politique prendra-t-il pour se guider ?

Une phrase, dite par Renan à Chincholle, expose fort bien sa façon de comprendre le rôle qu'il ambitionne.

« Si vous marchez avec la partie forte, avec l'instinct du peuple, qu'avez-vous à craindre ?

« Vous n'avez qu'à suivre les secousses de l'opinion, toujours la vérité en sort et le succès. Les mouvements que fait instinctivement la femme qui enfante sont précisément les mouvements les plus sages et qui peuvent le mieux l'aider. »

A tout instant Philippe insiste sur cet inconscient de l'âme populaire, grâce auquel les nations suivent irrésistiblement la voie du progrès.

Dans un dîner qu'il offre à Simon, son confident intime, afin de lui présenter Bérénice, comme celui-ci croyait que Philippe visitait les hommes importants de la région, grands propriétaires, chefs d'usine et autres, voici quelle réponse lui est faite :

« Tu viens de juger avec ce que tu as d'inférieur ; tu as consenti à avoir du peuple une perception sensible, toi, si mal doué (comme moi d'ailleurs) pour ce qui est des yeux ! Ne sais-tu pas que si tu étais peintre, tu te trouverais pittoresque, au contraire...

« L'âme populaire a le dépôt des vertus du passé et garde la tradition de la race ; en elle, comme dans

un creuset où tout acte dégage sa part d'immortalité, l'avenir se prépare. »

Plus loin, dans un autre chapitre :

« Quelle est l'âme du peuple ? Je veux frissonner avec elle, la comprendre par l'analyse du détail, comme l'adversaire, et par amour, comme Bérénice ; arriver enfin à en être la conscience.

« En causant avec des électeurs d'une certaine classe, pris individuellement, je croyais avoir affaire au peuple ; cela est faux. Les hommes réunis par une passion commune créent une âme, mais aucun d'eux n'est une partie de cette âme. Chacun la possède en soi, mais ne se la connaît même pas ; c'est seulement dans l'atmosphère d'une grande réunion, au contact des passions qui fortifient la sienne, que, s'oubliant lui et ses petites réflexions, il permet à son inconscient de se développer. De la somme de ces inconscients naît l'âme populaire. Pour la créer, seuls valent des ouvriers, des gens du peuple, plus spontanés, moins liés de petits intérêts que les esprits réfléchis. Elle est analogue à chacun de ceux qui la composent, et n'est identique à aucun. Elle dépasse tout individu en énergie, en sagesse, en sens vital. Ce qu'elle décide spontanément ce sont les conditions nécessaires de la vie...

« Personne n'est la vérité complète, tous nous en sommes des aspects. Donc si l'un de nous n'existait pas, un des aspects de la vérité manquant, la vérité complète ne serait plus concevable...

« Dans la vie, les sentiers les plus divers mènent à des culbutes qui se valent ; en dépit de tous les plans

que nous concertons, les harmonies de la nature se font selon un mécanisme et une logique où nous ne pouvons influencer. »

Et Philippe s'élève à une conception grandiose de l'évolution, de la solidarité universelle et de son aspiration au retour à l'unité que ne désavouerait pas un maître en hermétisme :

« Nos méditations, comme nos souffrances, sont faites du désir de quelque chose qui nous compléterait. Un même besoin nous agite, les uns et les autres, défendre notre moi, puis l'élargir au point qu'il contienne tout. Voilà l'ardeur inconsciente qui soutient chaque être sur la vie. Le sillage que laissent les morts donne excellemment la direction de leur existence; or, l'ensemble de ces sillages nous apparaît comme un effort unanime pour prendre une conscience plus large de l'univers.

« Les longues époques où notre race était en friche sont passées. Peut-être sur nos âmes a-t-il apparu des modifications plus frappantes depuis cinquante ans que durant trois siècles. Chez beaucoup d'entre nous, ce devient une grande difficulté de retrouver le fonds; les âmes comme Bérénice sont bien rares. Mais allons à quelques pouces sous cette plaine d'Aigues-Mortes, très vite elle se révèle, et c'est par cette connaissance que nous pouvons l'utiliser. De même pour le peuple, il faut connaître sa tradition, ses besoins profonds...

« L'unité! Voilà donc le rêve universel, l'aspiration des esprits réfléchis et des plus grossiers. Elle satisfait ses besoins moraux et les désirs des contem-

platifs, mais elle est aussi la santé et le bien-être de nos corps, en sorte que la religion goëthienne : vivre en harmonie avec les lois de la nature, n'est que la formule la plus élevée de l'hygiène. »

Mais la pensée ne prend sa forme complète que dans le discours de Philippe à Simon :

« Ah ! mon cher Simon, que ne sommes-nous dans le triste jardin de Rosemonde ! Viens à Aigues-Mortes et tu découvriras entre ce paysage, ces animaux et ma Bérénice des points de contact, une part commune. Il t'apparaîtra qu'avec des formes si variées, ils sont tous en quelque façon des frères : des réceptacles qui mourront de l'âme éternelle du monde, âme secrète en eux et pourtant de grande action. Je me suis mis à leur école, car j'ai reconnu que cet effort dans lequel tous ces êtres s'accordaient avec des mœurs si opposées, c'est cette poursuite même, mon cher Simon, dont nous nous enorgueillissons, poursuite vers quelque chose qui n'existe pas encore. Ils tendent comme nous à la perfection...

« Avec le seul secours de l'inconscient, les animaux prospèrent dans la vie et montent en grade, tandis que notre raison, qui perpétuellement s'égare, est par essence incapable de faciliter en rien l'aboutissement de l'être supérieur que nous sommes en train de devenir et qu'elle ne peut même pas soupçonner. C'est l'instinct, bien supérieur à l'analyse, qui fait l'avenir. C'est lui seul qui domine les parties inexplorées de mon être, lui seul qui me mettra à même de substituer au moi que je parais le moi auquel je m'achemine, les yeux bandés.

« Sans doute, dans la suite j'appliquerai ma clairvoyance à cet état qu'il m'aura conquis. De tous les échelons où l'inconscient nous transporte, nous prenons un plus vaste horizon du monde. Ah ! vienne l'instant où il m'aura avancé si haut dans l'échelle des êtres que j'embrasserai l'univers et que j'en prendrai conscience ! Alors j'aurai atteint à ce moi qui est complet, qui est mon principe et ma fin et l'impulsion de ma culture. Je serai l'absolu conscient, je serai Dieu ! »

C'est le lendemain de son arrivée à Arles, tandis qu'il déjeune dans la salle de l'hôtel, qu'un heureux hasard le met en présence de sa petite amie Bérénice, si tendrement affectionnée parce qu'elle était pour lui une chose d'amertume.

« Ame triste et déshéritée de Bérénice, je vous aime ; je ne prétends pas vous imposer mon âme, mais à vous qui n'avez pas bouleversé sous mille cultures la part originelle que vous avez reçue de votre race, je demande que vous me soyez un directeur.

« Et toi aussi, mélancolique pays, parent de Bérénice, enseigne-moi.

« L'un et l'autre vous avez suivi le fil de votre race et l'instinct de votre rêve ; moi je suis impuissant à rien défendre contre la mort. Je suis un jardin où fleurissent des émotions sitôt déracinées. Bérénice et Aigues-Mortes ne sauront-ils m'indiquer la culture qui me guérirait de ma mobilité ? Je suis perdu dans le vagabondage, ne sachant où retrouver l'unité de ma vie. Je n'espère qu'en vous pour me guider. »

De fait, Philippe choisira Bérénice — Petite Secousse comme on l'a surnommée — et cette plaine solitaire pour conseillères et pour consolatrices; près d'elles il se réfugiera pour se rafraîchir de la fatigue et de la poussière des complications électorales.

Les journées qui suivirent l'enterrement de Bérénice, il les donna avec une ponctualité en quelque sorte machinale aux devoirs de son nouvel état. Mais déjà il ne lui était plus qu'une passion refroidie, un casier de son intelligence. Et ce pays aussi qu'il avait dû orner de toutes ses émotions pour s'en faire un séjour utile, maintenant qu'il allait le quitter n'avait plus pour son âme d'impériosité.

Une nuit il ressentit avec une intensité toute particulière que la préoccupation dont il venait de vivre pendant huit mois était assouvie et qu'il lui en fallait une autre.

« Toute nuance nouvelle que prend notre âme implique nécessairement une nuance qui s'efface. La sensation d'aujourd'hui se substitue à la sensation précédente. Un état de conscience ne peut naître en nous que par la mort de l'individu que nous étions hier. A chaque fois que nous renouvelons notre moi, c'est une part de nous que nous sacrifions, et nous pouvons nous écrier : *Qualis artifex pereo*, quel artiste je tue ! »

La difficulté de se composer un nouveau moi se compliquait pour Philippe du regret de détruire ce qu'il était aujourd'hui. « Auprès de la mer unisonante, je souffrais que ma vie fût une suite de sons sans harmonie. Pourquoi ne puis-je, comme l'Océan,

pousser la vague qui naît dans la voie de la vague qui meurt, et comme lui me donner la puissance et la paix. »

Ce problème, qui n'est autre que se trouver une loi, lui fut si agréable ce soir-là, et si doux aussi le vent généreux qui soufflait du large, qu'il se résolut d'aller, en mémoire de Petite Secousse, jusqu'au jardin d'Aigues-Mortes. La nuit d'octobre était chaude, ou plutôt son imagination échauffée; il se décida, étant un peu las d'attendre le matin en se couchant sur des touffes de fleurs violemment parfumées.

Dans son état de nerfs, ces arbres et toutes ces choses qu'il connaissait si bien firent se dresser devant lui, à tous instants, des apparences fantastiques, et Bérénice lui parla :

« Reconnais en moi le petite secousse par où chaque parcelle du monde témoigne l'effort secret de l'inconscient; où je ne suis pas, c'est la mort; j'accompagne partout la vie. C'est moi que tu aimais en toi, avant même que tu me connusses, quand tu refusais de te façonner aux conditions de l'existence parmi les barbares; c'est pour atteindre le but auquel je t'invitais que tu voulus être un homme libre. Je suis dans tous cette part qui est froissée par le milieu. Mon frisson douloureux agite ceux-là mêmes qui sont le plus insolents de bonheur, et, si tu observes avec clairvoyance, tu verras à t'attendrir sur eux; l'attitude provocatrice de celui-ci cache mal sa faiblesse, à laquelle il voudrait échapper; la sécheresse que cet autre pousse jusqu'à la dureté, n'est qu'impuissance à s'épanouir. Estime aussi les misérables;

parfois il est en eux de telles secousses que c'est pour avoir tenté trop haut qu'ils glissent bas. Personne ne peut agir que selon la force que je mets en lui. Je suis l'élément unique, car sous son apparence d'infinie variété, la nature est pauvre, et tant de mouvements qu'elle fait voir se réduisent à une petite secousse, propagée d'un passé illimité à un avenir illimité. Pour satisfaire ton besoin de simplification qui réclame de l'unité, comprends qu'il faut t'en tenir à prendre conscience de moi, de moi seule Petite Secousse qui anime indifféremment toutes ces formes mouvantes, qualifiées d'erreurs ou de vérités par nos jugements à courte vue. »

Votre *Jardin de Bérénice* est une œuvre magistrale, Maurice Barrès, et votre Philippe, aussi vaillamment armé pour livrer le combat de la vie, se taillera vite une place s'il existe en quelque lieu du monde, et sera l'homme de l'avenir !

GEORGE MONTIÈRE.

BATRACIEN MÉLOMANE

(Suite.)

Mais de tous les instruments le plus sonore, le plus flexible, le plus tendre, le plus joyeux ou terrible me parut celui que dame nature m'avait planté dans le gosier.

Ma voix, qui montait aux notes les plus élevées, descendait jusqu'aux plus graves et sans que j'y prisse de garde, elle pouvait acquérir certaine expression étrange, plus qu'humaine ; des vibrations de cristal tombant comme une pluie de lumière dans l'âme de ceux venus pour m'entendre, leur occasionnaient vertiges et frémissements. Tremblants, ils ne trouvaient pas la force de fuir si bien que je les pouvais traîner à mes trousses comme agnelets courant derrière la mère brebis.

Quelquefois, se faisant douce et pitoyable, ma voix se laissait aller aux mélodies naïves dans les chansons de gestes léguées par nos ancêtres au populaire. Souventes fois aussi, par effort de travail ou inspiration de nature, déplaçant les tons, j'introduisis des modulations nouvelles dans les chants de plus haute science destinés aux oreilles des personnes de lettres, honneur discrétion et dignité.

Les ignares et rustiques demeuraient bouche béante, tout cois. D'autres, plus fins et mieux façonnés pour l'impression, étaient agités et secoués par fièvre de délire ; alors les larmes de couler à la façon des fontainettes sur roc tout comme s'ils eussent mené grand deuil. Mais moi-même plus que les autres, j'étais soumis, à cette sensibilité qui fait tressauter le cœur. Tout s'effaçait, je ne sentais plus le sol sous mes pieds et nulle incommodité de posture si bien qu'un malintentionné eût pu m'occire trahistrement sans que je m'en donnasse de garde. Souventes fois mes amis me voyant tremblant des membres, tout décomposé de visage, voulurent me faire cesser mon

chant ; mais, malgré eux et mon propre vouloir, il me fallait chanter jusqu'à ce que je cheusse défait et pâmé.

Quoique cet état pour lors fût déjà décrié, je devins ménestrel allant de province en province, de ville en ville, de château en château porter mon gai savoir et mes chansons. Aucuns me recevaient dignement, me donnant chaînes d'or, hanaps ciselés, précieux anneaux et me voulaient entretenir pour un long temps. Plusieurs aussi me chassèrent très vilainement et me vouèrent au feu de messire saint Antoine, disant qu'ils étaient saouls d'ouïr mes bourdes.

II

Ceci advint en l'an de grâce 1483 alors que notre bon Sire Louis le onzième passa de vie à trépas. Après une longue chevauchée dans les plaines de Champagne, certain jour comme le soleil allait disparaître, j'arrivai dans ce village dont vous êtes le maire, monsieur Jacques Debray.

Voyant une petite foule de vilains qui s'ébattaient très plaisamment, je m'arrêtai à les regarder.

Comme dans le *Jeu de Marion et Robin* je les vis s'asseoir sur la mousse emmi fleurettes pour manger fromages gras et pommes rouges. Ils jouèrent à se proposer des énigmes et se donner des gages. Le sort désigna un roi qui pour couronne se coiffa du chapel d'une gente bachelette. Chacun devait s'approcher de la Cour pour répondre au roi. Si la réponse n'était pas jugée bien séante et à point, il fallait payer qui un

bâton bien ouvragé au couteau, qui un surcot de bon drap, qui un hanap; aucuns devaient fournir à boire et à manger, morceaux de porc à la sauce d'ail et huile de noix, gras chapon ou autres victuailles. Les gentes donzelles payaient l'amende avec un baiser pris sur la bouche.

« Or ça, bonnes gens, dis-je allant vers eux, voudriez-vous pas danser un petit sur l'herbe douce à l'heure de cette fraîche vesprée? Je suis fin ménétrier; si quelqu'un sait mener la tresse, à l'ouïr mon rebec les jambes se mouveront toutes seules. »

Bientôt nos bons manants, jeunes ou vieux, furent en branle. Ils se trémoussaient, gigotaient, se déhanchant, sautant et tournant comme charretée de diables dans un bénitier.

Et moi je songeais en regardant le ciel rouge derrière les toits pointus des chaumières et les grosses tours du château; je songeais de telle sorte qu'oubliant danse, musique et vilains, je jetai mon rebec sur la mousse et commençai à chanter un de mes beaux lays d'amour avec les paroles qui venaient de me descendre dans la fantaisie.

Les danseurs s'étaient arrêtés tout net comme cloués au sol. Les petites fauvettes et divers menus oiselets qui caquetaient dans la haie prochaine, avaient interrompu leur ramage.

Cependant j'ouïs un murmure de voix. Les manants se rangeant de façon très hâtive, disaient : « Par Saint-Jehan, vecy monseigneur et madame ! » C'étaient le châtelain et la châtelaine.

« Pour Dieu, dit le chevalier, vecy ung gentil me-

nestrel, bon compagnon et de belle lignée. Il fera chière liesse et nous le festoierons moult honnestement. N'est-ce pas bien pensé, dame ?

Et le chevalier, digne et gracieux gentilhomme, s'avança pour m'accoller bien courtoisement tandis que la dame répondait d'une voix qui sonnait douce comme murmure de palombe.

« C'est sagement pensé et dignement parlé, chier Sire. Le gentil menestrel aura accointance chez nous comme il appartient à noble hoste et viendra gésir en nostre hostel si tel est le bon vouloir de mon seigneur »

Levant les yeux pour les remercier en bonne manière de si haute courtoisie, je regardai leurs visages. Celui du chevalier, quoique souriant de plaisante façon, me parut très âpre, et je fus un petit de temps avant d'y prendre accoutumance. Il avait, la chose pour lors était rare en nos contrées, teint obscur, cheveux et barbe d'un noir horrible comme s'il fut né au delà des mers, ès pays des Sarasins servants de Mahom. Ses sourcils buissonneux et foisonnants se rapprochaient en se courbant l'un vers l'autre comme béliers prêts à se testonner.

La dame me regarda d'un regard si doux que je le sens encore pénétrant ma poitrine d'une subtile flamme. Je baissai les paupières comme offensé par un rayon du soleil de midi et je demeurai troublé et mal content.

C'est que je venais de me sentir frappé par le coup que la destinée m'avait réservé en cette minute. Le cœur me battit trop fort sous le pourpoint. Plus ne

m'était nécessaire de regarder la dame pour voir ses yeux, des yeux d'un bleu éclatant et pur comme celui des fleurs de lin qui sont semées dans nos champs.

Ne pouvant mettre hors de suspicion que j'étais épris à grand dommage pour mon âme et mon repos éternel, comme bien discret et bien sachant homme, je pourpensai me tirer hors de danger en refusant l'hospitalité des châtelains. Vain fut rendu ce bon propos ; il fallut suivre leur dessein, car ni par beau ni par laid, je ne pus d'eux obtenir congé de suivre ma route.

Messire Raoul, ainsi se nommait le chevalier, et madame Yolande, cette tant belle jeune femme qu'il avait de frais épousée, s'éprirent pour moi d'une singulière amitié et peu accoutumée. Le soir ils me menèrent banqueter avec grand honneur au château et coucher en une belle chambre. Le lendemain il convint suivre le chevalier en déduit de chasse, voler en rivière et forcer hérons avec gerfauts. Le temps ne nous durait guère, s'écoulant en plaisants devis et sages propos. Toujours fallait-il jouer du rebec ou chanter quelque rondeau et sirvente, car madame Yolande qui ne lassait oncques, gentement disait : « Beau ménestrel, volontiers ne me partirais-je d'aussi gente compagnie comme la vôtre ; vos vers sont aussi suaves que miel et votre voix plus douce que celle des anges du paradis. »

Adonc, pour abréger le discours, un matin, monseigneur Raoul me vint dire :

— Chier Jehan, bel ami, il me faut entreprendre un voyage pour besognes privées, mais je serai de retour

dans un petit de temps. Entretenez-vous donc céans en liesse et joyeuseté.

Je bénis le ciel qui m'ouvrait cette porte pour sortir du danger de naturelle concupiscence et tentation, si bien que je répondis :

— Partez donc, très loyal, digne et bien avisé seigneur; j'irai chanter plus loin.

— Ah! que nenni dà, il vous convient demeurer et donner patience à ma dame, car vos chants adouciron t l'amertume de mon partement.

Je fis comme il voulait. Aurais-je suspecté que le méchant préparât une bourde si bien affairée et que, sous couleur d'amitié et couverture de voyage pour besognes privées, il cêlât le très scélérat dessein entrepris pour cause de jalousie noire et fausse doutance?

Madame Yolande, grandement femme de bien et si sage en toute chose parfaitement en point, ne discontinuait de parler avec louanges de monseigneur Raoul, combien que il fût absent des yeux d'elle.

Je soutenais ses propos car, touché du dard amoureux fort avant, je ne l'osais cependant convoiter et requérir. Mais par force de continuation et fréquentation, tout en pourpensant contenir mon langage et voiler celui de mes yeux, chaque jour s'allumait et avivait le feu de mon âme. En elle je fichai tout mon amour.

Il ne serait pas léger à compter combien je fus assotté d'elle, si bien que travaillé pas fière et démesurée langueur, je sentais mon cœur brûler comme belle herbe jetée dedans le four. En prolongeant si rude souffrance je devenais homicide de moi-même.

Que vous dirai-je ? Un beau soir, comme son regard tombait sur moi plus que d'accoutumance parfait en douceur et beauté, je me laissai choir à ses genoux et prenant la rose qu'elle respirait je la priai qu'elle l'octroyât comme guerdon d'amour.

D'un coup son visage se fit tout rosé et se levant comme piquée de mauvais scorpion, elle dit :

— Oh ! pauvre ménestrel, puisse ton cœur s'amender et ta langue se contenir. Pour notre commune fortune il te faudra fuir de céans. Monseigneur Raoul en vengeance est bon maître et ouvrier. Ne me récitez propos d'amour ; vous aiguiseriez le couteau qui vous donnerait male mort. Partez donc, très loyal et bien parfait ami, partez et que Dieu vous sauve !

Ce disant elle s'enfuit, laissant la fleur sur la forme où elle s'asseyait. Je la regardai par derrière, contemplant, avec secrète convoitise que messer Satanas excitait en moi, ses longs cheveux frémissants comme ruisseaux d'or échappés de dessous le grand hennin à deux cornes, le long de ses épaules, et sa taille aussi souple que rameau de coudrier et de ses reins bien embrés la chute très amoureuse.

Pour marcher sans empêchement elle avait relevé la longue queue de sa robe, l'attachant à un crochet d'ivoire. Elle traversa la salle et soulevant une lourde tapisserie, se retourna plusieurs fois bien vite et disparut.

Et je crus entendre un petit souffle bas comme soupir étouffé.

Seul dans la grande chambre jonchée de nattes et de fraîche verdure partout épandue, je repassais, tout

courroucé et bien mari, les rares perfections de celle qui tant me mettait hors de sens; son front blanc, uni, bien fenestré, ses yeux célestes longuement fendus dont le regard était rendu plus lointain et amoureux par des sourcils arqués, peints avec pinceau; les fossettes de ses joues rondelettes emmi rougeur légère, les mains flexibles aux ongles doucement rosés... Alors piteusement je maudis fortune qui ne m'avait octroyé la seule femme, par nature, idoine à rafraîchir cette chaleur peu supportable qu'amour allumait en moi. Fièremment travaillé par mélancolie je sentis chaudes et grosses larmes issant dehors de mes yeux pour couler le long des joues.

Je sortis à travers jardins et vergers et je chantais pour apaiser l'irritation de ma douleur. Les paroles qui au vif dépeignaient l'état de mon âme, me venaient d'elles-mêmes avec abondance. Je chantais tantôt de façon dolente et plaintive, à d'autres moments, enfiévré et mis en démence par rage et désespoir, je chantais avec rudes et adirés accents comme robin féru qui, la nuit, beurle au fond des bois...

Il me sembla alors dans mon rêve, si toutefois je rêvais, qu'ici j'interrompis le narrateur pour lui dire que son jargon mêlé d'archaïsmes devenait fastidieux.

Le sire Jehan de Trinquemar parut se fâcher. Il murmura :

— Par les tripes de Mahom! que le feu de saint Anthoine arde le vieux ribaud! puis s'adressant à moi :

— Est-ce que par hasard, mon langage n'est pas

plus intelligible que la prose de vos modernes *décadents*, fin de siècle ? Allons donc, que diable ! sachez-moi gré de ma bonne volonté ; je me rapproche autant que possible de votre français. Mes sentiments sont gothiques ; puis-je les habiller à votre guise ? Essayez donc de voir Charlemagne et ses preux en bonnet de coton ou avec des faux cols.

Me permettez-vous au moins de rapporter textuellement les paroles qui furent échangées pendant le quart d'heure précédant ma mort ?

III

Je crois bien qu'ayant fait un signe de muet acquiescement pour encourager Jehan, j'entendis celui-ci reprendre son discours.

— Vous avez dû concevoir de moi, monsieur, une opinion favorable. J'étais un jeune homme parfaitement honnête ; aussi, pris de remords, après le premier instant de révolte, voulus-je fuir. Quand j'allai pour dire à mon valet Aubert de seller les chevaux, je trouvais la place vide. Leste, avisé et surtout polisson, ce maudit maraud était à courir le guilledou au village. Franchement le dévergondage du drôle n'était-il pas une maladresse de la Providence ? Au moment où j'allais accomplir un acte de vertu elle m'enlevait les moyens matériels de l'exécuter.

A l'endroit où vous êtes, si vous pratiquiez des fouilles, vous trouveriez les substructions d'une chapelle qui déjà était en ruine lors de mon séjour chez les châtelains.

Des voûtes effondrées il ne restait plus que de maigres arceaux; entre les piliers la chute des pans de mur, agrandissant les baies primitives, ouvrait de grands trous irréguliers sur le fond de l'édifice encore assez bien conservé.

Sur cette carcasse architecturale le lierre collait ses feuilles sombres et luisantes; les chevreuilles vagabonds jetaient leurs guirlandes d'une travée à l'autre; les rosiers sauvages, montant le long des piliers comme des colonnettes supplémentaires, allaient fleurir à travers les enroulements capricieux et la végétation fantasque des chapiteaux sculptés.

J'aimais l'ombre et le silence de ces vieilles ruines où je venais chercher des inspirations.

C'est là qu'après avoir constaté la disparition d'Albert, j'allai m'asseoir sur les marches de l'autel délabré. Façonné à l'improvisation, je sentis mes désirs et mes regrets se formuler en une ballade que j'attaquai immédiatement à plein gosier. N'ayez pas peur, je ne la chanterai pas. Vous trouveriez les paroles de mauvais goût et la musique monotone. Il y a ici une question de mode inutile à discuter.

Je puis cependant vous dire qu'aux premiers accès d'emportement rebelle succédait une résignation plainivement douloureuse d'un effet irrésistible sur toute âme sensible et musicale.

Le refrain, qui en quatre vers condensait l'histoire de mes tourments, se terminait par une note d'une excessive douceur, d'une tristesse insondable, pleine de soupirs refoulés, d'espoirs déçus, de soumission offerte, chargée de tendresse, grosse d'amertumes.

C'était pour ainsi dire une note pleurée qui allait *rallentendo*, puis tombait dans l'ombre et le silence nocturnes comme une perle d'harmonie.

— Mon biau ménestrel, fit près de moi une voix hélas trop connue, mon biau ménestrel, que fais-tu céans ? Que n'est tu jà sur ton partement par ceste belle nuictée tant propice ?

Madame Yolande, qu'attirait la langueur magique de ma mélodie, accourait comme le fer qu'aspire l'aimant ; elle s'assit à mes côtés sur la pierre froide.

Je me levai en m'écriant avec violence.

— Pour Dieu, dame, ostez-vous car plus n'en puis-je souffrir. Méchante et mal avisée êtes-vous qui cuydez entasser très aigre et plus poignante douleur que n'en put oncques porter cueur léal d'amoureux. Pour néant n'eussé-je décelé ceste chaleur désordonnée, ce très violent amour qui m'arde les entrailles et qui surement me doit conduire à mort car aucuns sont morts à plus petite occasion.. Et me rapprochant d'elle, je continuai avec une intonation moins âpre :

— Mais, dame, c'est vous qui du profond de mon âme avez tiré le secret propos. C'est vous qui avez tant de fois empesché mon partement et ores ne saurai-je plus me taire. Comme tendres fleurettes qui se sèchent, ainsi se perd ma jeunesse contre ordonnance et inclinacion de nature. Par ceste tant belle et commune passion de musique nos âmes sont entrelées. Qui nous pourra forclore de l'entière et léale amour qui les doit enlacer ?

Tombant à ses genoux je lui pris les mains.

Elle voulut les retirer en disant :

— C'est mal parlé et sans vergoigne, messire Jehan, car vous trompez toute la fiancée que j'avais fichée dedans vous.

Et moi la pressant plus fort en l'attirant vers moi, je murmurai :

— Oh! Yolande! Yolande! tu veux donc ma mort que à mon cas si pitoyable tu ne daignes avoir ne regard ne souci?

La sentant céder doucement à ma pression.

— Me damne Diex! Pour estre en ta grâce, oh dame douce! je baillerais ma part éternelle de son paradis!

Elle eut un beau mouvement de protestation.

— Prends pitié, mon Jehan, car ton déplaisir aigrement me poise, mais ne me requers d'amour, car point ne veuil briser mon entiereté... Nenni, oncques de mon corps ne feray-je péchié...

Et cependant de plus en plus elle se penchait vers moi. Tout à coup elle recula avec un mouvement d'épouvante.

— Qu'est cette ombre!

— Ung nuage pardevant la lune. M'amyé tant chière et si parfaite, point ne t'esbahir ne esmouvoir...

— Nenni dà que ce n'est point un nuage! tonna une voix furieuse.

Messire Raoul, bondissant de derrière un pilastre, apparut dans la porte de la chapelle que la lune éclairait en plein.

— Ha dea! double traistre! docteur ès paillardise et ribaudaille! tu t'es abusé grandement en ton cou-

raige, desléal et foi mentye qui cuydois villener ma dame ! Point ne te servira de crier mercy car je vais sur l'heure espandre tout ton sang.

Messire Raoul mit l'épée à la main.

Je vous avoue sans vergoigne, Monsieur, que je me sentis comme vous dites maintenant « dans mes petits souliers ».

Le témoignage de ma conscience, suprême ressource des faibles, me faisait complètement défaut.

Instinctivement j'avais porté la main à ma dague, puis espérant peut-être l'émouvoir par l'humilité de l'aveu, je dis à Raoul :

— Trop bien vous blasonnez mes armes, Monseigneur. Vous me cuydez châtier ; c'est justice ! La benoite Vierge me prenne en sa grâce et merci.

Mais l'enragé, encore plus furibond, marchait sur moi l'épée haute en criant :

— Holà, varlets, venez avec moi occire ce maistre en félonie et desléaulté.

— Ah ! diable ! pensai-je. Il s'agit d'un guet-apens. Plus de délicatesse alors.

Vous devez bien penser que je ne manquais pas d'un certain courage naturel. Sautant au bas de l'autel où j'avais d'abord cherché un refuge, je m'y adossai et la dague au poing, j'affrontai les assaillants. Deux hommes étaient accourus à la voix de messire Raoul.

— Grâce, monseigneur, grâce ! gémit Yolande en embrassant les genoux de son mari, ce qui me donna le temps de me mettre en défense.

Les varlets cherchaient à me frapper par derrière comme les bravi de l'école italienne, et le maître me

faisait face. Leurs trois lames luisaient sous la lune et me sifflaient près de la figure comme des vipères enragées.

Je faisais le moulinet avec ma courte lame tout en parant de la main gauche. Bien que j'eusse pris soin de m'envelopper le bras dans mon surcot, je reçus de profondes entailles.

Un des sicaires roula à mes pieds. Pendant que je retirais mon arme engagée dans les plis de son pourpoint, l'autre me frappa entre les épaules à la naissance du cou et je tombai agenouillé.

— Hez ! hez ! cria messire Raoul, mécréant chétif et trop outrecuidé chien ! tu as fais péchié en ton malintentionné vouloir. Adonc meurs de male mort et meurs damné !

Il me plongea son épée dans la poitrine.

Trouvant la force de me soulever je répondis :

— Pointc encore, fils de Satanas ! et je le frappai si adroitement au-dessous du sein gauche qu'il tomba raide mort le cœur traversé par ma lame.

Le seul de nous quatre qui fût valide, le domestique m'assaillant par derrière, s'enfuit à grandes enjambées.

Je fis quelques mouvements afin de me relever, mais je perdais tout mon sang ; à chaque essai de respiration une insupportable souffrance traversait ma poitrine soulevée. Je me laissai tomber tout de mon long en retenant mon souffle.

Rassemblant mes idées éparses je voulus les concentrer sur la mort que je sentais imminente. Un grand frisson me secoua ; j'avais peur, j'avais froid,

je voyais noir. Je fis un effort pour baiser la poignée de ma dague formant le signe de la croix. Un rapide élan de ma volonté expirante porta au Dieu juste et miséricordieux les dernières pulsations de mon cœur.

— Diex aidez ma repentance! pardonnez mon crime! Benoitte mère du Seigneur Christ, prenez en grâce la pauvre âme du pécheur!...

Mes oreilles bourdonnèrent, mon cerveau tournoya dans le vide et je mourus.

IV

Monsieur, il faut être mort au moins une fois pour se rendre compte de l'effet que cela produit sur l'organisation. La brusque séparation des deux principes ne m'a pas semblé aussi nette et rapide que nous la présentent les théories. Quoique mon cœur eût cessé de battre, je vis longtemps la chapelle éclairée par la lune, le cadavre de Raoul, celui du valet. Une chouette houloulait dans le lierre.

Puis apparurent des formes lumineuses au milieu desquelles il me semblait voltiger. Je revis d'une manière plus vague la chapelle, les cadavres; j'entendis encore la chouette... impressions fugitives pâlisant à mesure que les formes lumineuses, aériennes, indescriptibles en mots humains, prenaient de la consistance.

J'entrevis madame Yolande qui venait nous regarder, poussait un grand cri, et fuyait vers le château.

.....
Et puis le soleil brillait, des domestiques nous

emportèrent; un médecin nous posa la main sur le cœur, nous retourna en tous sens et prononça : « Morts, morts. »

Je m'étais probablement rapproché, car j'examinai avec curiosité mon corps étendu dans une grande mare de sang, mes yeux fermés, ma bouche entr'ouverte, mes membres raidis. Le souffle vital avait certainement abandonné cette masse de chair et j'éprouvai quelque surprise à me sentir moi-même accroupi près d'elle, la regardant comme un cadavre étranger.

Peu à peu il me sembla que ma substance se dissolvait et s'éparpillait comme les lambeaux d'une guenille. Le sentiment du temps et de l'espace s'effaça. C'est alors que, dans le sens par vous donné à ce mot, *je mourus tout à fait*.

.....
— Ha deà ! quelle orde beste ! s'écria Yolande avec un geste d'épouvante. Elle commanda au page d'aller chercher un vireton pour transpercer l'immonde crapaud qui se traînait sur le sol de la cour devant les fenêtres du donjon.

Je fus quelque temps avant de me remettre en situation et de comprendre que j'étais moi-même l'horrible bête, l'objet des répulsions de Yolande.

Vous êtes assez bon catholique pour croire au purgatoire, monsieur. Sachez donc que j'étais une âme du purgatoire. Je puis vous affirmer que ce mot s'applique à un état, une manière d'être, et non à un lieu.

Ne vous représentez pas un espace circonscrit et limité, à la façon dantesque, où les pécheurs repen-

tants mais non purifiés, sont parqués comme des troupeaux de moutons. Une juste aggravation de peine me condamnait à expier mon crime à l'endroit même où je l'avais commis.

Je ne m'aperçus pas tout d'abord de ma métamorphose; ce fut comme au sortir de ce que vous appelez un état comateux que j'entendis la dame et vis le regard de colère et de dégoût qu'elle m'adressait. Désigné aux coups du page j'obéis à un instinct de conservation en me réfugiant derrière les blocs accumulés dans la cour. Je n'avais que quelques pas à faire pour y arriver. Aussi fus-je étonné de marcher si lentement et de me sentir le nez près de terre. Les fourmis, insectes et brins d'herbe que je foulais aux pieds sans les apercevoir, prirent des proportions monstrueuses tandis que les moindres broussailles devenaient des peupliers et des chênes dont mon regard n'atteignait pas la cime. Enfin mon corps était d'une exiguité étrange. Il fallut bien le reconnaître lorsque je me cachai tout entier dans un trou où j'eusse à peine mis le poing. Soulevant ma toque ou dérangeant mon chapel, je me passais volontiers la main dans les cheveux que je portais longs, souples et abondants. Mon corps se rappelant ses anciennes habitudes, à peine fus-je à l'abri de ma petite caverne que je voulus faire le même geste. Plus de toque à soulever, plus de cheveux à caresser. Un contact froid, visqueux qui me fit frissonner d'horreur! Abaisant le bras je regardai ma main. C'était une patte... et quelle patte! Il faut vous dire que les reptiles m'inspirent une répulsion indicible. Près de mon trou

était une flaque où je pus contempler mon image. La justice du ciel avait fait de moi le plus monstrueusement hideux et repoussant des crapauds. Je ne vis personne devant moi. Pas de ces diables à longue queue qui, sur les sculptures de nos églises, viennent disputer l'âme du défunt aux bons anges.

R. DE MARICOURT.

(A suivre.)

BIBLIOGRAPHIE

LES CORNES DU FAUNE, par Ernest Raynaud.

Après *Le Signe* et *Chairs Profanes*, M. Ernest Raynaud donne, recueil très préférable à ceux-là, *Les Cornes du Faune*. L'éditeur est la *Bibliothèque artistique et littéraire* de la *Plume*, l'amusante feuille que dirige L. Léon Deschamps; format, couverture, papier, impression, tout est délicieux, absolument. Les sonnets aussi, — car ce livre est composé de sonnets exclusivement — sont délicieux. *Paysages*..... sont des bois aussi peu vierges que possible, des parcs tranquilles, qu'ont délaissés les falbalas, des avenues au bout desquelles grisaille quelque grande maison du siècle dernier, des charmilles où s'ennuie un Faune sur son socle moussu... *Pastels*... j'aime moins, car malgré moi je me souviens de ces toiles classiquement éthérisantes, dont l'on applique la photographie sur une planchette pour l'enluminer, et la vendre ensuite rue de Rivoli... *Les Cornes du Faune*, philosophique; *Intermède*, coppélien; *Deuils et Joies*, amoureux. Je note ce sonnet, évolutionniste à coup sûr, réincarnationniste peut-être :

Tout l'Acquis du Passé s'enfouit, du refus
De livrer à chacun ses propres Origines,
Mais quelque chose en luit parfois; tels de confus
Eclairs d'argent sous les frissons d'eau de piscines.

Comme les Fleurs, pourtant grêles, des Capucines
 Se font jour au cœur des treillis les plus touffus,
 Je cherche — jusqu'ou vont se perdre mes Racines —
 A pénétrer les mille Avatars que je fus.

J'ai déjà déterré, chez moi, bien des Dorures
 Décelant de quels rois ce furent les Purures.
 Et comme un enfant simple égrène un chapelet,

Le cœur plein de silence et le front vers les Dômes
 De la ville sur qui neige un Soir violet,
 Je m'étudie à dénombrer tous mes fantômes.

PETITS FRANÇAIS, par *Eugène Morel* (chez Albert Savine).

Depuis leur naissance jusqu'à leurs parades à l'Association des Etudiants, à travers l'Enfance, le Lycée, la Première Communion, l'Éveil de la Puberté, la vie de Potaches, le Baccalauréat, la Faculté de Droit, Eugène Morel traîne par la main deux individus qui sont les deux types essentiels de la génération qui compte aujourd'hui de vingt à vingt-cinq ans. Types adverses, partant complémentaires : l'un petit, maigre, brun, blême, maladif, inquiet, morose ; l'autre grand, gras, blond, rougeaud, sain, placide, jovial ; — l'un intelligent, fin, lettré, artiste, analyste, chercheur ; l'autre rudimentaire, obtus, ignorant, vulgaire, superficiel, insouciant ; — tous deux paresseux et d'ailleurs impuissants, blasés avant de savoir, sceptiques avant d'apprendre, médiocres : — décadents. Pour appliquer la Théorie des Tempéraments de Gary de Lacroze, le premier est un NB, le second un SL. La névropathie de l'NB est étudiée avec une compétence incontestable, un soin méticuleux, une exactitude saisissante : un Occultiste n'eût pas mieux traité cette question de psychisme.

Au reste, de même que tant d'autres des jeunes écrivains contemporains, Eugène Morel est un occultiste inconscient. Cela transparait non seulement par la perfection de cette étude d'une maladie astrale, mais encore par le coup d'intuition qui a déterminé l'auteur à opposer ses deux héros conformément à une théorie physiognomonique, certes ignorée de lui comme elle l'est de

tous ceux qui se sont gavés des enseignements du clergé matérialiste, et jusque par la dissection du livre en *sept* tronçons, dont deux, le quatrième, *Potaches*, et le cinquième, *l'Université*, ont été disjointes sans nécessité visible.

Puis, qu'on lise cette conclusion de la préface : —
 « Tant qu'il y aura plus à savoir, plus à faire, plus à
 « aimer! une proie, quelle qu'elle soit, à notre activité!
 « terres ou lois à découvrir, des femmes à chérir, et des
 « enfants! de l'art enfin pour jouir et des métiers pour
 « agir... tant que, le monde étant mauvais, il ya lieu de
 « le rendre meilleur... celui qui trouve la vie mauvaise
 « est un serin. » Et l'œuvre partout vibre de cette foi
 consciente et de cette énergie fière. Vaillante réaction
 contre le piteux j'menfichisme qui règne. Eugène Morel
 combat la même bataille que les Occultistes. Aussi ne
 peut-on que sourire lorsqu'on le voit, en un autre
 passage de ladite préface, englober dans son mépris les
 décadents, les bureaucrates (j'en omets) et les... Occul-
 tistes. C'est là du reste une erreur à laquelle nous ont
 habitués les journalistes, mais les décadents et les bureau-
 crates seront-ils contents ?

Aux points de vue pédagogique et sociologique, le volume est très documenté, très pensé, très moderne. Il y aurait sur cet aspect de *Petits Français* bien des pages à écrire. dont je ne saurais, à mon grand regret, disposer ici. Je dirai seulement que tout cela est du plus logique et pratique Socialisme. En matière littéraire enfin, on pourrait reprocher à l'auteur que l'antépénultième partie, *l'Université*, n'est qu'un pamphlet contre certaines personnalités qui peut-être ne sont guère dignes d'un tel honneur; pamphlet qui, de plus, ressemble un peu à une vendetta de potache exaspéré de pensums et de retenues. Il paraît trop, aussi, que le livre est composé de morceaux écrits à des dates très espacées et par conséquent sous des impressions très diverses. Quant au style, on lui retrouve la même saveur amère que dans *l'Ignorance acquise*, mais il est autrement personnel que dans ce premier livre d'Eugène Morel.

AUGUSTIN CHABOSEAU.

GRUPE INDÉPENDANT

D'ÉTUDES ÉSOTÉRIQUES

CONFÉRENCES

Les conférences du Groupe obtiennent toujours un très grand succès.

Le 6 mars, M. Desmarest, ancien bâtonnier de l'ordre des avocats, a inauguré les conférences contradictoires par une charmante causerie sur l'*Emancipation de la Femme*. M. et M^{me}. de Rochefort, M. le Capitaine P. et plusieurs autres personnes présentes ont pris la parole à la suite du conférencier. Très grand succès pour tous.

EXPÉRIENCES

Des expériences pratiques sur la *communication psychique à grande distance* sont poursuivies en ce moment. Les résultats sont fort curieux et seront communiqués à nos lecteurs prochainement.

Les expériences de *Louis Lucas* vont être aussi reprises et développées.

BRANCHES

Les *Indépendants Lyonnais*, fondés le 21 septembre 1890 par MM. A. Bouvier, G. Bouchet et L. Fayard, comptent à ce jour quarante membres titulaires ayant versé leurs cotisations. Dix membres poursuivent les recherches en groupe fermé. Trois membres font régulièrement des conférences. Plusieurs autres font des recherches particulières dont ils font part, à mesure des résultats, au Groupe.

* *

Une nouvelle branche du Groupe est en formation dans le département de la Haute-Marne.

* *

La Branche KUMRIS de Bruxelles nous envoie au dernier moment les résultats brillants de ses efforts. Nous en reparlerons dans notre prochain numéro.

QUARTIER GÉNÉRAL

Des réunions hebdomadaires entre les membres du Groupe susceptibles de faire des conférences vont être organisées à partir du 15 mars.

Signalons aussi la création des *conférences bibliographiques* dans lesquelles on analysera les derniers livres parus, intéressant nos doctrines.

MAGIE PRATIQUE

Dans le journal catholique *le Monde*, M. OSCAR HAVARD a publié une étude intitulée « les Sorciers Fin de siècle », de laquelle nous extrayons l'anecdote suivante, relative à un fait de Magie pratique.

« Un jour, où je me trouvais placé tout près d'un lieutenant de vaisseau qui paraissait prêter un médiocre intérêt aux sortilèges d'un nécromant, je demandai à mon voisin ce qu'il pensait de ces jongleries :

« — Peuh ! me répondit-il avec une moue de dédain, j'ai vu mieux que cela. Evoquer les morts et les faire parler, quelle niaiserie ! Les prestidigitateurs modernes sont si astucieux qu'on peut toujours mettre en doute la réalité des phénomènes qu'ils provoquent.

« — Voudriez-vous donc, répliquai-je en riant, que nos magiciens évoquassent des personnes vivantes ?

« — Mais certainement, me répondit avec gravité l'officier de marine. Dans ces expériences au moins, la preuve est possible ; mais avec des morts, où est la garantie ?

« La conversation s'engagea. Mon interlocuteur m'apprit alors qu'il avait récemment, dans une maison amie, exprimé de sérieux doutes sur le pouvoir des néo-magiciens, et défié les enchanteurs modernes de le convaincre. Au moment où je venais de prendre congé de mon hôte, ajoute l'officier, je fus abordé dans la rue par un étranger qui me dit à brûle-pourpoint : « J'ai tout à l'heure entendu vos objections : voulez-vous me permettre de vous opposer, non une réfutation verbale, mais une expérience ? Je ne vous demande qu'une chose, abandon-

nez-vous complètement pendant trois ou quatre heures et laissez-moi faire. — Je suis tout à vous ! » répliquai-je d'un air décidé. Aussitôt, l'inconnu héla sa voiture et nous nous installâmes tous les deux dans le véhicule.

« Ma montre accusait cinq heures, et nous étions en été : c'est vous dire que ce mage n'avait pas même cru devoir appeler à son secours les ténèbres de la nuit. Les stores du landau furent soigneusement baissés ; je ne pus donc me rendre compte de l'itinéraire que suivit le cocher. Sa voiture décrivit d'innombrables détours. Après deux heures de trajet, on fit halte ; la portière fut ouverte et je me trouvai avec mon compagnon en pleine campagne, devant la grille d'un château. Nous nous acheminâmes vers le pavillon central : mon conducteur me fit pénétrer dans une chambre, sommairement meublée. Le crépuscule commençait à estomper les objets ; une demi-obscurité régnait dans la pièce. Après m'avoir avancé un fauteuil qui faisait face à un canapé, le thaumaturge m'invita à fixer fortement ma pensée sur une personne que je désirais voir, puis il passa dans la chambre voisine, me laissant livré à mes réflexions.

« Je me conformai à la consigne. Lors de mon dernier voyage à Londres, j'avais été reçu dans le salon de la duchesse de N... Bien certain que l'illustre lady n'habitait en ce moment ni Paris ni même la France, je résolus de la choisir pour l'expérience décisive qui allait commencer. Pendant quarante-cinq minutes, aucun phénomène n'attira mon attention, mais, au bout d'une heure, voici qu'une sorte de vapeur bleue plana au-dessus du canapé. D'abord insaisissable, le nuage se matérialisa peu à peu, puis je distinguai la physionomie d'une femme de haut rang en toilette de soirée. Je m'approchai pour mieux discerner les traits ; il ne pouvait y avoir de doute, j'avais bien là devant moi la duchesse de N... endormie. L'idée me vint tout d'abord de la réveiller. Mais je n'osais pousser la hardiesse jusque-là. Il fallait pourtant que j'emportasse avec moi un témoignage palpable de cette fantastique apparition. Lady N... avait à l'annulaire de sa main gauche une turquoise du plus grand prix. Ma foi, je n'y tins plus, je m'emparai de la bague et je la mis

dans ma poche. Quelques minutes après, l'apparition se dissipait et le mage me ramenait chez moi.

« Trois semaines plus tard, la duchesse de N... venait à Paris pour de là se rendre à Biarritz et je m'empressai d'aller lui porter mes hommages. Au cours de la conversation, je crus devoir demander à la duchesse si, dans ces derniers temps, un accident particulier n'avait pas traversé sa vie. — « Mon Dieu, répliqua lady N..., je me souviens seulement qu'un certain soir je recevais à mon *five o'clock* de nombreux visiteurs, quand je fus prise d'un si invincible besoin de dormir qu'il me fut nécessaire de me réfugier dans une pièce voisine pour me reposer. Au bout de vingt minutes, je me réveillai; ma migraine était passée, mais quel ne fut point mon étonnement quand je m'aperçus que je n'avais plus ma bague. Mes serviteurs eurent beau explorer la chambre dans tous les sens, la turquoise ne fut pas retrouvée... — Eh bien ! la voici, madame, fis-je en remettant à lady N... la gemme qu'elle croyait perdue... »

« Voilà mon histoire : maintenant, qu'en pensez-vous ? »

NOUVELLES DIVERSES

SOCIÉTÉ DU PROGRÈS SOCIAL

Voilà un an à peine qu'a été fondée cette « Société Internationale de Correspondance et d'Etudes Socialistes », et déjà le nombre des membres est respectable. Il est vrai, la ligne de conduite adoptée est très droite, très large et très nette ; la déclaration statutaire débute ainsi :

« A cette heure où les meilleurs se stérilisent par les excommunications dont ils s'accablent, nous avons jeté les bases d'une association qui deviendra, nous l'espérons, une école de tolérance et de respect mutuel, et où chacun conservera le droit de penser librement et d'agir selon ses convictions.

« La *Société du Progrès Social* a pour but : 1° de constituer à Paris un centre international de correspondance socialiste, sans autre préoccupation que de donner aux capacités et aux bonnes volontés isolées un moyen de communication et de propagande ; 2° de créer à Paris un foyer central de libre et expansive élaboration commune.

« En dirigeant exclusivement l'attention désintéressée de ses membres sur les questions sociales, la Société croit servir les intérêts de la démocratie socialiste, travailler efficacement à la grande cause de régénération morale et de transformation sociale qui passionne les meilleurs de ce temps. »

Phénomène presque sans précédent, de telles promesses sont réalisées à la lettre. Les conférences, libres, gratuites et contradictoires, qui ont lieu tous les vendredis à partir de huit heures et demie du soir, en un local offert, 8, rue des Martyrs, par la *Revue Socialiste*, sont faites dans un esprit presque modéré. On ne trouve point là traces de sectarisme. Les nébulosités du *Néo-Panthéisme* de M. Marc Amanieux, poète limousin, y sont écoutées avec non moins d'urbanité que les sèches dissertations matérialistes de M. Lesigne sur le *Véritable Jésus-Christ et l'Univers sans Dieu*.

A signaler parmi les sujets traités le plus récemment et avec le plus de talent : *Idéal et Science, le Socialisme et la Morale, Economistes et Interventionistes*, par Eugène Fournière; *la Conception de l'Honneur dans la Bourgeoisie, l'Art social, l'Éducation*, par Robert Bernier; *la Femme et l'Enfant dans l'Industrie*, par M^{me} Aline Vallette; *la Réforme de la Magistrature*, par Adrien Veber, président de la Société; *la Dépopulation*, par Raiga. Sont inscrits pour des lectures ultérieures : Adolphe Tabarant, Henry Fèvre, Jean Lombard, Hippolyte Buffenoir.

Robert Bernier, secrétaire-bibliothécaire (35, rue du Département) donne chaque mois dans la *Revue Socialiste* des comptes rendus détaillés de ces causeries.

Une bibliothèque très complète, et qui s'accroît continuellement, est mise à la disposition des adhérents : bibliothèque de philosophie, sociologie, science et littérature.

Des brochures seront publiées par le *Progrès Social*, périodiquement, à partir d'une date très prochaine.

A. C.

LES R.-P. JÉSUITES

Les R.-P. Jésuites nous avaient habitués à beaucoup de surprises; mais, jusqu'ici, on pouvait rarement les accuser d'ignorance.

Nous savons de source certaine qu'il y a un an environ le Pape a donné l'ordre aux révérents d'étudier les Sciences occultes et de lui faire un rapport à ce sujet.

Depuis cette époque les études se poursuivent avec calme et opiniâtreté. Mais notre mouvement est trop accentué pour pouvoir être escamoté. Aussi est-on forcé de le combattre.

A Saint-Merri, le R. P. Le Moigne a entrepris une série de conférences sur *le Miracle et la Science*. Nous sommes toujours tout prêts à reconnaître la valeur intellectuelle, quel que soit son mode de manifestation. Mais, pour le cas présent, ce n'est pas le cas.

On ne peut se faire une idée des erreurs d'astronomie, des théories peut-être théologiques, mais peu scientifiques que le Révérent soutient pour expliquer les « miracles » y compris celui de Josué. Ralentissement de la Terre, réfraction des nuages chargés de pluie, etc. Il doit y avoir dans « l'Ordre » des professeurs de physique pour les classes primaires. Nous conseillons au R. P. Le Moigne de leur demander quelques livres avant de poursuivre sa série de « victoires » sur la science.

LA GNOSE

Pour renouer la chaîne traditionnelle et favoriser le groupement de l'assemblée gnostique-albigeoise, M. Doinel, évêque gnostique, notre collaborateur, prendra désormais le titre distinctif de MONTSÉGUR, avec l'assentiment du propriétaire actuel de ce Thabor pyrénéen, M. Julien Dumas (1).

T JULES, évêque de Montségur.

(1) Le dernier évêque albigeois, B. d'En-Marti, a été brûlé avec ses 205 compagnons sur la montagne de Montségur (1242).

AVIS AUX HYPNOTISEURS

Dans sa réunion du 2 mars la conférence des avocats a discuté la question suivante :

L'individu, non médecin, qui se livre sur un tiers à des expériences hypnotiques, peut-il être poursuivi pour exercice illégal de la médecine ?

Après une longue discussion et l'exposé de M^e Mathiot, secrétaire de la conférence, L'AFFIRMATIVE A ÉTÉ ADOPTÉE A UNE GRANDE MAJORITÉ.

LA S. T.

Nous avons décidé de consacrer à la Société Théosophique une étude dans l'appendice du *Traité de Science Occulte*. Mais après la révélation du *Sun*, après les constatations d'Augustin Chaboseau, après surtout l'agonie de ce mouvement en France, la leçon donnée dans l'*Histoire de la S. T.* à ces Orientaux d'opéra-comique nous semble suffisante. On ne répond plus aux morts et il serait peu louable d'accoler des noms aussi inconnus que ceux-là aux encouragements à nous donnés par des hommes éminents et sérieux.

*
*
*

L'abondance des matières nous oblige à remettre au prochain numéro le *Bulletin Maçonique* de notre ami O. Wirth.

P.

REVUE DE LA PRESSE PÉRIODIQUE

A. — France

OCCULTISME

Voile d'Isis (11, 18, 25 février 1891). — Cette publication, qui a doublé de format, devient très intéressante ; elle rend compte des séances d'études pratiques poursuivies au Groupe. Dans ses trois derniers numéros signalons les Origines ésotériques de la Réforme et sur-

tout l'Affaire de la S. T. par Papus, la Morale du Bouddhisme de Léon de Rosny analysée par G. Vitoux, et le curieux article de Francis Pérot sur les Pions, tribu du Bourbonnais demeurée à l'état sauvage. Le *Voile d'Isis* a commencé la publication des Lois de la Série d'après le Roman Alchimique de L. Lucas et des Vers Dorés de Pythagore par Fabre d'Olivet.

Union occulte française, de Lyon (15 février 1891). — Reproduit plusieurs articles de l'*Initiation*. Bonne étude de L. Fadray sur la médecine occulte dans l'Antiquité et dans les Temps modernes.

L'Etoile (mars 1891). — Excellent article de M. Jhouney sur la Philosophie occulte et la science moderne. Cet article mérite une analyse que nous ferons dans le prochain numéro. Une pensée d'Anna Kingsford placée en tête du numéro vient montrer combien M. Ad. Franck a raison de protester contre la tendance à faire de la Science occulte l'origine et le but de toutes les sciences.

Philosophie générale des Etudiants Swedenborgiens libres (février 1891). — A. Allar continue son étude : Esprit et Matière. Lecocq analyse le dernier ouvrage du Dr P. Gibier. Nous recommandons à nos lecteurs cette revue qui va paraître plus souvent.

Revue des Sciences Psychologiques illustrée (février 1891). — Suite de Pour et contre de A. Goupil, très bonne étude sur les questions magnétiques. L. Moutin commence un cours de magnétisme pratique. Communications intéressantes de Horace Pelletier et de A. Goupil.

Religion universelle, de Nantes (janvier et février 1891). — Ch. Fauvety analyse *Après la mort*, de Léon Denis. Signalons : l'Œuvre difficile et nécessaire, par P. Verdad; le Doute, par J. Bearson, étude sur Alber Jhouney et ses dernières conférences, et un très bon travail que commence Fabre des Essarts sur les Hiérophantes.

Anti-Egoïste, de Nantes (février 1891). — Bonne étude du Dr Hubert Boens sur la doctrine de Pasteur. Signalons un article admirable intitulé : Aux hommes de

bonne volonté. Une indiscretion nous permet de l'attribuer à Amaravella. — Nous recommandons particulièrement à nos lecteurs cette revue fort bien faite qu'on reçoit sur simple demande d'admission à la Société d'Altruisme.

SPIRITISME

Moniteur spirite et magnétique, de Bruxelles (février 1891). — Article de J. Bouvéry sur les dangers que font courir au magnétisme les savants officiels. Résumé de la conférence faite par notre ami C. Chaigneau le 6 janvier à la Société de Spiritisme scientifique.

Revue Spirite (février 1892). — Les Guérisseurs, les Obsédés, par P. G. Leymarie à propos du Saloudalou et du testament de M^{me} Brochard. Réponse de Papus au commandant Dufilhol qui réplique dans le même numéro. Les Esprits tapageurs à Viry-Nouveau. J. Marcus de Vèze continue ses études sur l'Intolérance religieuse à travers les siècles. Analyse du livre de Léon Denis : *Après la mort*.

Lumière (février 1891). — M^{me} Lucie Grange traite la duchesse de Pomar de plagiaire à propos d'inspirations qu'elle a communiquées à la duchesse. P. F. Courtépée parle dans un très bon article des questions sociales résolues à propos du Congrès social spiritualiste que prépare l'*Etoile*, d'Avignon.

Spiritisme (février 1891). — Compte rendu des conférences faites à Lyon par Chevallier et à Paris par C. Chaigneau. Analyse d'*Après la Mort* de Léon Denis.

(Mars 91.) — Suite de l'étude de M. Gabriel Delanne sur l'Occultisme et le Spiritisme.

Il aborde cette fois l'étude des élémentals et des élémentaires. La question lui est imparfaitement connue. La conférence de M. Metzger n'a pas été réfutée pour la bonne raison qu'elle n'en valait pas la peine. Quand l'auteur voudra voir des *élémentals* en travail chez l'homme, il lui suffira de prendre un microscope. Dans notre

étude sur « la Kabbale » de M. Franck nous avons assez longuement parlé de cette question.

Les appels fréquents à la polémique faits par la *Presse Spirite* resteront toujours, espérons-le, sans réponse de la part de *l'Initiation*. Le public scientifique est le seul juge capable de se prononcer comme il l'entendra.

Revue Spirite (mars 1891). — Numéro intéressant. Quelques attaques aux « alliances dangereuses » par M. POTHENOT, une rectification de M. DUFILHOL au sujet de notre vénéré philosophe Ch. Fauvety et la traduction d'une brochure du D^r CARL DU PREL, *Un Occultiste allemand*. (Et les alliances dangereuses ?) Puis l'article de C. CHAIGNEAU paru dans le dernier numéro de notre revue et une intéressante traduction sur la Lecture de la pensée chez les Chinois. Le numéro d'avril de *l'Initiation* contiendra une étude fort curieuse sur des expériences de même ordre faites en France le mois dernier.

P. (1).

MAGNÉTISME

Journal du Magnétisme (10 février 1891). — Le magnétisme chez les Anciens par H. Durville. Suite des études du docteur Carlo Maggiorani. Influence du magnétisme minéral sur la vie animale. Nous recommandons ce journal à tous nos lecteurs.

Chaîne Magnétique (15 février 1891). — L'affaire Gouffé. Application du magnétisme à la stratégie et à la tactique militaires. Le Somnambulisme lucide et les grands hommes, intéressantes communications de H. Pelletier. Nouvelles discussions à propos du volume du Congrès magnétique.

SOCIALISME

Revue socialiste (février 1891). — G. Rouanet étudie dans un très bon article les conditions du travail dans les pays étrangers. P. Bertrand continue son intéressante étude sur la crise révolutionnaire en Russie. Signalons aussi *Le Droit* à l'existence de Benoît Malon. Il serait à

(1) Ces deux dernières analyses sont de Papus. Elles ont été faites après l'étude de M. Dorado, étude qui reprend à partir d'ici.

souhaiter que les rédacteurs de cette revue connussent l'occultisme, surtout dans ses applications aux questions sociales.

Devoir (janvier et février 1891). — Suite des remarquables études sur les Facultés de l'être humain, extraites des œuvres posthumes de J.-B. André Godin. Signalons les Ecoles mixtes, Assistance et Assurance, par J. Pascaly. Question de la paix et surtout le Mouvement féminin.

Rénovation (décembre et janvier 1891). — Articles de H. Destrem et E. Barat. H. Destrem annonce son ouvrage intitulé *Des moyens généraux de détruire le mal et d'organiser le bien dans l'humanité*, qu'il va publier et l'analyse brièvement. Cette revue mériterait un plus grand développement.

DIVERS

Alliance scientifique (février 1891). — Discours de H. Duclaud à l'ouverture de la séance générale de la Société d'ethnographie.

B. — Etranger

Verdade e Luz. — Soutient et propage au Brésil le spiritisme.

Lux (de Rome) (décembre 1890 et janvier 1891). — Les études sur Home continuent dans ces deux numéros de *Lux* ainsi que l'analyse d'*Esoteric Buddhism* de Sinner par A. Pioda. Deux articles, les Causes de l'oubli de notre existence spirite et le Zoomagnétisme, sont traduits de la *Revue spirite* et de la *Revue des sciences psychologiques illustrée*.

Het Roze kruis, d'Amsterdam. — Analyse du *Traité élémentaire de science occulte* de Papus, traduction de A. Brûler de Lermina et d'articles de G. Montière, de Rouxel.

La Psiche, de Rome (décembre 1890). — A signaler un bon article sur le Progrès humain. La *Psiche* change son titre en celui de la *Sfinge*.

: *Revista Espiritista de la Habana* (janvier 1891). — Article fort bien fait sur le Spiritisme en 1890. On y trouve une curieuse liste des spirites illustres parmi lesquels nous relevons les noms de V. Hugo, Castelar, Russell Wallace, Mazzini, Pasteur, Humphry Davy, Garibaldi, Abraham Lincoln, Bulwer Lytton, Fr. Guizot, Thackeray, Tennyson, la reine Victoria, le prince Metternich, le prince impérial Nicolas de Leuchtemberg, Trollope, Sardou, etc. Cette revue travaille avec succès à la fédération des groupes spirites des pays de langue espagnole.

La Ilustracion Espirita. — Revue bien faite qui propage les idées spirites au Mexique et qui rend compte des résultats obtenus dans les expériences des divers groupes spirites.

Revista de Estudios Psicologicos, de Barcelone (janvier et février 1890). — Compte rendu des cérémonies qui ont eu lieu et des discours qui ont été prononcés à l'occasion de l'anniversaire de la mort de Fernandez Colavida, le propagateur du spiritisme en Espagne. Le vicomte de Torres-Solanot traite dans un très bon article du caractère moral du Spiritisme. Cette revue est une des mieux faites de toute la presse spirite et aussi des mieux informées : nous la recommandons vivement à nos lecteurs sachant l'espagnol.

The Theosophist, de Madras (janvier et février 1891). — Suite du compte rendu du Congrès spiritualiste de Paris. Signalons : l'Évolution mentale chez les animaux par E.-H. Fawcett. Théisme Hindou, Kamaloka, Devachan et Nivarna par J.-A. Anderson. — M. et M^{me} Le Plongeon relatent dans un article très intéressant les explorations qu'ils ont faites dans le Yucatan où ils ont trouvé des traces des civilisations égyptienne, chinoise, japonaise et hindoue.

ALEJANDRO DORADO R.

Le Gérant : ENCAUSSE.

